

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



Les Menteuses Mortelles

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT
VOS MEILLEURES AMIES ?

I22

Les Menteuses

MORTELLER

SARA SHEPARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin*

fleuve
ÉDITIONS

Pour Lucy, Shay, Troian et Ashley

Nul ne sortira d'ici vivant.

Jim Morrison

LA GRANDE ET PUISSANTE ALI

Vous vous souvenez du jour où vous avez appris le mot « omnipotence » en cours, pour décrire un narrateur qui sait tout, qui voit tout et qui entend tout ? Un peu comme le magicien d'Oz. Sympa comme concept, non ?

Imaginez ce que vous pourriez faire si vous étiez omnipotente. La fois où vous avez perdu votre journal intime dans les vestiaires – vous auriez su ce qu'il était devenu. La soirée du mois dernier, quand votre petit ami a disparu un long moment – vous sauriez s'il était en train de peloter votre rivale dans la chambre d'amis. Vous pourriez déchiffrer les regards entendus que les gens échangent devant vous, lire dans leurs pensées les plus intimes, voir les choses invisibles ou juste improbables.

À Rosewood, quatre jolies filles aimeraient bien être omnipotentes, elles aussi. Mais le problème, c'est qu'il vaut parfois mieux être dans l'ignorance. Plus elles s'approchent de la vérité concernant ce qui s'est passé cette fameuse nuit dans les Poconos – la nuit où Alison DiLaurentis a tenté de les tuer avant de disparaître –, plus elles courent de risques.

Par une soirée glaciale de février, dans une rue isolée d'un village boisé au cœur des Poconos, tout était si calme qu'on pouvait entendre un craquement de brindilles, un gloussement aigu ou un hoquet de surprise à des kilomètres à la ronde. Mais l'endroit était désert à cette période de l'année, raison pour laquelle Alison DiLaurentis n'éprouvait aucune inquiétude à se trouver seule en compagnie de quatre filles qu'elle connaissait à peine, dans une chambre plongée dans le noir au premier étage de la maison de vacances de ses parents. Les murs étaient peut-être trop minces, les fenêtres laissaient peut-être filtrer des courants d'air, mais il n'y avait personne dans les parages pour entendre les filles crier. D'ici quelques minutes, Emily Fields, Spencer Hastings, Aria Montgomery et Hanna Marin seraient mortes.

Ali trépignait d'impatience.

Tout était prêt. La semaine précédente, elle avait traîné le corps boursoufflé de l'innocent Ian Thomas jusque-là et elle l'avait caché dans le placard d'une des chambres de

l'étage. Plus tôt ce jour-là, elle avait fait de même avec Melissa Hastings, l'ancienne petite amie de Ian, seulement inconsciente. Elle avait réuni l'essence, les allumettes, les planches, les clous et appelé son complice pour lui communiquer l'heure exacte et les derniers détails. Finalement, elle avait attiré Spencer, Aria, Hanna et Emily jusqu'à la maison et les avait entraînées dans la chambre même où elle avait dissimulé Ian et Melissa.

Les mains sur les hanches, elle fit face à ses futures victimes qui la prenaient pour leur vieille amie Alison, une fille qu'elles adoraient – sans savoir qu'il s'agissait alors en réalité de Courtney, sa sœur jumelle. Courtney avait pris la place de la véritable Alison pour la faire envoyer à l'hôpital psychiatrique et vivre sa vie.

— Vous me laissez vous hypnotiser, comme au bon vieux temps ? leur demanda-t-elle avec son sourire implorant.

Elle savait que les filles ne pourraient rien lui refuser.

Tandis qu'Hanna, Emily, Aria et Spencer fermaient les yeux, Ali s'efforça de contenir son excitation. Elle commença à décompter à partir de cent, arpentant la petite pièce et guettant des bruits en provenance du rez-de-chaussée. Sans que les autres filles le sachent, un garçon s'était introduit dans la maison quelques instants plus tôt. En ce moment même, il versait de l'essence, verrouillait les portes et barricadait les fenêtres. Tout ça faisait partie du plan.

Ali continua à compter d'une voix apaisante, presque chantante, et les autres filles cessèrent de bouger. Lorsqu'elle eut presque atteint zéro, elle se faufila hors de la pièce, ferma la porte à clé et glissa une lettre par la fente en dessous. Puis elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds en fouillant dans ses poches. Quand elle eut trouvé ses allumettes porte-bonheur, elle en craqua une et la laissa tomber par terre.

Whoosh. Les murs, les poutres apparentes, les vieux jeux de société, les livres sur les oiseaux de la société Audubon qui sentaient légèrement le moisi, le matériel de camping en Nylon... tout s'embrasa d'un coup. Une forte odeur d'essence se répandit dans l'air, accompagnée par une fumée si épaisse qu'on avait du mal à voir l'autre bout de la pièce.

Alison écouta les cris paniqués des quatre filles résonner à l'étage. *Gueulez autant que vous voulez, sales garces*, jubila-t-elle en son for intérieur. *Ça ne vous sera d'aucun secours.*

Tout de même, cette fumée empestait. Ali tira son T-shirt sur son nez et promena un regard à la ronde, cherchant le garçon de ses rêves, la seule personne en qui elle avait confiance. Mais il devait déjà être en route pour leur point de rendez-vous.

Rapidement, elle vérifia qu'il avait bien barricadé les fenêtres pour ne laisser aux autres aucune chance de s'échapper. Les planches semblaient solidement fixées. Ali saisit le marteau que son complice avait abandonné sur le bord d'une fenêtre et frappa un grand coup dessus, pour s'assurer que tout tenait bien.

Puis elle s'interrompit et pencha la tête sur le côté. Elle venait d'entendre... un choc ? Une voix ? Elle leva un regard noir vers le plafond. On aurait dit que des pas descendaient

un escalier, mais lequel ? Elle balaya le vestibule des yeux. Personne. Elle ne connaissait pas bien la disposition des lieux : ses parents avaient acheté cette immense vieille maison juste avant que Courtney ne prenne sa place et ne la fasse interner.

Puis quelque chose attira son attention. Ali fit volte-face. À travers un nuage de fumée grise, cinq silhouettes se précipitaient vers la porte de la cuisine. Elles sortirent en trombe. Ali en resta bouche bée, et une rage pareille à de la lave gonfla dans sa poitrine.

La dernière fille s'arrêta et sembla scruter la pièce. Ses yeux verts s'écarquillèrent. Ses cheveux blond-roux formaient un halo frissant autour de son visage. Emily Fields. Les traits tordus par une grimace de colère et d'incrédulité mêlées, elle se précipita vers Ali et l'empoigna par les épaules.

— Comment as-tu pu faire ça ?

Ali se dégagea.

— Je te l'ai déjà dit. Toi et tes garces de copines, vous avez foutu ma vie en l'air.

Emily eut un mouvement de recul comme si elle avait été giflée.

— Mais... je t'aimais !

Ali éclata de rire.

— Ce que tu peux être bête, ma pauvre Emily !

L'autre fille détourna le regard, elle n'arrivait pas à croire qu'Ali puisse dire une chose pareille. Ali eut envie de la secouer en lui hurlant : « Je ne te connais même pas ! Franchement, trouve-toi une vie ! »

Puis il y eut une énorme détonation dont le souffle les sépara. Ali se sentit soulevée de terre ; quelques secondes plus tard, elle retomba si brutalement qu'elle faillit se sectionner la langue avec les dents.

Quand elle rouvrit les yeux, les flammes toujours plus avides dansaient autour d'elle. À quatre pattes, elle se traîna jusqu'à la porte de la cuisine, mais Emily l'avait précédée. Elle tenait la poignée d'une main et, de l'autre, une planche assez grande pour barricader la porte de l'extérieur, afin d'empêcher Ali de sortir.

Soudain, Ali se sentit acculée comme au début de son année de 6^e, quand sa jumelle était rentrée à la maison pour le week-end. Le dimanche soir, sa mère était montée à l'étage, avait saisi Ali par le bras et l'avait traînée dehors en disant : « Sors de la chambre de ta sœur, Courtney. On s'en va. »

Le regard d'Emily croisa celui d'Ali. Emily baissa les yeux vers la planche comme si elle ne savait pas quoi en faire. Des larmes ruisselaient sur ses joues. Au lieu de bien refermer la porte et de caler la planche en diagonale, elle jeta le bout de bois sur le porche. Puis, après un dernier coup d'œil ambigu à Ali, elle disparut.

Laissant la porte entrouverte derrière elle.

Ali se traîna vers la sortie, mais, au moment où elle franchissait le seuil en titubant, une autre explosion retentit. Elle eut l'impression que deux mains lourdes et brûlantes la

poussaient par-derrrière. Pour la seconde fois, elle décolla du sol et alla s'écraser un peu plus loin.

Une horrible odeur de chair et de cheveux brûlés lui envahit les narines, et une vive douleur lui transperça la jambe. Il lui semblait que sa peau fondait. Elle s'entendit hurler sans parvenir à s'arrêter.

Puis, soudain, on eût dit que quelqu'un avait actionné un interrupteur. La douleur s'évanouit purement et simplement. Ali se sentit flotter hors de son corps, comme très haut au-dessus de l'incendie et parmi les branches des arbres.

De là, elle voyait tout : la voiture garée dans la rue, le toit des maisons voisines... et, sous un des arbres du jardin de devant, ces foutues garces. Spencer pleurait. Aria toussait, pliée en deux. Hanna se tapotait les cheveux comme pour éteindre des flammes imaginaires. Melissa s'était affalée par terre. Emily jeta un regard inquiet vers la porte de la cuisine avant de se couvrir le visage des mains.

Puis une autre silhouette jaillit des bois. Ali tourna son attention vers elle, et son cœur se gonfla de joie. Le garçon se précipita vers l'endroit où elle avait atterri et se laissa tomber à genoux près d'elle.

— Ali, lui dit-il à l'oreille. Ali, réveille-toi ! Il faut que tu te réveilles.

Le fil invisible au bout duquel elle flottait dans le ciel se tendit brusquement, la ramenant à l'intérieur de son corps. La douleur l'assaillit de nouveau. Sa peau brûlée lui faisait mal, sa jambe pulsait au rythme de ses battements de cœur. Mais elle avait beau vouloir hurler, aucun son ne sortait de sa gorge.

— S'il te plaît, implora le garçon en la secouant plus fort. S'il te plaît, ouvre les yeux.

Ali essaya de toutes ses forces, car elle voulait voir celui qu'elle aimait depuis si longtemps. Elle tenta de prononcer son nom, mais elle avait la tête cotonneuse et la gorge ravagée, et ne réussit qu'à émettre un gémissement.

— Ça va aller, dit le garçon avec force, comme s'il tentait de s'en convaincre lui-même. Il faut juste qu'on... (Il hoqueta car des sirènes résonnaient au pied de la colline.) Merde, chuchota-t-il.

Cette fois, Ali parvint à entrouvrir les yeux.

— Merde, dit-elle faiblement, comme en écho.

Les choses n'étaient pas censées se passer ainsi. À ce stade du plan, son complice et elle auraient dû être loin.

Il lui tira sur le bras.

— Il faut qu'on file. Tu peux marcher ?

— Non, souffla Ali.

Elle souffrait tellement qu'elle craignait de vomir.

— On n'a pas le choix, insista le garçon. (Il tenta de l'aider à se mettre debout, mais elle s'affaissa.) Ce n'est pas loin, l'encouragea-t-il.

Ali baissa les yeux vers ses jambes qui refusaient de fonctionner. Le simple fait de remuer un orteil était un véritable supplice.

— Je ne peux pas.

Le garçon planta son regard dans le sien.

— Tout est en place. Tu n’as qu’à faire quelques pas.

Les sirènes se rapprochaient. Ali sentit sa tête rouler dans l’herbe. Avec un gémissement contrarié, son complice la chargea sur son épaule à la manière d’un pompier et s’enfonça dans les bois. À chacun de ses pas, Ali était ballottée. Des branches lui égratignaient le visage ; des feuilles effleuraient ses bras brûlés.

Rassemblant toutes ses forces, elle tourna la tête pour regarder entre les arbres. Ces foutues garces étaient toujours dans le jardin de devant ; les lumières des gyrophares leur balayaient le visage. Pourtant, elles ne semblaient pas avoir besoin de soins. Elles n’avaient rien de cassé, et pas la moindre petite brûlure. C’étaient elles qui auraient dû souffrir – elles, pas Ali.

La jeune fille poussa un glapissement furieux. Ce n’était pas juste !

Le garçon qu’elle aimait depuis toujours suivit la direction de son regard et lui tapota l’épaule.

— On les aura, lui gronda-t-il à l’oreille tout en la portant en sécurité. Je te le promets. On le leur fera payer.

Ali savait qu’il le pensait. Alors, elle se fit une promesse : ensemble, ils tueraient Spencer, Aria, Hanna et Emily – quoi qu’il en coûte, à eux-mêmes ou à autrui.

La prochaine fois, ils ne les rateraient pas.

PLUS DE RÉPONSES, PLUS DE QUESTIONS

— Hé. (Une voix flottait au-dessus de la tête d'Aria Montgomery.) Hé, Aria.

La jeune fille ouvrit les yeux. Assise face à elle de l'autre côté de la table basse, une de ses meilleures amies, Hanna Marin, regardait fixement le café fumant qu'elle tenait dans ses mains. Aria était tellement déphasée qu'elle ne se souvenait même pas de s'être servie avant de s'assoupir.

— Tu allais le renverser sur toi, dit Hanna en lui prenant le gobelet. La dernière chose dont on a besoin, c'est que, toi aussi, tu finisses à l'hôpital.

L'hôpital. Bien sûr.

Aria regarda autour d'elle. Elle se trouvait au service de soins intensifs de Jefferson, dans une salle d'attente bondée en ce lundi matin. Des aquarelles représentant des forêts enneigées ornaient les murs. Dans un coin, une télé à écran plat diffusait un talk-show.

Ses deux autres meilleures amies, Emily Fields et Spencer Hastings, étaient assises sur une bergère près d'elle, de vieux numéros froissés de *Us Weekly* et *Glamour* sur les genoux, un gobelet en carton à la main. De l'autre côté de la salle, les parents de Noel Kahn feuilletaient distraitemment des exemplaires du *Philadelphia Inquirer*. Ils avaient l'air hagards. Un bureau en forme de fer à cheval occupait le milieu de la pièce ; l'infirmière qui officiait derrière était au téléphone. Trois médecins en blouse bleue se précipitèrent dans le couloir, un masque chirurgical autour du cou.

Aria se redressa.

— J'ai raté quelque chose ? Est-ce que Noel... ?

Hanna secoua la tête.

— Il ne s'est toujours pas réveillé.

La veille, un hélicoptère avait amené le jeune homme depuis Rosewood, et il n'avait pas encore repris connaissance. D'un côté, Aria avait hâte qu'il revienne à lui ; de l'autre,

elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle lui dirait à ce moment-là. Parce que, même s'ils sortaient ensemble depuis plus d'un an, elle venait juste de découvrir que Noel avait eu une relation secrète avec Alison DiLaurentis du temps où celle-ci était au Sanctuaire. Il savait que Courtney avait pris la place de sa sœur, et il n'en avait pipé mot à Aria – ni à personne d'autre.

Dire qu'Aria ne pouvait plus lui faire confiance aurait été l'euphémisme du siècle. La jeune fille s'était même demandé si Noel ne serait pas le complice de « A », le petit ami secret qui aidait Ali à les torturer, ses amies et elle. Puis un message de « A » les avait guidées vers une remise. Certaines qu'il s'agissait d'un piège tendu par Ali et Noel, elles avaient appelé la police.

Mais dans la remise, elles avaient trouvé Noel ligoté et bâillonné sur une chaise, aux portes de la mort. Un nouveau message de « A » les avait informées que Noel n'était pas celui qu'elles avaient soupçonné. Une fois encore, Ali les avait manipulées. Noel n'était qu'une victime de plus sur sa liste.

— Mademoiselle Montgomery ?

Un agent de police surplombait Aria de toute sa hauteur.

— O-oui ? bredouilla la jeune fille.

Le flic, qui avait des biceps de culturiste et des cheveux roux coupés en brosse, fit encore un pas vers elle.

— Je m'appelle Kevin Gates. J'appartiens à la police de Rosewood. Vous avez une minute, les filles ?

Aria fronça les sourcils.

— Nous avons déjà dit tout ce que nous savions à vos collègues, hier.

Gates eut un gentil sourire qui lui plissa les yeux. Il ressemblait à un gros nounours.

— Je sais. Mais je veux être sûr que mes gars vous ont posé les bonnes questions.

Aria se mordit l'intérieur de la joue. Maintenant que Noel était blessé, elle ne voulait plus parler de « A », ne voulait pas mettre qui que ce soit d'autre en danger.

Gates entraîna les filles vers un coin isolé de la salle d'attente, près d'un pot de lis artificiels. Lorsqu'elles se furent assises sur deux divans qui grattaient, il baissa les yeux sur son calepin.

— Vous avez reçu un message vous informant que Noel se trouvait dans la remise, c'est bien ça ?

Même s'ils étaient un peu à l'écart, Aria sentait tous les regards braqués sur elles. Mme Kahn avait levé le nez de la rubrique « Alimentation » de son journal. Un garçon portant un sweat de l'académie épiscopale dont la capuche dissimulait le visage les observait par en dessous. Mason Byers, un des amis de Noel et son coéquipier de lacrosse, qui était assis à une table de l'autre côté de la pièce, cessa de battre son jeu de cartes et pencha la tête comme pour mieux entendre la suite.

— C'était un message écrit, pas un texto, précisa Hanna. Et il disait juste qu'on devait aller à la remise. J'ai appelé la police au cas où il y aurait eu du danger.

Gates nota quelque chose.

— Vous avez bien fait. L'auteur de ce message est probablement l'agresseur de M. Kahn – ou, à défaut, il aura vu celui-ci. Vous l'avez gardé ?

Hanna parut prise au piège.

— Il est resté chez moi.

Gates cessa d'écrire.

— Vous nous l'apporterez dès que vous pourrez ?

— Euh, oui, bien sûr, répondit Hanna en se frottant le nez, mal à l'aise.

Gates se tourna vers Aria :

— M. et Mme Kahn disent que vous les avez appelés plusieurs fois hier matin pour leur demander si Noel était rentré. Aviez-vous des raisons de vous inquiéter pour lui ?

Aria évita soigneusement le regard de ses amies. Elle avait passé ces coups de fil parce qu'elle comptait dénoncer Noel en tant que complice de « A ».

— Il ne répondait pas au téléphone, se contenta-t-elle de dire. Je suis sa petite amie.

Gates reporta son attention sur Spencer et Emily.

— Vous étiez là, vous aussi, au moment où on a découvert Noel, exact ?

— Oui, acquiesça nerveusement Emily en déchirant le bord de son gobelet.

— Vous avez vu quelqu'un de louche sur le campus ? Deux personnes qui auraient pu transporter Noel jusqu'à la remise ?

Spencer et Emily secouèrent la tête.

— Tout ce que j'ai vu, ce sont des garçons qui jouaient au foot, précisa Spencer.

— Attendez. (Emily se pencha en avant.) Vous avez dit deux personnes ?

Gates acquiesça.

— Nos techniciens ont attentivement examiné les photos de M. Kahn dans la remise. Une personne seule n'aurait pas pu le bâillonner et le ligoter ainsi.

Les filles échangèrent un regard. Ali et son complice, à l'évidence – encore une preuve que Noel n'avait jamais été le complice en question.

— Et vous ne voyez vraiment pas qui aurait pu faire ça ? insista Gates.

Il y eut un long silence. Aria déglutit avec difficulté. La bouche d'Hanna frémit. Spencer et Emily baissaient les yeux. Il devait être évident qu'elles mentaient, mais elles ne pouvaient pas lui dire la vérité.

Finalement, Gates les remercia et s'éloigna, le dos raide. Hanna se couvrit le visage des mains.

— Qu'est-ce que je vais faire, les filles ? Je ne peux pas leur donner le message.

Spencer s'affaissa sur le divan.

— Si tu ne le leur donnes pas, ils penseront qu'on cache quelque chose. On devrait peut-être tout leur raconter.

Aria plissa les yeux.

— Et prendre le risque qu'Ali s'attaque à quelqu'un d'autre ?

— Ce qu'on doit faire, c'est découvrir l'identité de son complice. (Spencer jeta un coup d'œil nerveux au flic, qui s'entretenait avec les parents de Noel.) Après, on pourra tout raconter.

Hanna regardait fixement ses mains.

— Je n'arrive pas à croire que ce n'est pas Noel.

Aria poussa un petit gémissement de désespoir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, rectifia vite Hanna. Je me réjouis que ça ne soit pas lui. Mais on croyait être tout près de résoudre cette affaire, et maintenant, nous revoilà à la case départ.

— Je sais.

Aria s'avachit contre le dossier du canapé.

Hanna observa le distributeur d'eau à l'autre bout de la pièce.

— Tu sais, avant de mourir, Graham a dit que le nom de la personne qui avait provoqué l'explosion sur le bateau commençait par un N. Mais des prénoms commençant par un N, il y en a des tas...

— C'est vrai, admit Aria.

Hanna avait fait du bénévolat au centre anti-brûlures pour pouvoir demander à Graham Strickland, un garçon qu'elles avaient rencontré lors d'une croisière, s'il avait vu le poseur de bombe qui avait failli les tuer, Aria et lui – elles craignaient qu'il ne s'agisse du complice de « A ». Mais Graham était dans le coma, aussi Hanna avait-elle dû s'armer de patience. Durant les quelques minutes où il avait repris connaissance, Graham était parvenu à prononcer la lettre N. Puis il avait été saisi de convulsions ; Hanna avait couru chercher une infirmière mais, le temps qu'elle revienne, le jeune homme était mort.

Sa nouvelle amie Kyla avait également disparu... pour la bonne raison qu'il ne s'agissait pas réellement d'une patiente, mais d'Ali déguisée. Le corps de la vraie Kyla avait été retrouvé derrière la clinique la veille. Ali avait dû tuer une innocente au hasard, s'envelopper la tête de bandages et prendre la place de sa victime afin d'empêcher Hanna de découvrir quoi que ce soit par le biais de Graham. Il aurait sans doute été plus facile de tuer Graham lui-même à la première occasion, mais Ali devait trouver ça moins amusant. Toute cette histoire n'était qu'un jeu pour elle.

— Pour ce qu'on en sait, Graham ne connaissait pas le vrai nom du poseur de bombe, fit remarquer Spencer sur un ton morose. Et si le complice de « A » lui avait donné un faux nom ?

Hanna leva un doigt.

— Dans ce cas, pourquoi Ali l'aurait-elle tué ? Il savait quelque chose d'important, selon moi.

La porte de la salle d'attente s'ouvrit à la volée, et une infirmière entra précipitamment. Elle échangea quelques mots avec sa collègue assise derrière le bureau, et toutes deux jetèrent un coup d'œil à Aria. Le cœur de la jeune fille fit un bond douloureux dans sa poitrine. Noel ! Était-il... mort ?

L'infirmière s'approcha d'Aria.

— Mademoiselle Montgomery ? (Elle ne put qu'acquiescer.) Votre ami s'est réveillé. Il vous réclame.

Aria chercha les Kahn du regard. Il lui semblait normal que les parents de Noel voient leur fils en premier, mais ils avaient dû sortir. L'infirmière tapota le bras d'Aria.

— Je vous attends près de la porte.

Elle s'éloigna, et Aria se tourna vers ses amies.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Parle-lui, la pressa Hanna.

— Ali n'a pas pu agir seule, ajouta Spencer. Son complice devait être là, lui aussi. Tâche de savoir si Noel se souvient de quelque chose.

Aria voulut prendre une grande inspiration, mais c'était comme si ses poumons étaient ficelés. Oui, Noel pourrait tout lui expliquer. Mais après ce qu'elle avait découvert sur lui et toutes les épreuves que leur couple avait traversées, elle se sentait fragile et hésitante.

Spencer lui toucha la main.

— Si ça devient trop bizarre, laisse tomber. On comprendra.

Aria acquiesça et se leva. Ses amies avaient raison. Elle devait le faire.

Se concentrant sur sa respiration, elle suivit l'infirmière dans le couloir au linoléum brillant qui empestait la Javel. Au moment où elle allait franchir la double porte électronique donnant sur l'unité de soins intensifs, une femme en jean et gilet long ceinturé à la taille s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Montgomery ? Alyssa Gaden, du *Philadelphia Sentinel*.

Aria se raidit. La veille au soir, la salle d'attente grouillait de journalistes qui posaient des questions sur Noel, mais le personnel de l'hôpital les avait tous mis dehors. Enfin, presque tous.

— Euh, pas de commentaires, répondit Aria.

Les portes de l'unité de soins intensifs se refermèrent miséricordieusement derrière elle.

À la moitié du couloir, l'infirmière entra dans une petite chambre privée baignée de lumière. Aria regarda à l'intérieur et hoqueta. Le visage de Noel était couvert d'ecchymoses. Des points de suture couraient depuis son menton jusqu'à son oreille. Il avait des perfusions dans les deux mains et la peau couleur de craie. Ses pieds saillaient de sous les couvertures. Jamais il ne lui avait paru aussi petit et vulnérable.

« Noel » fut tout ce qu'Aria parvint à articuler.

— Aria, répondit le jeune homme d'une voix rauque, très différente de sa voix habituelle.

L'infirmière vérifia les perfusions et sortit. Aria s'assit sur une chaise, les yeux rivés au damier du sol. Une machine prenait le pouls de Noel et, à en juger la fréquence des bips, le cœur de Noel battait très vite.

— Merci d'être venue, dit-il enfin.

Le menton d'Aria frémit. Elle faillit répondre « C'est normal », puis elle se souvint que Noel lui avait menti – qu'il était amoureux d'une fille qui avait tenté de la tuer. Fermant les yeux, elle détourna la tête.

— Tout ce que tu sais sur Ali pourrait t'attirer de gros ennuis, lâcha-t-elle.

Noel cligna des yeux.

— J'en suis bien conscient. Mais, pour le moment, tu es la seule qui est au courant que je sais. Donc, si quelqu'un doit me dénoncer, ça ne peut être que toi. (Il se racla la gorge.) Et si tu le fais, je comprendrai.

Aria imagina Noel en tenue orange de prisonnier, partageant sa cellule avec un inconnu peut-être violent, empruntant des livres à la bibliothèque pour ne pas devenir fou. Malgré son envie de le punir, elle n'était pas sûre de vouloir lui infliger ça.

— Que t'est-il arrivé au cimetière ? lança-t-elle.

— Quelqu'un s'est approché derrière moi et m'a donné un coup sur la tête, répondit lentement Noel. Au début, j'ai cru que c'était Spencer, mais non.

Aria opina. Noel baissa les yeux vers ses genoux osseux sous les couvertures.

— J'ai entendu une voix grave, mais je n'ai pas vu son visage.

Une voix grave. Le complice de « A ».

— Et ensuite ?

— On m'a jeté dans le coffre d'une voiture. Puis traîné sur de l'herbe mouillée. J'ai entendu un verrou s'ouvrir, et deux personnes chuchoter.

Deux personnes.

— L'une des deux, c'était... elle ? demanda Aria.

Noel se décomposa. Il savait bien de qui parlait la jeune fille. Dans le cimetière, au bord de l'hystérie, elle lui avait brièvement expliqué qu'Ali voulait sa peau et celle de ses amies.

— Je ne crois pas.

Aria se hérissa.

— Pourquoi ? Parce que tu l'aimes au point que tu n'arrives pas à voir combien elle est mauvaise ?

Noel eut un mouvement de recul.

— Je ne l'aime pas, Aria.

La jeune fille le dévisagea sans rien dire. Il avait pourtant affirmé le contraire.

— Écoute... j'aimais quelqu'un qui n'existait pas, se justifia Noel. Et j'ai arrêté quand je suis tombé amoureux de toi. (Il ravala un sanglot.) Je suis désolé. Je sais que ça n'excuse rien. Je sais qu'on ne peut plus être ensemble. Mais je veux que tu saches que je regretterai toujours ce que j'ai fait.

Il semblait si effrayé, si malheureux que le cœur d'Aria se brisa.

— Tu dois tout me raconter, exigea-t-elle de sa voix la plus dure. À quelle fréquence tu allais voir Ali au Sanctuaire. Qui d'autre tu as rencontré là-bas. Ce qu'elle t'a dit. Si elle t'a parlé de ses projets de... (la jeune fille prit une grande inspiration, s'efforçant de ne pas fondre en larmes)... de nous tuer.

— Je n'avais aucune idée de ce qu'elle comptait vous faire, je te le jure, dit Noel avec force.

— D'accord. Alors dis-moi pourquoi tu allais lui rendre visite.

Il soupira.

— Je ne sais pas. J'avais pitié d'elle.

— Comment tu as su qu'elle était au Sanctuaire ?

Il s'agita sous ses couvertures.

— Après le suicide de mon frère, mes parents m'ont forcé à voir un psy. Il travaillait dans le bâtiment réservé aux patients externes du Sanctuaire. Un jour, en sortant de son cabinet, je suis tombé sur Alison. Elle s'est montrée super méfiante, et j'ai cru que c'était la fille qui allait au lycée avec moi. À ma séance suivante, elle était toujours là, et je n'ai pas compris ce qui se passait, parce que l'équipe de hockey sur gazon avait un match ce jour-là, et Mason, qui y assistait, venait de m'envoyer un texto pour me dire qu'Ali DiLaurentis avait marqué un but.

Aria acquiesça.

— Je comprends.

Noel respira bruyamment.

— En voyant Ali sortir du bureau du psy, j'ai plus ou moins assemblé les morceaux du puzzle. Et elle s'en est rendu compte, parce qu'elle m'a attendu jusqu'à la fin de ma séance pour m'avouer qui elle était vraiment : la jumelle d'Ali, coincé là par la duplicité de sa sœur.

— Et tu l'as crue ?

— Oui. Elle n'avait pas l'air d'une folle, juste... d'une victime.

Aria se pinça l'arête du nez.

— Donc, c'est là que vous vous êtes rapprochés ? Dans la salle d'attente du psy ?

Noel baissa le nez, honteux.

— Non. Après ça, je... je lui ai rendu visite à la clinique.

Aria fut comme transpercée de douleur.

— Souvent ?

— Régulièrement.

— Pourquoi ?

Noel tordit la bouche.

— Elle m'écoutait. Quand je lui parlais, je me sentais important.

Toi aussi, tu t'es fait avoir. Ali – les deux Ali d'ailleurs – avait un don pour ça. Mais elle ne vous donnait l'impression d'être spécial que pour mieux vous manipuler.

— Et laisse-moi deviner, elle t'a fait croire que c'était Courtney la folle ? cracha Aria.

Noel acquiesça.

— Ouais.

— Pourtant, ça ne t'a pas dérangé de traîner avec elle, fit remarquer Aria, se souvenant que Noel avait assisté à chacune des soirées organisées par *leur* Ali.

Il avait déjeuné avec les filles à la cafétéria de l'Externat et jeté des Cheetos à la tête de *leur* Ali. À la fin de leur année de 6^e, il avait été son partenaire pour la course en sac de la kermesse, et il était parti d'un fou rire incontrôlable quand ils avaient trébuché sur la ligne d'arrivée.

— Quand on était en 5^e, tu es même sorti avec elle ! l'accusa Aria.

Noel pencha la tête sur le côté.

— Euh, non.

— Bien sûr que si ! Ali – Courtney – t'a dit que j'en pinçais pour toi, et tu as répondu que c'était elle qui te plaisait. Comme c'était réciproque, vous êtes sortis ensemble, mais elle t'a laissé tomber assez vite.

Noel et elle n'en avaient jamais discuté, mais Aria s'en souvenait comme si c'était hier. En lui annonçant que c'était elle qui plaisait à Noel, Ali lui avait brisé le cœur.

Noel s'agita dans son lit et frémit en tournant le buste.

— Courtney ne m'a jamais parlé de toi. Elle ne m'a jamais plu. Elle a sans doute dit ça juste pour te faire de la peine.

Ça aurait bien été le genre de *leur* Ali, mais Aria ne voulait pas donner à Noel la satisfaction d'avoir raison.

— Si tu pensais vraiment que Courtney était dangereuse, pourquoi tu n'as prévenu personne ?

Pendant quelques instants, elle n'entendit que les bips des moniteurs.

— Parce qu'elle n'en avait pas l'air. J'ai préféré ne pas m'en mêler. Et puis, Ali m'avait fait jurer de garder le secret. J'ai tenu parole.

— Et c'est pour ça que tu ne m'as rien dit – à moi, ta petite amie ?

Noel détourna les yeux.

— J'ai voulu le faire tant de fois, mais... (Il soupira.) Je suis désolé.

Aria serra les poings sur ses cuisses. *Désolé ?*

— À la fin de notre année de 5^e, tu savais que la véritable Ali sortait de la clinique pour quelques jours ?

Noel prit un gobelet en plastique sur un plateau près de son lit et but une petite gorgée d'eau.

— Je suis allé chez les DiLaurentis l'avant-dernier jour de classe. Mais je n'ai vu qu'Ali, pas Courtney.

Aria se demanda si *leur* Ali était chez elle à ce moment. Dans le cas contraire, elle se trouvait sans doute quelque part avec Aria et les autres, ou avec ses copines de l'équipe de hockey. En train de faire quelque chose de tout à fait ordinaire, comme du shopping au centre commercial King James, sans se douter qu'elle mourrait le lendemain.

— Quand Courtney a disparu, est-ce que tu as soupçonné Ali ? interrogea Aria.

— Absolument pas, répondit Noel avec force. Elle semblait heureuse ce week-end, pas du tout comme si elle manigançait un meurtre. J'ai vraiment cru que Courtney avait fugué. Et quand on a découvert qu'elle sortait avec Ian, j'ai trouvé ça logique. J'avais vu Courtney flirter avec lui. Ce type pouvait être un vrai connard.

— Est-ce qu'Ali t'a contacté après son retour au Sanctuaire ?

Il y eut un *ding* sonore, et Noel jeta un coup d'œil au moniteur le plus proche de son lit. Un cœur rouge s'alluma puis s'éteignit de nouveau.

— Elle m'a écrit une lettre pour me dire que la renvoyer au Sanctuaire était une énorme erreur. Elle semblait inquiète pour sa sœur, et surprise qu'on n'ait pas réussi à la trouver. J'ai tout gobé.

— Et tu as continué à lui rendre visite pendant des années.

— Ouais, opina Noel, honteux. Jusqu'à ce que Ian Thomas soit condamné et qu'Ali réapparaisse.

— Tu avais rencontré Tabitha Clark au Sanctuaire ?

Le jeune homme déglutit.

— Je l'avais croisée, oui, mais je n'ai jamais traîné avec elle – sauf la fois où Ali a eu une permission de sortie pour le week-end. Ses parents ne voulaient pas la voir, alors elle est restée dans le New Jersey avec Tabitha. J'ai pris le train pour les rejoindre et aller au cinéma avec elles.

Aria ferma les yeux. La semaine précédente, elle avait trouvé un ticket pour une séance de *Spider-Man* dans une salle de Maplewood, la ville du New Jersey dont Tabitha était originaire. Au dos, quelqu'un avait écrit : *Merci de me croire !* Donc, c'était bien Ali.

— Tu fréquentais d'autres gens du Sanctuaire ?

Noel leva les yeux vers le plafond.

— Une fille nommée Iris. Super maigre, très blonde.

Logique. La semaine précédente, Emily l'avait aidée à sortir de la clinique pendant quelques jours pour lui soutirer des informations. C'était Iris qui leur avait appris qu'Ali avait un petit ami secret. Et en voyant une photo de Noel, elle avait affirmé que c'était bien lui.

— Et des garçons ? demanda Aria.

Noel réfléchit un moment.

— Je ne crois pas qu'Ali avait de copains là-bas. Pourquoi ?

— Elle sortait avec quelqu'un.

Aria s'attendait à ce que Noel ait l'air trahi et déçu, mais il se contenta de cligner des yeux.

— Je ne l'ai jamais rencontré.

— Est-ce qu'elle parlait parfois de lui ?

Il secoua la tête :

— Non.

Aria regarda ses mains dans son giron.

— Donc, l'année dernière, quand Ian a été arrêté et qu'ils ont laissé sortir Ali, elle t'a recontacté, c'est bien ça ?

— On s'est vus une fois avant la conférence de presse.

— À Keppler Creek ?

Iris avait dit à Emily que, du temps où elle séjournait au Sanctuaire, Ali n'arrêtait pas de parler d'un rendez-vous secret dans un parc près de la frontière du Delaware.

Noel pencha la tête sur le côté.

— Non, chez moi. Elle disait que bientôt tout le monde serait au courant pour elle. Et quand vous avez eu l'air de l'adopter, j'ai trouvé ça génial. Elle semblait si heureuse ! J'ai cru que l'histoire se terminait bien.

Aria plissa les yeux.

— Elle t'a dit qu'elle nous avait menti ? Qu'elle s'était fait passer pour *notre* Ali ?

— Bien sûr que non. (Avec une grimace de douleur, Noel s'assit très prudemment dans son lit.) Comme je te l'ai dit, je n'en avais pas la moindre idée jusqu'à l'incendie.

— Tu l'as quand même embrassée, lui rappela Aria.

C'était arrivé pendant le bal de Saint-Valentin, le soir de l'incendie dans les Poconos. Aria s'était comportée comme si Noel la draguait, et non l'inverse. Aria était tellement furieuse qu'elle avait suivi Ali et les autres dans les montagnes.

— C'est elle qui m'a embrassé, affirma Noel. Je te jure que je n'étais pas son complice.

— Alors, pourquoi tu as dit à l'agent Fuji que je mentais ?

Noel plissa les yeux.

— De quoi tu parles ?

— J'ai vu un échange de mails entre toi et elle.

— L'agent Fuji t'a fait lire ses messages ?

— Non, j'ai lu les tiens, avoua Aria à contrecœur. Tu lui as dit que, à ton avis, quelqu'un lui mentait au sujet du meurtre de Tabitha. Pourquoi ? Tu voulais la pousser à enquêter sur moi ?

Noel la dévisagea comme s'il venait de lui pousser un troisième œil sur le front.

— J'ai parlé avec l'agent Fuji une seule fois. Je lui ai dit que je ne connaissais pas Tabitha et que je ne savais rien. Et pourquoi j'aurais voulu qu'elle enquête sur toi ?

Aria fit semblant de lisser un pli de son pantalon. Se pouvait-il vraiment que Noel ne soit pas au courant pour Tabitha ?

— Tu veux me faire croire que quelqu'un a piraté ta boîte mail et écrit des faux messages à l'agent Fuji ?

Le jeune homme leva les mains en l'air.

— Je n'en sais rien. Et puis, qui est cette personne qui pirate des boîtes mail, qui te harcèle et qui me tape dessus ? Tu crois vraiment qu'Ali est toujours vivante ? Pourquoi tu n'en avais jamais parlé ?

— Parce que j'essayais de te protéger, lâcha amèrement Aria.

— Mais...

Noel parut vouloir dire quelque chose, mais il se ravisa et pinça les lèvres.

— Mais quoi ? demanda Aria.

Noel secoua la tête :

— Rien. Laisse tomber.

Il avait du mal à respirer, et un des moniteurs se mit à biper. Aria en profita pour détourner les yeux. Tout plutôt que de continuer à soutenir le regard de Noel.

Une infirmière entra dans la chambre et jeta un coup d'œil au moniteur.

— Vous feriez mieux de le laisser se reposer, dit-elle à Aria en lui désignant la porte.

Avant de sortir, la jeune fille regarda par-dessus son épaule. Noel avait les traits tirés et une mine pitoyable. Pourtant, elle n'agita pas la main pour lui dire au revoir. Elle se sentait complètement perdue. Pendant très longtemps, il avait été la seule chose qui lui donnait la force de continuer, et, à présent, il lui apparaissait comme un inconnu. Comment pourrait-elle rester à Rosewood ? Continuer à fréquenter le même lycée que lui ? Vivre au milieu de ses souvenirs avec lui, jusque dans chaque recoin de sa chambre ?

Elle devait ficher le camp une bonne fois pour toutes, laisser cette ville maudite derrière elle et ne jamais y revenir. Mais après quelques pas dans le couloir, ses genoux mollirent sous elle et ses jambes lui semblèrent tout à coup très lourdes. Avant de songer à fuir la ville, il fallait déjà qu'elle parvienne à quitter l'unité de soins intensifs et à rejoindre ses amies...

UNE MAISON VIDE

Spencer, Hanna et Emily se levèrent d'un bond en voyant Aria pénétrer dans la salle d'attente. Évitant leur regard, la jeune fille se dirigea droit vers le distributeur de boissons, les épaules voûtées.

— Alors, il a dit quoi ? s'empressa de demander Spencer qui se précipitait sur elle. Il a vu son agresseur ?

— Non, marmonna Aria en saisissant un gobelet sur le dessus de la pile.

— Tu es sûre ? insista Hanna. Il connaissait bien Ali ? Ils étaient juste amis, ou plus ?

Aria s'affaira devant la machine à café. Elle avait les yeux rouges et elle lâchait parfois de petits soupirs suivis de hoquets comme si elle venait de pleurer. Spencer s'en voulait de la harceler ainsi, mais elles devaient savoir.

À contrecœur, Aria leur raconta que Noel rendait autrefois visite à Ali au Sanctuaire, mais qu'il n'avait rencontré personne d'autre là-bas hormis Tabitha et Iris.

— Pas un seul mec ? grommela Spencer. Ali ne parlait jamais d'un garçon qui lui plaisait ?

Aria haussa les épaules.

— Elle voulait sans doute éviter que Noel soit au courant pour « l'autre ».

Emily grogna.

— Ce serait logique. C'était le meilleur moyen pour qu'il reste son allié.

Aria but une gorgée de café.

— Noel a entendu une voix masculine quand on l'a attaqué, mais c'est tout.

— J'aimerais tellement qu'on arrive à coincer Ali et son complice pour de bon, se lamenta Spencer en se laissant tomber dans un fauteuil.

— On pourrait peut-être retourner au Sanctuaire ? suggéra Hanna. Leur demander si, à l'époque, ils avaient un patient dont le prénom commençait par un N.

Emily hésita.

— Ça paraît risqué.

Hanna fronça les sourcils.

— Vous préférez renoncer ?

— C'est peut-être ce qu'on devrait faire, soupira Spencer.

La semaine précédente, pour tenter d'attraper Ali et son complice, les quatre filles avaient renoncé à utiliser leurs portables, que « A » avait piratés des dizaines de fois, et acheté des téléphones jetables. Puis elles s'étaient réunies dans la pièce sécurisée de la maison témoin du beau-père de Spencer afin de réfléchir à l'identité du complice d'Ali.

Elles avaient dressé une liste des suspects potentiels et barré chaque nom au fur et à mesure qu'elles les innocentèrent... jusqu'à ce qu'il ne reste que Noel. Cette fois, elles avaient cru avoir un temps d'avance sur Ali, mais elles avaient reçu un texto avec une photo en pièce jointe montrant ladite liste. Spencer ne voyait vraiment pas comment Ali avait pu se procurer cette dernière, étant donné qu'elle l'avait cachée sous son lit. « A » les avait détrompées : *Vous avez cru que Noel était moi ? Raté : pas lui !*

— Et les flics ? lança soudain Hanna en rajustant sa queue-de-cheval auburn. Est-ce que je dois leur donner le mot que j'ai reçu au centre anti-brûlures ?

Spencer réfléchit. Si elles montraient ce message à la police, Ali et son complice risqueraient de se venger. Si elles ne le faisaient pas, on pourrait les accuser d'obstruction à la justice.

— Et si tu le leur donnais, mais sans mentionner « A » ? suggéra-t-elle. Il est signé du nom de Kyla. Les flics ne sauront pas qu'Ali et elle ne font qu'une. Pour être franche, nous n'en sommes pas certaines nous-mêmes.

— Ça pourrait marcher, murmura Hanna.

— Qu'est-ce qu'on fait de nos téléphones jetables ? s'enquit Aria. « A » les a piratés eux aussi. On les garde malgré tout ?

— Autant utiliser nos vieux portables, répondit Emily. Quoi qu'on fasse, elle nous retrouve toujours. Évitions juste de nous en servir à moins d'y être obligées.

— Si on changeait le mot de passe de notre boîte mail, ça irait peut-être, avança Spencer. À condition de ne jamais rien écrire sur Ali ou sur son complice.

— Et si on reçoit un autre message signé « A » ? souffla Hanna. On pourra en parler quand même ?

Spencer promena un regard à la ronde, comme si elle craignait qu'Ali ne soit en train de les espionner.

— Oui, chuchota-t-elle. On pourrait convenir d'un code dont on se servirait si on veut se voir pour parler d'elle. Pourquoi pas... (elle avisa l'animateur aux cheveux argentés qui présentait un bulletin d'informations sur CNN)... Anderson Cooper ? acheva-t-elle.

— Entendu, acquiesça Aria.

Hanna se pencha vers les autres.

— À votre avis, ils vont faire quoi, maintenant ?

L'estomac de Spencer se retourna. Combien de fois s'étaient-elles déjà posé cette question au sujet des « A » ?

— Impossible de deviner. Ils continuent à nous surveiller. Nous devons rester vigilantes.

Les autres opinèrent, encore plus terrifiées qu'avant. Mais comme il n'y avait rien d'autre à dire, Spencer prit son sac, y chercha ses clés de voiture et se dirigea vers les ascenseurs. Elle avait hâte de rentrer chez elle pour prendre une longue douche brûlante.

Elle dépassa la cafétéria et sortit dans la vive lumière matinale. La rue grouillait de monde, dont un groupe hétéroclite de manifestants qui se tenaient à l'angle de l'hôpital. Sur les pancartes qu'ils brandissaient, Spencer lut « ROSEWOOD » et « TUEUR EN SÉRIE », écrits en grosses lettres rouges.

— Protégez nos enfants ! rugissaient-ils.

L'un d'eux portait un sweat-shirt de l'Externat.

Spencer les observa un moment avec des sentiments partagés. C'était bizarre de voir des gens se soucier à ce point d'une affaire qui la concernait aussi directement.

Puis elle remarqua une camionnette de télévision garée de l'autre côté de la rue. Une journaliste était assise sur le siège passager. Spencer rentra la tête dans les épaules et fonça vers sa voiture avant que la femme ne la reconnaisse.

— Spencer ?

Les dents serrées, elle fit volte-face. Mais c'était Chase, un de ses... amis, en quelque sorte. Il se tenait à l'entrée de l'hôpital, vêtu d'un imperméable noir et coiffé d'une casquette de base-ball grise. À contrecœur, la jeune fille rebroussa chemin vers lui et l'attira dans le renfoncement d'une porte de service pour être plus discrète.

— Qu'est-ce que tu fais là ? chuchota-t-elle.

Chase tripota son oreille abîmée – souvenir d'une blessure infligée par le garçon qui le harcelait autrefois dans leur pensionnat.

— On était censés se voir aujourd'hui, non ? Je t'ai cherchée partout, et ta mère a fini par me dire où tu étais.

— Mais est-ce qu'elle t'a dit pourquoi ?

Le jeune homme secoua la tête.

— D'accord.

Spencer lui raconta tout. Elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance. Chase tenait un blog sur les crimes non élucidés ; ils s'étaient rencontrés alors qu'elle tentait de localiser Ali. Au début, il y avait eu confusion d'identité : Chase avait tenté de faire passer son frère Curtis pour lui parce qu'il était complexé à cause de ses multiples cicatrices, et un moment, Spencer avait même craint qu'il ne soit le complice d'Ali. Mais il lui avait finalement tout avoué.

Quand Spencer eut fini de lui raconter la découverte de Noel blessé dans la remise, le jeune homme plissa ses yeux verts.

— Donc... Noel n'est pas le petit ami d'Ali ?

Spencer secoua la tête :

— Non. Retour à la case départ.

— Alors, au boulot, dit Chase en glissant son bras sous celui de Spencer pour l'entraîner dans la rue.

Mais la jeune fille ne bougea pas.

— Où veux-tu aller ?

Chase cligna des yeux.

— À la maison de la vidéo de surveillance. On va planquer dans les parages, pour voir.

Quand il avait rendu visite à Spencer, la veille, il lui avait montré une vidéo de surveillance filmée à l'extérieur d'un immeuble de Rosewood. Une fille qui ressemblait beaucoup à Ali était visible sur quelques images. Chase et Spencer étaient convenus de se rendre sur place le lendemain, mais après tout ce qui était arrivé, Spencer avait complètement oublié.

Un bus passa près des deux jeunes gens, crachant des gaz d'échappement nauséabonds.

— Le petit ami d'une de mes copines a failli se faire tuer par notre faute, contra Spencer, nerveuse. Ali sait que nous sommes sur sa piste. Je ne peux pas la laisser faire de mal à quelqu'un d'autre.

— Mais si elle habitait là ? insista Chase. Si on trouvait une preuve qu'elle est toujours vivante, on pourrait l'apporter à la police et mettre un terme à cette histoire une bonne fois pour toutes. Ainsi plus personne ne risquerait rien.

Spencer grimaça. Une ombre passa sur la vitre d'une voiture garée le long du trottoir d'en face, et, l'espace d'un instant, la jeune fille crut voir une silhouette.

Chase n'avait pas tort. Et s'ils trouvaient quelque chose, là-bas ? Une preuve suffisante pour en finir avec ce long cauchemar ?

Spencer leva les yeux vers Chase et hocha légèrement la tête.

— D'accord, allons-y.

Vingt minutes plus tard, tandis que des nuages bas se massaient dans le ciel, Spencer et Chase pénétraient dans le parking d'un lotissement de Rosewood ouest, la partie la plus populaire de la ville. Bien entendu, tout était relatif : la pancarte « À VENDRE » plantée à l'entrée vantait la présence de parquet et de plans de travail en marbre dans tous les logements, et une piscine commune flambant neuve scintillait au loin. Quant à l'épicerie locale, c'était un Fresh Fields, où le litre de lait ne coûtait pas moins de cinq dollars.

— Ici, dit Chase en désignant un bloc de maisons.

Elles étaient toutes identiques, avec une fausse lampe à gaz à l'ancienne dans le jardin de devant, une fausse lucarne sur le toit et, autour des fenêtres, des frises qui évoquaient une maison en pain d'épices. Sur les images de la vidéo de surveillance, Ali entra dans celle du coin.

Spencer se gara et détailla la maison en frissonnant comme si elle avait froid, soudain. La porte d'entrée était peinte en rouge. Des feuilles mortes jonchaient le porche. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres – Spencer aurait pourtant cru qu'Ali tiendrait à son intimité. Se pouvait-il vraiment que ce soit le repaire secret des « A » ?

Puis la jeune fille reporta son attention sur les maisons voisines. La pelouse des jardins n'avait pas été tondue depuis un moment ; des journaux s'empilaient sur un perron. Aucune lumière ne brillait derrière les fenêtres, aucun chien n'aboyait à l'intérieur.

Avant de quitter Philadelphie, Spencer et Chase avaient consulté les archives du tribunal local en quête d'informations et découvert que la plupart des logements n'avaient pas encore été vendus. La maison dans laquelle le sosie d'Ali était entré se trouvait sur le marché depuis la fin de sa construction, l'année précédente. Des retraités septuagénaires, Joseph et Harriet Maxwell, avaient acheté la maison voisine deux ans plus tôt, en novembre, à l'époque où Ian Thomas avait été jugé pour le meurtre de Courtney DiLaurentis, mais la seule plante visible sous leur porche était fanée et plusieurs prospectus étaient coincés derrière la contre-porte.

— C'est la planque idéale pour Ali, murmura Spencer. L'endroit a l'air désert. Personne ne la verrait aller et venir.

— Exactement. (Chase poussa la portière pour descendre, puis se ravisa et se tourna vers la jeune fille.) Spencer. Tu es sûre de pouvoir le faire ?

L'estomac de la jeune fille était noué. *Bonne question.* Elle balaya le parking du regard. Même s'il était vide, elle se sentait observée. Elle scruta les buissons épais à l'autre extrémité du parking, puis l'agence immobilière fermée sur le trottoir d'en face. Quelqu'un pouvait très bien s'y cacher...

— Oui, dit-elle en descendant de voiture et en claquant fermement la portière.

Elle pouvait le faire. Elle *devait* le faire.

Le ciel était d'un gris menaçant ; l'air semblait chargé d'électricité, il était difficile de respirer. Un raclement derrière Spencer alerta la jeune fille, et les poils de ses bras se hérissèrent.

— Tu as entendu ?

Chase s'arrêta et tendit l'oreille.

— Non.

Puis quelque chose remua dans les bois qui bordaient le parking. Spencer avisa une tache sombre entre les arbres.

— Il... il y a quelqu'un ? bredouilla-t-elle.

Pas de réponse.

Dans le silence étrange, elle entendit Chase déglutir.

— C'était sans doute un lapin. Ou un chevreuil.

Spencer acquiesça, le menton tremblant.

Sur la pointe des pieds, elle remonta l'allée de la maison du coin et jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais il faisait trop noir pour voir à l'intérieur. Elle examina la porte d'entrée. Pas d'éraflures ni de traces de pas, et encore moins de paillason.

Enfilant les gants que Chase lui avait donnés – ils ne voulaient pas laisser d'empreintes –, elle toucha prudemment la poignée, comme si elle craignait de faire exploser une bombe. Sa peau la picotait. Par-dessus son épaule, elle regarda l'agence immobilière fermée. Le tonnerre grondait, le vent forcissait. Quelques gouttes de pluie s'écrasèrent sur son crâne.

— Excusez-moi ?

Spencer sursauta et fit volte-face. Un homme qui promenait un chien s'approcha des deux jeunes gens. Il semblait âgé, un peu voûté. Son colley avait la langue pendante. Spencer ne voyait pas s'il était tenu en laisse ou non.

L'homme regarda alternativement les deux intrus.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Euh... nous pensions qu'une de nos amies habitait ici, improvisa maladroitement Spencer.

— Personne n'habite ici, répliqua l'homme, les yeux plissés. Cette maison a toujours été vide.

Il n'avait pas l'air de mentir. Ni de savoir qui était Spencer. C'était juste un vieil homme qui promenait son chien.

— Vous n'avez pas vu quelqu'un entrer ou sortir d'ici, par hasard ? osa lui demander Spencer.

— Non. Et il n'y a jamais de lumières à l'intérieur, non plus. Mais c'est une propriété privée. Vous ne devriez pas rester là.

Il leur jeta un dernier regard dur, et, durant quelques secondes, Spencer craignit d'avoir été trop confiante. Puis il siffla son chien, qui se leva pour le suivre.

Alors qu'ils s'éloignaient, le chien se raidit et tourna la tête vers l'agence immobilière, de l'autre côté de la rue. Spencer retint son souffle. Sentait-il une présence ? Mais l'animal alla lever la patte sur une touffe de pissenlits puis disparut avec son maître, le cliquetis de son collier ponctuant le bruit des pas de l'homme.

Spencer attendit un peu avant de dire à Chase :

— Je suis sûre que c'est la maison de la vidéo.

— Tu crois qu'Ali sait qu'on l'a trouvée ? chuchota Chase, les yeux écarquillés. (Soudain, une expression terrifiée passa sur son visage.) Et si c'était elle qui était à l'origine

de la vidéo, pour qu'on la trouve ? Peut-être qu'elle ne s'est jamais cachée dans cette maison, qu'elle voulait juste nous attirer ici pour nous faire du mal.

Spencer n'arrivait pas à croire que cette idée ne lui ait même pas traversé l'esprit. Elle se hâta de descendre du porche comme si une trappe risquait de s'ouvrir sous ses pieds. Il ne se passa rien de tel, mais, l'espace d'un instant, la jeune fille crut entendre quelqu'un ricaner.

Elle plissa les yeux pour scruter la lisière des bois, puis de nouveau l'agence immobilière, cherchant la silhouette d'Ali à la fenêtre. Et si « A » était tout près ? Et si elle savait ce que Spencer et Chase avaient découvert ? Et si elle était furieuse contre eux ?

Spencer prit la main de Chase.

— Fichons le camp d'ici, dit-elle très vite.

Et elle s'élança vers sa voiture en espérant qu'ils ne venaient pas de commettre une terrible erreur.

HANNA PERD LES PÉDALES

Une heure plus tard, Hanna Marin et son petit ami Mike Montgomery étaient assis dans la Prius de la jeune fille, immobilisée dans les embouteillages entre l'hôpital et sa maison. Mike tripotait le poste de radio. Il choisit d'abord une station de rap, puis une autre de sport, et finit par pousser un gros soupir en regardant par la fenêtre.

Il avait l'air aussi épuisé qu'elle, songea Hanna. La veille au soir, il était resté très tard à l'hôpital, en partie pour Noel et en partie pour elle. La jeune fille ne savait pas quand il était rentré chez lui, mais ce devait être bien après minuit, et il était revenu le matin même peu de temps après le réveil de Noel.

Le téléphone d'Hanna, qui était connecté au Bluetooth de sa voiture, sonna bruyamment. La jeune fille appuya sur le bouton vert de la console centrale sans regarder le nom affiché sur l'écran.

— Hanna ? lança une voix familière. C'est Kelly Crosby, du centre anti-brûlures.

— Oh. (Hanna hésita, un doigt au-dessus du bouton qui lui permettrait de couper la communication. Mike l'observait.) Euh, bonjour.

— Je voulais juste te dire que ce n'est pas la peine que tu viennes la semaine prochaine. La clinique est fermée jusqu'à nouvel ordre à cause du... du meurtre.

Le meurtre. Hanna déglutit avec difficulté.

— Je voulais aussi te prévenir que les obsèques de Graham Strickland auront lieu demain mardi, poursuivit Kelly. Comme vous étiez bons amis, j'ai pensé que ça t'intéresserait.

— Euh, oui, merci, lança Hanna d'une voix forte. Je dois y aller !

Elle raccrocha et braqua son regard sur la route comme si tout était normal. Un moment, on n'entendit rien d'autre que le frottement des pneus sur le bitume inégal de la rampe de sortie. Puis Mike se racla la gorge.

— Je croyais que Graham était le poseur de bombe.

Hanna agrippa le volant plus fermement. Son bénévolat à la clinique avait éveillé les soupçons de Mike. Celui-ci avait d'abord cru qu'elle voulait se réconcilier avec son ex Sean Ackard, ce qui était tout à fait ridicule. Mais elle ne pouvait pas lui dire la vérité sans lui parler de « A ». Finalement, elle avait admis qu'Aria et Graham se trouvaient ensemble dans la salle des machines du bateau au moment de l'explosion et qu'elle espionnait Graham pour découvrir ce qu'il savait. Mais son histoire ne tenait pas la route, et Mike s'en était rendu compte.

Hanna haussa les épaules.

— Il a bien fallu que je raconte au personnel de la clinique qu'on était amis. Sans ça, on ne m'aurait pas laissée l'approcher.

— Et c'est quoi, cette histoire de meurtre ?

Hanna garda le regard fixé sur la plaque d'immatriculation du Delaware de la voiture de devant.

— Aucune idée.

— C'est ça ! ricana Mike.

— Je n'en sais rien, insista Hanna.

Mais elle mentait. La veille, le corps d'une fille avait été découvert dans les bois derrière la clinique. Elle portait un bracelet d'hôpital au nom de « KYLA KENNEDY ». Elle était morte depuis plusieurs jours ; pourtant, Hanna avait parlé à Kyla – ou à quelqu'un qui se faisait passer pour elle – le soir précédent. Le lit de Kyla se trouvait à l'extérieur de la chambre de Graham. Or, il n'existait sur cette Terre qu'une seule fille qui ne voulait pas que Graham se réveille et révèle l'identité du poseur de bombe.

Ali. Hanna ne l'avait pas reconnue sous tous ses bandages.

Elle tourna dans l'allée de la maison de sa mère et se gara derrière la voiture de cette dernière. Elle avait presque atteint la porte latérale quand elle se rendit compte que Mike ne l'avait pas suivie. Il se tenait toujours dans l'allée, et il faisait une drôle de tête.

— J'en ai assez de tout ça, dit-il à voix basse.

Hanna frémit.

— Assez de quoi ?

— Je sais que tu me mens.

Elle détourna les yeux.

— Mike... arrête.

— D'abord, tu joues les détectives ; tu renonces à aller au bal de promo dont tu étais la reine pour te rendre au centre anti-brûlures et parler au poseur de bombe potentiel au lieu de laisser les flics s'en occuper, commença Mike en comptant sur ses doigts. Ensuite, après m'avoir dit que ce type était mort, tu disparaissais avec tes copines sans me prévenir. Et quand je te retrouve, tu es couverte de terre.

Du bout de sa chaussure, Hanna toucha une pierre décorative à droite du paillason. Elle avait sali sa robe de bal en allant sauver Aria des griffes de Noel dans le cimetière, en compagnie de Spencer et d'Emily.

— Puis, poursuivit Mike d'une voix de plus en plus forte, tu prétends que tu passais juste dans le coin quand la police a trouvé Noel dans cette remise. Mais ce matin, je t'ai entendue dire à un flic que tu avais reçu un message menaçant t'ordonnant d'aller là-bas.

La gorge d'Hanna s'était comme changée en papier de verre. Elle n'avait pas trouvé d'excuse plausible pour la découverte de Noel, et elle ne savait toujours pas quoi faire à propos du message de Kyla que l'agent Gates lui avait réclamé.

— Et il n'y a pas qu'avec moi que tu te comportes bizarrement, ajouta Mike. J'ai parlé de toi avec Naomi. Vous étiez super copines pendant la Croisière verte, et une fois rentrées à Rosewood, plus rien.

La rage fit tourner la tête d'Hanna.

— Tu as parlé de moi avec Naomi ? répéta-t-elle.

Naomi Ziegler et elle étaient ennemies jurées depuis des années. Pour ne rien arranger, Hanna avait découvert que Naomi était la cousine de Madison, une fille à qui elle avait fait du mal l'été précédent.

— Je ne savais plus quoi faire, répliqua Mike, frustré, en se giflant les cuisses. Elle m'a dit que sur le bateau tu t'étais comportée de façon étrange vis-à-vis d'elle. Que tu avais lu ses mails sur son ordinateur, et que, plusieurs fois, tu t'étais enfuie en la voyant comme si elle te faisait peur. (Il serra les dents.) Mon petit doigt me dit que c'est en rapport avec tous ces autres trucs chelous qui se passent depuis quelque temps – que tout est lié. (Il dévisagea durement Hanna.) C'est « A », pas vrai ? *Ali*. Elle est de retour.

Hanna se figea.

— J'ignore de quoi tu parles.

Mike se rapprocha d'elle.

— C'est la seule explication possible. Parle-moi. Tu n'as pas confiance en moi ?

Le menton d'Hanna se mit à trembler.

— Peut-être que j'ai une bonne raison de ne rien te dire ! explosa-t-elle. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, idiot ! Je ne veux pas que tu finisses comme Noel !

Ils se tenaient face à face, et Hanna sentait l'odeur de menthe de l'haleine de Mike. Le jeune homme lui prit les mains.

— Je veux t'aider. Je t'aime. Je me fiche du danger.

Hanna ferma les yeux. Elle se sentait vidée. Cette fois, elle ne pourrait pas esquiver. Mike savait qu'il avait vu juste ; la réaction de la jeune fille ne faisait que le lui confirmer. La seule chose à faire pour l'empêcher d'en découvrir davantage, c'était de rompre avec lui. Non seulement Hanna n'en avait aucune envie, mais ça ne suffirait sans doute pas à le protéger : il en savait déjà trop.

Elle prit une grande inspiration tremblante, et soudain l'histoire se déversa de sa bouche en cascade. Elle raconta à Mike comment ses amies et elle avaient commencé à recevoir des messages d'un nouveau « A », des messages de plus en plus menaçants qui, durant la croisière, s'étaient focalisés sur un événement survenu l'été précédent. Hanna avait fui le site d'un accident de voiture, laissant Madison Ziegler pour morte.

— Un moment, j'ai craint que Naomi ne soit « A ». C'est pour ça que j'ai regardé dans son ordinateur. J'espérais y trouver une preuve. Mais Naomi m'a appris que, au final, je n'étais même pas responsable de l'accident – quelqu'un d'autre m'a fait quitter la route. Et je m'en souviens, mais je n'ai pas vu son visage. C'est cette personne que Madison et elle essayaient de retrouver.

Mike frémit.

— Tu as eu un accident de voiture l'été dernier et tu ne m'as rien dit ?

Hanna haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas prendre le risque d'en parler à qui que ce soit. Je suis désolée.

Elle poursuivit son récit. Quand elle arriva au moment où ses amies et elle avaient conclu que le nouveau « A » était Ali, Mike fronça les sourcils.

— Tu es sûre ? Je croyais qu'elle avait péri dans cet incendie.

— Emily a laissé la porte ouverte volontairement. Ali a réussi à sortir.

Les yeux baissés, Hanna raconta aussi l'histoire de Tabitha – comment ses amies et elle avaient craint qu'Ali ne les ait suivies en Jamaïque pour leur faire du mal.

— Tabitha nous a rejointes sur le toit de l'hôtel, expliqua-t-elle à Mike. Elle a eu une attitude menaçante envers moi et... tout s'est enchaîné très vite. Aria s'est interposée ; elles ont lutté quelques secondes, et Tabitha a basculé par-dessus la rambarde. Elle était encore vivante après sa chute, nous en sommes certaines. Mais, le temps qu'on descende, elle avait disparu. Et maintenant, quelqu'un essaie de faire croire que c'est nous qui l'avons tuée, alors que ça n'est pas le cas.

— Seigneur, souffla Mike, les yeux écarquillés. J'étais avec vous en Jamaïque. J'ai rencontré cette fille. Comment as-tu pu me cacher ça ?

— Je suis désolée, dit Hanna à voix basse. J'avais tellement peur ! Je voulais faire comme s'il ne s'était rien passé. Puis les messages ont commencé à arriver et...

Sans achever sa phrase, elle se couvrit le visage des mains.

Mike s'assit sur le muret de pierre qui entourait la maison, le regard perdu dans le vague. Au bout d'un moment, il lança :

— Voyons si j'ai bien tout pigé. C'est également Ali, ou son complice, qui a assassiné cette femme – Gayle ?

Hanna acquiesça en pensant à Gayle Riggs, la femme riche qui avait voulu acheter le bébé d'Emily et que « A » avait tuée.

— Et c'est « A » qui a fait exploser cette bombe dans la salle des machines du bateau ? ajouta Mike d'une voix étranglée.

Hanna acquiesça de nouveau, et le jeune homme émit un gargouillis.

— Et c'est « A » qui a tué Tabitha, en réalité ?

— Nous en sommes presque certaines, oui.

— Donc, en gros, Ali a essayé de vous tuer, ma sœur et toi, quelque chose comme six fois à ce jour, et elle essaie de vous mettre ses crimes sur le dos. On doit trouver cette garce. Tout de suite.

Hanna lança un regard inquiet à la ronde.

— Spencer et Emily pensent que c'est une mauvaise idée. La dernière fois qu'on a essayé, Noel a fini à l'hôpital.

Mike donna un coup de pied au gravier de l'allée.

— Alors quoi ? On reste les bras croisés ?

Hanna observa entre les arbres, en regrettant que la propriété de sa mère soit aussi isolée. N'importe qui aurait pu les espionner sans qu'ils s'en aperçoivent.

— J'ai juste peur que, si on semble sur le point de découvrir l'identité de son complice et l'endroit où ils se cachent, ils fassent du mal à quelqu'un d'autre. Toi, peut-être. Ou moi.

Mike plissa ses yeux bleu glacier.

— Je te jure qu'Ali ne touchera pas à un seul de tes cheveux. Il faudrait d'abord qu'elle me passe sur le corps. Je monterai la garde devant la porte de ta chambre s'il le faut. Je t'accompagnerai à tous tes cours. Je te suivrai jusque dans les cabines d'essayage de chez Otter si tu veux.

Hanna lui donna une bourrade taquine.

— Avoue que tu adorerais ça.

— Évidemment.

Mike se pencha vers elle et l'embrassa avec tendresse sur le bout du nez. Hanna renversa la tête en arrière pour lui offrir ses lèvres. Quelque chose lâcha en elle, et des larmes salées inondèrent ses joues.

— Je suis si contente que tu aies tout compris, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

— Moi aussi.

Ils s'embrassèrent de nouveau, plus longuement et plus intensément. Hanna recula à petits pas vers la porte latérale et, quelques secondes plus tard, ils se laissaient tomber sur le canapé du salon en se pelotant avec frénésie. Hanna ne voulait plus penser qu'à la sensation de la bouche de Mike sur la sienne, à la chaleur de ses mains, au poids de son corps. Elle s'accrocha à lui comme s'il était un radeau de sauvetage, jusqu'au moment où elle se surprit à ôter son top.

Sa peau se couvrit de chair de poule. Mike se débarrassa de son propre T-shirt, révélant son torse et ses abdominaux musclés par les entraînements de lacrosse. Puis il

hésita, et soudain Hanna sut ce qui allait se passer. Ils en parlaient depuis des semaines ; ils se taquinaient avec ça, tournaient autour du pot mais n'étaient pas encore passés à l'action. Après tout, chacun serait le premier partenaire de l'autre, et ils mesureraient tous deux à quel point le moment devait être spécial. Dans une maison vide, par une journée déprimante... c'était peut-être des circonstances idéales.

Hanna défit le bouton de son jean. Mike baissa les yeux pour regarder.

— Tu es sûre ? chuchota-t-il d'une voix rauque.

— Oui, répondit Hanna tandis qu'une lame de fond la submergeait.

Empoignant Mike, elle l'attira contre elle plus étroitement qu'elle ne l'avait jamais fait.

LA DISPARUE

Dès l'instant où Emily sortit de l'Externat de Rosewood le lendemain, elle fut de nouveau assaillie par des importuns.

— Mademoiselle Fields ! Alyssa Gaden du *Philadelphia Sentinel* ! Vous avez une minute ?

— Emily, par ici !

Des flashes éblouirent la jeune fille. Des journalistes lui brandirent leur micro sous le nez. Elle tenta d'esquiver, mais ils la suivirent.

— C'est vrai que c'est vous qui avez retrouvé Noel Kahn dans la remise derrière votre lycée ? cria la femme du *Sentinel*.

— Vous pouvez nous dire ce qui vous a conduite là-bas ? glapit un homme.

— Est-ce que vous avez fait un pacte de suicide avec vos amies ? bêla quelqu'un d'autre. C'est pour ça que vous étiez parties avec ce canot de sauvetage ?

Emily frémit. Après l'explosion à bord du bateau de croisière, tout le monde avait été évacué. Mais, au lieu de gagner le rivage, ses amies et elle s'étaient dirigées vers une crique isolée pour se débarrasser du collier de Tabitha, que « A » avait réussi à mettre entre les mains d'Aria. Les filles ne voulaient pas qu'on établisse de lien entre elles et la défunte de Jamaïque. Mais leur canot avait crevé, et elles s'étaient retrouvées coincées. Par chance, des sauveteurs les avaient repêchées à temps. Mais à partir de ce moment avaient circulé des rumeurs selon lesquelles elles avaient voulu mourir.

Quelqu'un posa une main sur le dos d'Emily, s'interposant entre elle et les journalistes.

— Pas de commentaires, pas de commentaires, pas de commentaires.

C'était le proviseur Appleton. Passant un bras autour des épaules d'Emily, il l'entraîna vers le parking des élèves situé en haut d'une butte.

— Je suis désolé, dit-il gentiment.

— Merci, répondit Emily, reconnaissante.

Tout en souriant, il la laissa à sa voiture après lui avoir prodigué quelques paroles encourageantes.

Emily s'affaissa sur le siège conducteur de la Volvo familiale. Depuis plusieurs années déjà, ses amies et elle étaient la cible des médias. On avait même tourné un docu-fiction sur elles, *La Tueuse au visage d'ange*. Elle en avait plus qu'assez.

Si les corbeaux perchés sur le fil téléphonique s'envolent dans les dix prochaines secondes, tout s'arrangera, songea Emily, le nez en l'air.

Mais les oiseaux ne bougèrent pas. Pire, d'autres les rejoignirent sur leur perchoir, découpant leur silhouette noire et voûtée contre le gris du ciel.

Avec un soupir, Emily sortit son téléphone et consulta sa boîte mail. Elle avait reçu un message d'Hanna. *Vous voulez bien m'accompagner aux obsèques de Graham tout à l'heure ? J'ai besoin de soutien moral.*

Aria avait déjà accepté. Emily répondit qu'elle viendrait aussi. Elle quitta sa boîte mail et contempla avec nostalgie le fond d'écran de son mobile : une photo d'elle et de sa petite amie, Jordan Richards, prise sur le pont du bateau de croisière alors que celui-ci quittait San Juan, à Puerto Rico.

Emily ferma les yeux pour mieux revivre ce moment. Jordan et elle avaient accroché très vite et très fort. Elle brûlait d'envie de lui parler, mais Jordan était en fuite, recherchée par le FBI. À l'origine, les deux filles avaient prévu de s'enfuir ensemble, mais « A » avait appelé les agents fédéraux pour dénoncer la Voleuse Chic, et à présent celle-ci se cachait quelque part dans les Caraïbes pour ne pas se faire arrêter.

Si seulement Emily avait pu arranger un rendez-vous avec elle ! Après tout, qu'est-ce qui la retenait à Rosewood ? Ce serait le moyen idéal d'échapper à « A ». Mais elle n'avait aucun moyen de contacter Jordan.

À moins que...

Elle toucha l'icône de Twitter. *Il faut qu'on parle*, écrivit-elle au pseudo secret de Jordan. *C'est important.*

Elle envoya son message et attendit, même si elle avait peu d'espoir que Jordan lui réponde – c'était arrivé deux ou trois fois, mais sa petite amie répétait sans cesse à quel point c'était dangereux.

Pourtant, à la grande surprise d'Emily, un nouveau message direct apparut dans sa boîte moins d'une minute plus tard. *Tout va bien ?* demandait Jordan. *Je viens de voir ce garçon de Rosewood aux infos. C'est le copain d'une de tes amies, non ?*

Emily déglutit. *Oui*, répondit-elle. *Mais je vais bien, et mes amies aussi.*

Tant mieux, se réjouit Jordan.

Tu me manques, tapa Emily. *J'ai trop envie de partir d'ici. C'est devenu vraiment flippant. Où es-tu ?*

Un long moment s'écoula avant qu'elle ne reçoive la réponse de Jordan. *J'aimerais te le dire, mais tu sais bien que je ne peux pas. Ce serait trop risqué.*

Emily se dandina dans son siège. Par le pare-brise, elle vit d'autres jeunes escalader la butte jusqu'à leur voiture. Elle ne s'attendait pas à ce que Jordan lui révèle sa cachette, mais elle l'espérait quand même.

Je t'attendrai, promit-elle.

Moi aussi. XO

Emily sortit de l'application Twitter et rangea son téléphone dans son sac à dos. Elle se sentait comme après avoir mangé une bouchée des macaronis au fromage de sa mère – ça ne lui suffisait absolument pas. Si seulement Jordan et elle pouvaient parler pendant des heures plutôt qu'une ou deux minutes ! Si seulement elle savait où se trouvait sa petite amie !

Son téléphone bipa. C'était une alerte Google pour le Sanctuaire d'Addison-Stevens, la clinique psychiatrique où Ali avait séjourné. Emily l'avait programmée des semaines auparavant, au cas où une information pertinente sur un patient en fuite qui pourrait être le petit ami d'Ali apparaîtrait sur Internet.

Cette fois, il s'agissait d'un communiqué de presse au sujet d'une nouvelle piscine thérapeutique qui venait d'être inaugurée dans l'établissement. Emily scruta la photo des patients au visage flouté en train de faire trempette dans le bassin. Aucun d'eux n'avait les cheveux blond blanc d'Iris Taylor, la fille qu'elle avait aidée à s'évader la semaine précédente et à qui elle avait servi de chauffeur en échange d'informations sur son ancienne compagne de chambre – Ali.

Pour ce qu'Emily en savait, Iris était rentrée au Sanctuaire après le bal de promo de l'Externat. Et comme elle n'avait pas le droit d'envoyer des mails, des textos ou de téléphoner, Emily ignorait si son retour s'était bien passé.

Elle se figea. Hanna avait côtoyé Iris pendant un court séjour au Sanctuaire, et elle l'avait trouvée flippante – elle avait même pensé qu'Iris travaillait pour Ali. Mais Emily avait vu une autre facette d'elle. Iris était juste une fille triste et peu sûre d'elle, qui avait besoin qu'on lui prête un minimum d'attention.

Emily avait l'habitude de découvrir que les gens de son entourage n'étaient pas tels qu'elle les avait cru. Pour une fois, c'était chouette que la surprise soit positive.

Soudain, Iris lui manqua.

Une idée prit forme dans son esprit. « On pourrait peut-être retourner au Sanctuaire ? avait suggéré Hanna à l'hôpital. Leur demander si, à l'époque, ils avaient un patient dont le prénom commençait par un N. » Iris savait peut-être de qui il s'agissait. Replonger dans cette enquête lui fichait une trouille terrible, mais... et si un indice capital se trouvait juste sous son nez ?

Pleine de détermination, Emily sortit du parking. Mais au lieu de tourner à droite pour rentrer chez elle, elle prit à gauche et s'engagea le long d'une route sinueuse bordée de fermes. Dépasant le marchand de glaces, elle gravit la longue pente de la colline.

Il n'y avait guère de circulation et elle atteignit le Sanctuaire plus tôt que prévu. Alors qu'elle approchait de la clinique pareille à une forteresse avec ses murs de pierre et ses tourelles pointues, elle croisa une ambulance qui allait dans la direction opposée. Elle frissonna en se demandant qui le véhicule transportait, et pourquoi.

Après s'être garée, elle entra dans le hall décoré de jardinières et de fontaines. L'homme qui se tenait derrière le comptoir de la réception lui sourit.

— Bonjour.

Emily lui adressa un signe de tête fébrile.

— Je suis venue voir Iris Taylor. Je suis une de ses amies, Emily Fields.

L'homme consulta son ordinateur et fronça les sourcils.

— Iris n'est plus ici.

Emily pencha la tête sur le côté.

— Comment ça ?

Les parents de la jeune fille l'avaient-ils fait transférer dans une autre clinique ?

L'homme jeta un coup d'œil à la ronde pour s'assurer qu'ils étaient seuls puis s'approcha d'Emily.

— Puisque vous êtes son amie, vous avez le droit de savoir. Elle a disparu depuis hier matin.

Emily cligna des yeux. *Disparu* ? Iris déprimait au Sanctuaire. Peut-être s'était-elle de nouveau échappée. Mais l'homme faisait une tête bizarre, comme s'il n'avait pas tout dit.

— Elle va bien ? s'inquiéta cette dernière.

À ce moment, une infirmière pénétra dans le hall, et le visage de l'homme se ferma.

— C'est confidentiel, dit-il en lançant un regard nerveux en direction de l'infirmière. Je suis désolé.

Emily se rapprocha légèrement du comptoir.

— Vous pourriez me dire si, dans le quartier des mineurs, se trouvait un patient dont le prénom commençait par un N, il y a quelques années ? Il était ami avec, euh, Courtney DiLaurentis.

La bouche de l'homme frémit. Il dévisagea Emily un instant avant de tourner les yeux vers l'infirmière qui s'était arrêtée tout près.

— Je suis désolé, chuchota-t-il.

— Vous ne pourriez pas me laisser consulter le registre des patients, juste une minute ? implora Emily. C'est très important.

L'infirmière se racla bruyamment la gorge, et l'homme haussa les épaules d'un air impuissant.

Emily se détourna, l'esprit en ébullition. Iris avait paru si optimiste juste avant de rentrer au Sanctuaire. Cette fois, elle voulait vraiment guérir. Pourquoi se serait-elle enfuie à peine quelques jours plus tard ?

Une pensée horrible traversa l'esprit d'Emily. Iris lui avait fourni des informations cruciales sur Ali. Cette dernière était-elle au courant ?

Les portes automatiques coulissèrent et Emily ressortit dans la cour de brique qui donnait sur le parking. La tête lui tournait. Alors qu'elle passait devant le banc qui portait une plaque commémorative au nom de Tabitha Clark, son téléphone bipa. Elle le sortit de sa poche en espérant que c'était Iris, qui l'informait qu'elle allait bien. Mais le nom de l'expéditeur n'était qu'une suite de chiffres et de lettres sans queue ni tête. Le cœur d'Emily se serra.

Encore en train de renifler partout, Scooby-Doo ? Tous les gens que tu impliqueras dans cette histoire le paieront très cher, je te le promets. Toi y compris.

« A »

UN SECRET EXHUMÉ

Le mardi après-midi, Aria se rendit tête baissée à son cours de journalisme, le dernier de la journée. Une bourrasque agita l'herbe fraîchement tondue, soulevant des emballages de chewing-gum et un élastique à cheveux à travers la cour. Aria leva les yeux. L'espace d'une seconde, elle crut voir la silhouette dégingandée de Noel traverser la pelouse. Mais évidemment, ce n'était pas lui.

Ce jour-là au déjeuner, Aria avait entendu plusieurs joueurs de l'équipe de lacrosse mentionner que le jeune homme était sorti de l'hôpital et récupérait chez lui. Se sentait-il seul ? Que regardait-il à la télé ? Aria ne l'aurait jamais avoué à ses amies, mais elle n'arrêtait pas de consulter son compte Twitter. Il n'avait rien posté depuis le soir du bal de promo.

Le chagrin l'envahit. Noel lui manquait horriblement. Et elle s'en voulait pour ça.

Et puis, elle détestait les regards bizarres que les gens lui jetaient depuis le matin, ces regards remplis pour moitié de pitié et pour moitié de peur. Comme celui de Sean Ackard qui la dévisageait en ce moment même. Le jeune homme hésita, puis se précipita vers elle.

— Tiens Aria, dit-il en lui fourrant un papier entre les mains.

Elle baissa les yeux. *Église épiscopale de Rosewood : thérapie de groupe pour adolescents perturbés.*

— J'ai entendu dire... commença Sean, inquiet. Enfin, bref, j'ai pensé que ça pourrait t'aider.

Il voulut ajouter quelque chose mais se ravisa et s'éloigna en hâte.

Aria ferma les yeux. Encore ces rumeurs de pacte de suicide. Elles avaient déjà fait le tour du lycée après la Croisière verte, et maintenant, pour une raison qu'Aria s'expliquait mal, elles refaisaient surface, encore plus virulentes qu'avant.

La jeune fille froissa le prospectus et se tourna vers la grange reconvertie dans laquelle avait lieu son cours de journalisme. Au moment où elle touchait la poignée de laiton, quelqu'un l'attrapa par-derrière et la traîna à l'angle du bâtiment. Aria poussa un glapissement indigné avant de s'apercevoir que c'était son frère.

— Je te cherchais, grommela Mike.

Aria baissa les yeux. La veille, en rentrant de la librairie Wordsmith's Books où elle avait passé toute la soirée à regarder fixement le même paragraphe de *La Bible de la rupture*, elle avait trouvé un mot de Mike sur son lit. *Hanna m'a tout raconté. Il faut qu'on parle.*

Furieuse, Aria avait aussitôt appelé Hanna. Comment avait-elle pu mettre Mike en danger, surtout après leur décision de ne rien dire à personne ? Mais Hanna n'avait pas répondu au téléphone. Quelques minutes plus tard, Mike avait frappé à la porte de la chambre d'Aria, mais celle-ci avait rabattu les couvertures sur sa tête et fait semblant de ronfler. Le matin, elle était sortie pour assister à un cours de yoga avant que Mike ne se lève. Mais même la position du chien tête en bas et un long « *om* » n'avaient pas réussi à l'apaiser.

— Je comprends que tu ne m'aies rien dit, poursuivit Mike à voix basse. Mais je peux vous aider. Si Noel traînait avec elle aussi souvent que vous le pensez, j'ai peut-être vu quelque chose sans même m'en rendre compte. (Il grimaça.) Je n'arrive pas à croire qu'il t'ait fait un truc pareil. Ce type n'existe plus pour moi.

Aria frémit. Elle était reconnaissante à Mike pour sa loyauté, mais n'avait pas pensé que les actions de Noel affecteraient aussi ses autres relations.

— Écoute, il vaut mieux que tu ne t'en mêles pas. Si c'est vraiment Ali, on ignore de quoi elle est capable.

Mike fronça les sourcils.

— Je n'ai pas peur d'elle. Qu'elle vienne !

Si Aria avait été dans d'autres dispositions, elle aurait sans doute ricané. L'attitude de Mike lui rappelait l'époque où, gamins, ils étaient inscrits à la piscine en plein air d'Hollis. À l'âge de cinq ans, Mike se plantait au bord du plus haut plongoir et, les mains sur les hanches, clamait que rien ne lui faisait peur. Bien entendu, il ne sautait jamais. Chaque fois, il redescendait par l'échelle en disant qu'il ne voulait pas mouiller son maillot.

Aria suivit des yeux la tondeuse autoportée qui, au loin, dessinait des croisillons sur la pelouse du terrain de foot. D'habitude, l'odeur de l'herbe coupée la mettait en joie, mais pas aujourd'hui.

— Tu sais ce que je voudrais vraiment ? M'enfuir d'ici. Redevenir complètement anonyme.

— Tu crois vraiment qu'Ali te laisserait faire ?

— Non. Et puis, tout le monde sait qui je suis dans ce foutu pays.

Comme si elle n'avait attendu que ce moment, la camionnette des infos du Channel 4 pénétra sur le parking des élèves. Une caméra était probablement braquée sur elle, songea amèrement Aria.

Mike fourra les mains dans ses poches.

— Mais à l'étranger, ce n'est sans doute pas le cas, fit-il remarquer.

— Et alors ?

Il planta son regard bleu dans celui de sa sœur.

— Je ne dis pas que tu devrais y aller, mais... Quand je suis venu dans ta chambre hier soir, j'ai vu la brochure pour Amsterdam sur ton bureau.

Aria mit quelques secondes à comprendre de quoi il parlait. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait reçu la lettre l'informant qu'elle était finaliste pour décrocher un apprentissage d'arts plastiques à Amsterdam. Sur le coup, elle n'y avait guère prêté attention : elle ne voulait pas s'éloigner de Noel.

— Je ne sais pas trop, marmonna-t-elle. Il y a peu de chances que je gagne. Et le voyage me fatigue d'avance.

Mike renifla et enchaîna :

— ... dit la fille qui meurt d'envie de retourner en Europe depuis qu'elle l'a quittée. Ce serait génial, et tu le sais. Et puis, égoïstement, je pense qu'il y a peu de chances qu'Ali aille jusqu'aux Pays-Bas pour te faire la peau. Tu serais plus en sécurité là-bas.

Vraiment ? songea Aria, peu convaincue. Après tout, Ali l'avait suivie jusqu'en Islande l'été précédent.

Certes... ce serait un moyen fantastique de se débarrasser, pas forcément d'Ali et de son complice, mais de la presse qui la harcelait et de tout ce qui lui rappelait constamment Noel. Si ses souvenirs étaient exacts, cet apprentissage consistait à étudier auprès d'un groupe d'artistes montants – les aider dans leur atelier et assister à leurs expositions. Elle aurait également du temps libre pour créer de son côté.

Aria n'était allée à Amsterdam qu'une seule fois, pendant quelques jours, mais elle n'avait pas oublié les rues étroites, les gens détendus, l'immense parc en bordure de la ville. En fait, vu de Rosewood, ça semblait paradisiaque.

Elle étreignit Mike avec force.

— D'accord, je vais essayer.

Son frère fronça les sourcils, visiblement partagé.

— Si tu pars, emmène-moi avec toi. Je te parie que la beuh est bien meilleure là-bas que dans le Colorado.

Aria lui ébouriffa les cheveux. Depuis que le Colorado avait légalisé la consommation de la marijuana, Mike rêvait d'aller y faire un tour.

— Au minimum, je t'inviterai à me rendre visite, le taquina-t-elle.

Puis elle le planta là pour entrer dans la grange de journalisme, où le réseau était meilleur. Elle avait un coup de fil important à passer.

Quelques heures plus tard, Aria descendait du train SEPTA à Henley, une ville située quinze kilomètres plus près de Philadelphie et réputée pour sa faculté d'arts libéraux ainsi que pour son festival annuel de cinéma. Elle tourna à droite après la vieille quincaillerie de l'avenue principale et suivit la route qui longeait l'hôpital jusqu'au bâtiment des langues d'Henley.

En chemin, elle croisa des étudiants qui serraient contre eux leurs livres et leur iPad. Un groupe de jeunes bavardait sous un arbre. Près du kiosque à café, un garçon aux cheveux longs grattait une chanson des Beatles sur sa guitare.

L'excitation d'Aria grandit encore. Quand elle avait appelé depuis l'Externat, Ella lui avait donné le numéro du contact américain du programme. Au téléphone, celui-ci avait informé Aria que c'était l'avant-dernier jour pour les entretiens, et que la personne qui s'en occupait, une certaine Agatha Janssen, du département des langues germaniques, avait un créneau libre en fin d'après-midi. C'était un signe du destin.

Le bâtiment des langues sentait le renfermé, et les sons y résonnaient très fort. Le carrelage des murs était le même qu'à l'endroit où Aria et Noel suivaient des cours de cuisine. La jeune fille eut un pincement au cœur. Ne devrait-elle pas appeler Noel ? *Bien sûr que non. Il t'a menti !*

La mâchoire serrée, elle repoussa cette pensée dans un coin de son esprit. Elle devait se concentrer sur Amsterdam et sur sa nouvelle vie. Elle n'avait pas encore décroché l'apprentissage, mais un peu d'optimisme ne pouvait pas lui faire de mal. Elle avait hâte d'instaurer aux Pays-Bas des tas de rituels que Noel aurait détestés : regarder le soleil se lever chaque matin ; voir de longs films étrangers sans scénario, dans lesquels les personnages passent leur temps à fumer et à faire l'amour ; débattre philosophie dans des cafés...

Le bureau de Mme Janssen se trouvait au bout du couloir. Quand Aria frappa, une femme d'âge mûr, aux cheveux noirs frisottants et aux lunettes à monture métallique, portant une robe sac que l'on aurait cru faite de foulards en soie cousus ensemble, ouvrit la porte à la volée.

— Bonjour, mademoiselle Montgomery, la salua-t-elle avec un accent néerlandais. Entrez, entrez !

L'intérieur du bureau sentait la tarte aux pommes. Aux murs étaient accrochés des dessins des digues qui entouraient Amsterdam, ainsi qu'une photo d'une petite fille en gros sabots jaunes.

— Merci de me recevoir aussi vite, dit Aria en se débarrassant de sa veste à carreaux.

— Pas de problème. (Mme Janssen tapa sur le clavier de son ordinateur, faisant s'entrechoquer ses bracelets en bois.) Comme vous le savez, je peux recommander un

candidat. J'ai reçu des étudiants de New York, de Boston et de Baltimore, mais votre portfolio est très impressionnant. Et vous parlez un peu le néerlandais, ce qui serait très utile.

— Je l'ai appris en Islande. J'ai vécu là-bas pendant quelque temps, se vanta Aria.

Mme Janssen repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— L'apprentissage durerait deux ans. Vous aideriez plusieurs artistes qui vous apprendraient beaucoup de choses. Tous nos lauréats précédents ont eux-mêmes fait carrière et sont devenus des artistes reconnus dans leur domaine.

— Je sais, acquiesça Aria. C'est une opportunité fabuleuse.

Elle repensa à la brochure qu'elle avait de nouveau parcourue avant de venir. Les apprentis voyageaient à travers toute l'Europe avec leurs mentors.

Mme Janssen l'interrogea sur ses influences, ses forces, ses faiblesses et ses connaissances en histoire de l'art. À chacune des réponses de la jeune fille, son sourire s'élargissait, creusant ses pattes-d'oie.

Pas une seule fois son interlocutrice ne mentionna l'affaire Alison DiLaurentis. Elle ne semblait pas au courant qu'on avait tourné un docu-fiction inspiré de sa vie ni qu'Aria s'était trouvée sur un bateau où une explosion avait eu lieu, ou encore qu'elle avait été témoin du meurtre de Gayle Riggs et trouvé son petit ami ligoté dans une remise quelques jours auparavant. Dans son bureau, Aria n'était pas une Petite Menteuse, mais juste une artiste en devenir – comme avant le début de cette horrible histoire.

— Je vais être franche avec vous, dit Mme Janssen au bout d'un moment. Vous m'avez l'air d'une jeune personne très prometteuse. J'aimerais vous recommander pour cet apprentissage.

— Vraiment ? couina Aria en pressant une main sur sa poitrine. Ce serait fantastique !

— Ravie que vous le pensiez. Je vais donc commencer à remplir votre dossier de candida... (Mme Janssen s'interrompit en regardant par la fenêtre.) Oh.

Aria tourna la tête. Dehors, elle vit que trois voitures de police au gyrophare allumé venaient de se garer le long du trottoir. Deux agents descendirent de l'une d'elles et pénétrèrent dans le bâtiment des langues. Bientôt, des pas résonnèrent dans le couloir et Aria entendit grésiller des talkies-walkies. Comme les voix se rapprochaient, elle crut distinguer son nom. Un frisson lui parcourut l'échine.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement. Les deux agents entrèrent, les yeux plissés et les muscles bandés. Mme Janssen se recroquevilla contre le mur.

— Je peux vous aider ?

Le premier des deux hommes tendit un doigt vers Aria. Les lettres « FBI » étaient brodées sur la poche de poitrine de sa veste. Il avait un air soupçonneux et mâchait un chewing-gum à l'odeur fruitée.

— C'est elle.

Mme Janssen dévisagea Aria comme si la jeune fille venait de se changer en crapaud géant.

— Que se passe-t-il ?

— Nous la recherchons pour l'interroger au sujet d'un incident international, répondit l'homme avec raideur.

La gorge d'Aria s'assécha.

— D-de quoi parlez-vous ?

Comme pour lui répondre, son téléphone bipa dans son sac. Le cœur serré, Aria le sortit. Elle avait reçu un nouveau message d'un expéditeur inconnu.

*Depuis le temps que tu trimballes ton linge sale... il est temps de faire la lessive,
Aria !*

« A »

SPENCER SE DÉCHAÎNE

Le mardi à peu près à la même heure, Spencer venait de finir un jogging de huit kilomètres sur la piste de Marwyn, un ancien chemin de fer changé en promenade bucolique. Tandis qu'elle regagnait sa voiture, rassemblant ses cheveux en queue-de-cheval haute, le vent tomba brusquement. Il n'y avait ni coureurs ni cyclistes à proximité ; pourtant, elle crut voir une silhouette dans les buissons. *Ali ?*

Une femme tenant trois chiens en laisse franchit le virage. Un garçon passa près de Spencer en filant sur ses rollers. Un écureuil sautilla hors des fourrés. La jeune fille se pinça l'intérieur de la paume. *Ali ne peut pas être partout*, se raisonna-t-elle. Mais elle n'était pas certaine d'y croire encore.

Elle monta dans sa voiture, vida une bouteille d'eau de coco et alluma la radio. La première chose qu'elle entendit fut le nom de Noel Kahn. Elle augmenta le volume.

« ... Bien qu'il ait survécu à son agression, M. Kahn fait partie du nombre grandissant des victimes signalées à Rosewood ces derniers mois, déclara une voix de baryton, parmi lesquelles Gayle Riggs, une femme riche assassinée dans l'allée de sa nouvelle maison, et Kyla Kennedy, une patiente retrouvée morte derrière le centre anti-brûlures. On parle désormais d'un tueur en série qui sévirait dans la région. La police n'exclut pas que toutes ces affaires soient liées à l'explosion d'une bombe sur le *Splendeur des mers* il y a quelques semaines : des élèves de différents lycées de Rosewood se trouvaient justement à bord. »

Spencer passa la marche arrière avec fébrilité et faillit écraser une oie en reculant. Si seulement elles pouvaient transmettre les messages signés « A » à la police ! Ça répondrait définitivement à la question du tueur en série.

Tout en filant sur la route, Spencer tenta de s'imprégner de la beauté de cette fin de printemps. La nature renaissait, et des fleurs de cerisier tombaient en une pluie poétique.

Mais en voyant la camionnette de presse garée devant chez elle, la jeune fille pila. Elle allait faire demi-tour quand des journalistes fondirent sur sa voiture.

— Mademoiselle Hastings, s'il vous plaît ! appela l'un d'eux en tapant du poing à sa vitre. Nous avons juste quelques questions à vous poser ! Qu'est-ce qui vous a conduites jusqu'à Noel Kahn, vos amies et vous ?

— Est-ce que vous craquez ? Est-ce que vous pensez à vous suicider ? cria quelqu'un d'autre.

La tête rentrée dans les épaules, Spencer se gara dans l'allée. Les journalistes eurent le bon sens de ne pas la suivre, mais ils continuèrent à la hélér depuis la rue.

Le Range Rover de M. Pennythistle bloquait l'accès au garage. Bizarre, songea Spencer : il était à peine plus de quatre heures, alors que, d'habitude, son beau-père ne rentrait pas du travail avant six heures passées. Pourtant, il était bien là, debout sous le porche. La mère de Spencer, vêtue d'un bermuda kaki et d'un vieux polo du Four Seasons Hotel de Saint-Barth, se tenait près de lui, l'air grave. Amelia, la fille de M. Pennythistle, était assise sur les marches en uniforme de l'école St. Agnes – de toutes les lycéennes que connaissait Spencer, elle était bien la seule à ne pas se changer après la fin des cours. Une grimace satisfaite tordait sa bouche.

Spencer les dévisagea tous les trois avec l'impression désagréable que quelque chose clochait.

— Euh, bonjour ? lança-t-elle en descendant de voiture et en se dirigeant vers eux.

Mme Hastings l'entraîna vers la porte.

— Tu es rentrée. Tant mieux, dit-elle, les dents serrées.

Le cœur de Spencer fit un saut périlleux dans sa poitrine.

— Qu-que se passe-t-il ?

Sa mère la poussa à l'intérieur. Rufus et Beatrice, les deux chiens de la famille, accoururent pour leur faire la fête, mais Mme Hastings ne leur prêta aucune attention. Ce devait vraiment être grave, en déduisit Spencer. Sa mère leva les yeux vers M. Pennythistle.

— Dis-lui, toi.

Toujours vêtu de son costume de boulot, M. Pennythistle poussa un gros soupir et sortit son téléphone pour montrer une photo à Spencer. Un salon sens dessus dessous. Au bout d'un moment, Spencer reconnut les lourds rideaux couleur de cuivre et la table basse en marbre.

— C'est votre maison témoin ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Peu de temps auparavant, ses amies et elle s'étaient réunies là, dans la pièce sécurisée, pour parler de « A ».

— Un voisin a appelé hier soir, expliqua M. Pennythistle. Il promenait son chien quand il a remarqué des traces sur les fenêtres et du verre brisé par terre. Et Amelia dit qu'elle t'a vue prendre les clés dans mon bureau la semaine dernière. C'est toi qui as fait ça ?

Spencer lança un coup d'œil furieux à sa quasi-demi-sœur, qui frétillait presque de joie. *Moucharde.*

— Bien sûr que non. Je veux dire, oui. Je suis allée là-bas deux ou trois fois. Mais je n'ai rien saccagé. J'étais ici, hier soir.

Elle jeta un regard implorant à la ronde avant de se souvenir qu'elle était seule à la maison la veille, sa mère et M. Pennythistle s'étant rendus à un concert donné par l'orchestre d'Amelia.

M. Pennythistle se racla la gorge, puis passa à la photo suivante. Debout dans un coin du salon, une fille blonde de haute taille regardait la porte d'entrée. C'était Spencer.

— C'est impossible, protesta cette dernière. Quelqu'un m'a ajoutée avec Photoshop.

M. Pennythistle pencha la tête sur le côté.

— Qui aurait bien pu faire ça ?

— Le vrai coupable, j'imagine.

Spencer se laissa tomber sur le canapé. *Autrement dit, Ali ou son complice.* Mais pourquoi ? Pour bien faire comprendre aux filles qu'ils avaient toujours su de quoi elles parlaient dans la pièce sécurisée ? Pour attirer des ennuis à Spencer ? Celle-ci repensa à la présence qu'elle avait sentie dans le lotissement désert lorsqu'elle s'y était rendue avec Chase. Ali savait peut-être qu'ils se trouvaient là.

Elle rendit son téléphone à M. Pennythistle.

— Je sais que les apparences sont contre moi. Mais je n'ai rien fait, je vous le jure. Appelez la police. Demandez-leur de faire un relevé d'empreintes.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit M. Pennythistle d'une voix bourrue.

— S'il vous plaît, insista Spencer.

Elle avait besoin qu'il le fasse. Avec un peu de chance, on trouverait les empreintes d'Ali sur le mobilier fracassé.

Mme Hastings pressa le dos de sa main sur son front.

— Spencer, faut-il que je te reprenne rendez-vous avec le Dr Evans ?

— Non ! hoqueta la jeune fille.

Melissa et elle avaient vu ce psychologue l'année précédente, et même si Spencer aurait adoré suivre une vraie thérapie, être obligée de mentir comme une arracheuse de dents n'aurait fait qu'ajouter à son stress actuel.

— Je n'ai pas saccagé la maison témoin, mais je veux bien tout nettoyer et ranger si ça peut vous faire plaisir, dit-elle sur un ton las.

— Ce serait un bon début, acquiesça M. Pennythistle avec raideur.

On frappa à la porte. Tout le monde sursauta et leva la tête. À travers les rideaux, Spencer vit deux silhouettes s'agiter dehors. Mme Hastings plongea vers la porte d'entrée, le visage déformé par la fureur.

— Je vais étrangler ces journalistes.

— Il y a quelqu'un ? tonna une voix sévère. Police !

Mme Hastings se figea. Spencer dévisagea M. Pennythistle.

— Je croyais que vous ne vouliez pas appeler les flics !

Son beau-père cligna des yeux.

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

Passant devant Mme Hastings, il alla ouvrir prudemment. Deux hommes en uniforme se tenaient sous le porche.

— Je suis l'agent Gates, se présenta le plus grand des deux en montrant son insigne.

Spencer le reconnut : c'était lui qui les avait interrogées sur Noel à l'hôpital. Son estomac se noua.

L'agent Gates désigna son compagnon.

— Voici mon coéquipier, l'agent Mulvaney. Nous devons emmener Spencer au poste pour lui poser quelques questions au sujet d'un crime sur lequel nous enquêtons.

Tous deux jetèrent un regard noir à la jeune fille, qui se recroquevilla sur elle-même dans le canapé. Savaient-ils qu'elle avait menti ?

— Quel crime ? demanda Mme Hastings, plantée près du bout de canapé, en agrippant le gros ours en jade qu'elle et son ex-mari avaient rapporté du Japon des années auparavant.

L'agent Mulvaney, qui avait des yeux gris acier et des lèvres fines, rangea son insigne dans sa poche.

— Nous avons reçu un appel anonyme nous informant que Mlle Hastings avait fait accuser une autre fille de possession de drogue à sa place, l'été dernier.

Les oreilles de Spencer se mirent à bourdonner. *Quoi ?*

Mme Hastings éclata de rire.

— Ma fille ne se drogue pas. L'été dernier, elle était à l'université de Pennsylvanie où elle suivait des cours intensifs.

Le plus grand des deux flics eut un sourire grimaçant.

— Justement, ça s'est passé sur le campus.

Un tic nerveux agita la joue de Mme Hastings. Elle jeta un coup d'œil à sa fille, dont la tête tournait. *Un appel anonyme. Possession de drogue.*

Ali.

Quelque chose dans son expression dut trahir Spencer, car Mme Hastings se décomposa.

— Spencer ?

Ce fut comme si une boule de la taille d'un palet de hockey s'était formée dans la gorge de la jeune fille. Elle revit une séance d'études bien particulière, quelques semaines après le début du programme d'été. Assises sur leurs lits respectifs dans la chambre qu'elles

partageaient sur le campus, son amie Kelsey Pierce et elle tentaient d'ingurgiter trop d'informations à la fois quand quelqu'un avait frappé à la porte.

— Dieu merci, s'était exclamée Spencer en se levant pour aller ouvrir.

C'était Phineas O'Connell, un de leurs camarades – et leur fournisseur de drogue. Spencer s'était suspendue à son cou maigre, avait ébouriffé ses cheveux en pétard et s'était gentiment moquée de son T-shirt pseudo-vintage de Def Leppard qu'il avait dû payer quatre-vingts dollars chez Saks. Puis, redevenant sérieuse, elle avait réclamé :

— Aboule la came.

Phineas avait déposé deux comprimés de A-facyl dans sa paume tendue : un pour elle, un pour Kelsey. Spencer l'avait payé, puis il était reparti. Kelsey s'était prosternée derrière lui ; Spencer lui avait soufflé des baisers. Puis elles avaient gobé les cachets, étudié comme des folles et réussi leurs examens avec la note maximale le lendemain.

Après le départ de Phineas, Spencer avait bien été forcée de se chercher un fournisseur à l'extérieur du campus, même si c'était ce qui avait entraîné son arrestation et celle de Kelsey. Elle était certaine que Phineas n'avait rien dit à la police – après tout, il était encore plus coupable qu'elle. Kelsey, alors ? Les flics auraient-ils cru la patiente d'une clinique psychiatrique ?

— Je suis certaine qu'il y a erreur, dit Spencer d'une voix tremblante en se dirigeant vers eux. Mais je vais quand même répondre à leurs questions, d'accord ?

Elle avait dix-huit ans ; donc ses parents n'avaient pas besoin de l'accompagner au poste, et il était hors de question qu'elle discute de ça avec eux maintenant. Plus elle retarderait le moment où sa mère apprendrait la vérité, mieux ça vaudrait.

Tandis que les agents Gates et Mulvaney l'escortaient jusqu'à leur voiture de patrouille, les journalistes postés dehors mitraillèrent Spencer avec leurs appareils photo et la bombardèrent de questions. Par-dessus le brouhaha, la jeune fille entendit son téléphone biper. Elle le prit dans sa poche et regarda l'écran. En voyant que le texto avait été envoyé par un expéditeur anonyme, elle faillit se frapper le front. *Évidemment.*

Ce coup-là, c'était trop (A-)facyl pour moi, Spence. Tu croyais peut-être que je garderais ton secret à jamais ?

« A »

AUCUN RESPECT POUR LES MORTS

Hanna n'était encore jamais venue à l'église de Saint-Bonaventure dans la vieille ville de Philadelphie, mais l'endroit lui rappelait fortement l'abbaye de Rosewood où avait eu lieu la messe à la mémoire d'Ali. Ici aussi flottait une odeur d'encens, de fleurs séchées et de bibles moisies. Ici aussi des icônes au menton pointu la toisaient depuis les hautes fenêtres. Ici aussi les tuyaux phalliques d'un orgue jaillissaient du mur du fond, et les mêmes recueils de chants étaient glissés dans la petite fente au dos des bancs.

Le cercueil fermé de Graham se dressait à l'avant. Hanna se mordit la lèvre et détourna les yeux tandis que d'innombrables parents et amis éplorés franchissaient les portes imposantes et s'asseyaient en silence. Par la fenêtre, elle regarda les agents de police, les journalistes et les curieux qui encombraient cette rue déjà fort passante en temps normal. Un peu plus loin, une foule de gens d'âge mûr faisait les cent pas sur le trottoir en brandissant des pancartes ornées de bateaux de croisière et de bombes. Hanna plissa les yeux. *Des manifestants ?*

— Monsieur Clark. Monsieur Clark ?

Hanna fit volte-face. Un micro à la main, une brune aux cheveux longs pourchassait un homme à travers le vestibule. Quand elle le rattrapa, il leva la tête, et Hanna réprima un hoquet. C'était le père de Tabitha et le mari de Gayle Riggs. Il avait les yeux cernés, les bajoues tombantes, les cheveux grisonnants et en désordre. Pas étonnant qu'il soit venu : Tabitha sortait avec Graham autrefois.

Hanna rentra le ventre et regretta de ne pas pouvoir se fondre dans le mur. Une image d'Aria poussant Tabitha depuis le toit de l'hôtel, en Jamaïque, lui traversa l'esprit. Elles ne l'avaient peut-être pas tuée, mais elles lui avaient quand même fait du mal.

— Monsieur Clark, avez-vous un commentaire à faire sur l'enquête au sujet du meurtre de votre fille ? demanda la brunette en lui agitant son micro sous le nez.

Le malheureux secoua la tête.

— Officiellement, il n'y a pas de meurtre et donc pas d'enquête.

— La police a vérifié les enregistrements de surveillance des hôtels voisins pour cette nuit-là, pas vrai ? Ils n'ont vraiment rien trouvé ? insista la journaliste.

M. Clark fit un nouveau signe de dénégation.

— Et la mort de Graham Strickland ? Vous avez quelque chose à dire là-dessus ?

Il haussa les épaules.

— C'est un cas de faute professionnelle. On a trouvé une surdose de Roxanol dans le sang de Graham. Fin de l'histoire.

— Mais...

À cet instant, deux malabars en costume sortis de nulle part empoignèrent la journaliste et la firent sortir de l'église tandis qu'elle continuait à hurler des questions. M. Clark s'essuya le front comme s'il allait éclater en sanglots.

Du Roxanol ? Hanna sortit son téléphone pour effectuer une rapide recherche sur Google. Apparemment, il s'agissait de morphine. Ali n'aurait pas eu de mal à augmenter la dose de Graham et à maquiller ça en accident.

Une main se posa sur son bras.

— Coucou.

Emily portait un pantalon de laine noire et un T-shirt à col en V assorti. Ses cheveux blond-roux tirés en arrière et son absence de maquillage la rajeunissaient. Elle jeta un coup d'œil à la ronde.

— Où sont Aria et Spencer ?

— Aucune idée. (Hanna rangea son téléphone dans sa poche.) Je n'ai pas eu de nouvelles depuis ce matin.

L'organiste se mit à jouer et deux ecclésiastiques allumèrent des bougies sur le devant. Avec un haussement d'épaules, les deux filles prirent place sur l'un des bancs du milieu. Après avoir ôté sa veste, Emily se tourna vers Hanna.

— Et « A » ? Tu as reçu un nouveau message ?

Hanna secoua la tête.

— Non, mais j'ai tout raconté à Mike.

Emily écarquilla les yeux.

— Hein ? Pourquoi ?

Une vieille femme assise devant elles se retourna et les foudroya du regard.

— Parce qu'il avait deviné, chuchota Hanna. Et honnêtement, je trouve ça ridicule de ne rien faire.

— C'est toi qui penses ça, ou c'est Mike ?

— On le pense tous les deux. On en a beaucoup parlé.

Ce n'était pas tout à fait exact. Ils avaient eu mieux à faire que discuter juste après les révélations d'Hanna. La jeune fille s'autorisa à savourer ces souvenirs quelques instants. Puis elle reporta son attention sur Emily.

— Autant se coller des cibles sur le dos pour qu'Ali et son complice puissent nous avoir encore plus facilement. Je voudrais vraiment qu'on puisse faire quelque chose.

Emily croisa les bras sur sa poitrine.

— Prends garde à ce que tu souhaites.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Les autres personnes présentes dans l'église marmonnèrent une réponse de groupe à la prière en cours. Emily se rapprocha d'Hanna sur le banc.

— Je suis allée au Sanctuaire.

Les yeux d'Hanna s'éclairèrent.

— Tu as demandé, pour N ?

— J'ai essayé, mais ils n'ont rien voulu me dire. Et j'ai aussi demandé à voir Iris, mais elle avait disparu.

Hanna fronça les sourcils.

— Elle a fugué ?

Emily haussa les épaules.

— Je n'ai pas eu l'impression. Je crains qu'Ali n'ait découvert qu'elle nous avait aidées et qu'elle ne se soit vengée sur elle. Surtout depuis que j'ai reçu ça.

Elle passa son téléphone à Hanna, qui lut : *Tous les gens que tu impliqueras dans cette histoire le paieront très cher, je te le promets. Toi y compris.*

— Merde, lâcha Hanna.

— Il faut qu'on cesse de chercher pour de bon.

— Et si c'était déjà trop tard ? Ali sait ce que nous avons découvert. Elle a vu la liste des suspects, et j'ai dû remettre le message de Kyla à la police.

Hanna s'y était finalement décidée, doutant que les flics fassent le rapprochement avec Ali.

— Eh bien, à partir de maintenant, on ne dit plus rien, s'emporta Emily. On laisse tomber.

Hanna serra les dents.

— Je ne veux pas vivre dans la peur jusqu'à la fin de mes jours ! On ne peut pas laisser Ali nous contrôler éternellement !

Emily serra les poings.

— Tu n'as pas lu le texto ? Elle s'en prendra à nous la prochaine fois !

— Les filles ! (La vieille dame se tourna vers elles. Elle avait des yeux bleus chassieux. Une broche représentant un chat incrusté de pierreries brillait sur le col de sa robe noire.) Un peu de respect !

Hanna baissa la tête d'un air faussement contrit.

L'organiste se mit à jouer bruyamment un *Ave Maria*. Emily se pencha vers Hanna.

— On ne devrait vraiment pas parler de ça ici. (Elle jeta un coup d'œil nerveux autour d'elle.) Et si Ali était là ?

Quand une main se posa sur son épaule, Hanna sursauta. Un policier la toisait. C'était l'agent Gates, à qui elle avait remis le message signé Kyla. Un instant, elle crut qu'il était là pour les obsèques, mais il la fixait d'un regard intense.

— Hanna.

— O-oui ? souffla la jeune fille.

Il lui offrit son bras.

— Venez avec moi.

Au même moment, un autre homme maigrichon, qui avait des cheveux noirs et portait un blouson du FBI, apparut derrière Gates.

— Vous aussi, mademoiselle Fields, dit-il.

Les gens présents dans l'église se retournaient pour voir ce qui se passait. Gênée, Emily donna un coup de coude à Hanna, qui quitta sa place en titubant. Des murmures s'élevèrent alors qu'elles longeaient la nef en direction de la sortie. *Petites Menteuses. Noel Kahn. Alison DiLaurentis. Pacte de suicide.*

Lorsque les portes de l'église se furent refermées derrière eux, Hanna se tourna vers Gates.

— Que se passe-t-il ? Ça a un rapport avec le message à propos de Noel ?

— Non, la détrompa le policier presque tristement. Il s'agit d'autre chose.

Ils rejoignirent le trottoir. Les voitures qui passaient dans Market Street ralentirent pour les observer. D'abord surpris, les journalistes ne tardèrent pas à s'élancer vers les deux filles en criant :

— Du nouveau ?

— C'est à cause de la mort de Graham ?

— Vous êtes les auteurs de tous ces meurtres ?

— Officier, pour quelle raison les arrêtez-vous ?

— Pas de commentaires, grogna Gates sans lâcher le bras d'Hanna.

Ils se dirigèrent vers une berline noire garée le long du trottoir et munie d'une sirène amovible sur le devant. La lumière bleue tournoyait. Un peu plus loin, un véhicule de la police de Rosewood attendait moteur allumé.

L'agent du FBI ouvrit la portière et poussa Emily à l'intérieur de la berline. Gates allait faire de même avec Hanna et la voiture de patrouille quand il se rendit compte qu'un pick-up bloquait son véhicule.

— Et merde, grogna-t-il en cherchant le conducteur du regard.

Mais il ne vit personne.

— Vous n’avez qu’à monter avec nous, lança l’agent du FBI avant de prendre place au volant de la berline. De toute façon, on va au même endroit.

Gates acquiesça et fit signe à Hanna de monter à l’arrière avec Emily. La jeune fille obtempéra docilement. Gates se laissa tomber sur le siège passager et claqua la portière tandis que l’agent du FBI déboîtait. Les journalistes les suivirent jusque dans Broad Street en les bombardant de questions. Hanna regardait droit devant elle pour ne pas éclater en sanglots.

Bip.

Elle tâtonna à l’intérieur de son sac, ce qui n’était pas évident avec les menottes qu’on leur avait passées à la sortie de l’église. Maladroitement, elle sortit son téléphone et regarda l’écran. Elle avait reçu un nouveau mail.

Prends ça, sale garce !

« A »

Le fichier joint contenait une série de photos. La première montrait une BMW encastrée dans un arbre. Malgré la pluie, Hanna distingua facilement son propre visage côté conducteur. Sur la deuxième image, elle était sortie de la voiture et parlait au téléphone. Sur la troisième, elle déplaçait le corps inerte de Madison Ziegler pour la caser derrière le volant.

Curieusement, ses amies n’apparaissaient nulle part – on aurait dit qu’Hanna agissait seule. Et, bien entendu, les photos ne montraient pas le véhicule qui l’avait percutée, provoquant sa sortie de route.

Hanna plaqua une main sur sa bouche.

Près d’elle, Emily hoqueta tout bas. Elle aussi regardait son téléphone. Hanna jeta un coup d’œil à l’écran et haussa un sourcil. C’était une photo de son amie en train d’embrasser une jolie brune sur le pont du bateau de croisière.

— Jordan ? chuchota Hanna.

Emily acquiesça, effondrée.

L’agent du FBI les observa dans le rétroviseur central.

— Nous savons que vous avez été en contact avec Katherine DeLong et que vous êtes sa complice.

— Je n’ai rien fait ! se récria Emily.

Leurs téléphones bipèrent de nouveau. Hanna baissa les yeux. La même mention «

Elles ouvrirent leurs textos en même temps. Emily poussa un petit gémissement. Hanna lut et frémit.

Il est temps de payer pour vos péchés.

« A »

LES AVEUX

Spencer croupissait dans une des cellules de la succursale du FBI à Philadelphie depuis presque trois heures maintenant. La pièce était petite et sombre, meublée d'une table en bois abîmée et de quelques chaises. Il n'y avait absolument rien à faire hormis marcher de long en large – les flics avaient confisqué le sac et le téléphone de la jeune fille. Le seul objet dont elle disposait, c'était un gobelet en plastique qui avait contenu de l'eau. Un radiateur soufflait bruyamment au plafond. L'endroit sentait un peu les sucettes à l'eau saveur raisin.

L'esprit de Spencer était en ébullition. Elle ne comprenait pas pourquoi l'agent Gates l'avait amenée au FBI plutôt qu'au commissariat de Rosewood. N'était-ce pas à la police locale de traiter son cas ? La possession de drogue constituait-elle un crime fédéral ? Spencer ferma les yeux, imaginant son avenir à Princeton partir en fumée. Elle aurait dû se douter qu'Ali finirait par révéler son secret. Elle avait été idiote de ne pas anticiper.

La porte s'ouvrit, faisant sursauter Spencer. Aria entra, suivie par l'agent Gates et par un homme avec les lettres « FBI » brodées en bleu sur son blouson. Ils poussèrent Hanna et Emily à l'intérieur de la cellule.

« A » les avait eues toutes les quatre.

Gates dévisagea Hanna et Emily.

— Videz vos poches et donnez-moi vos sacs. Je veux vos clés, vos téléphones et tous vos autres effets personnels.

Les deux filles obtempérèrent. Aria se contenta de hausser les épaules ; apparemment, elle avait déjà remis ses affaires à quelqu'un. Gates et son collègue leur tendirent un gobelet plein d'eau et sortirent à reculons. La porte métallique se referma avec un bruit sinistre.

Les filles se laissèrent tomber sur les chaises autour de la table. Spencer toucha la main d'Emily.

— Jordan ou Gayle ? demanda-t-elle à voix basse.

Emily baissa la tête.

— Le FBI sait que j'ai été en contact avec... (Elle n'acheva pas sa phrase.) Et s'ils me demandent où elle est ?

— Tu le sais ?

Emily ouvrit la bouche pour répondre, mais Spencer lui prit le bras et jeta un coup d'œil éloquent à la ronde. « Ils nous écoutent peut-être », articula-t-elle en silence. Il y avait un miroir accroché au mur du fond. Pour ce qu'elles en savaient, il était sans tain, et les flics les observaient sans doute depuis la pièce voisine.

Emily rapprocha sa chaise de celle de Spencer et chuchota à l'oreille de son amie :

— Non, je n'en ai pas la moindre idée.

Aria mit les mains autour de sa bouche et dit très bas :

— Au moins, tu ne seras pas extradée. Moi, je risque de passer les vingt prochaines années dans une prison islandaise pour avoir commis un vol avec effraction, même si le tableau était un faux.

Hanna rabattit ses cheveux en avant pour dissimuler son visage et chuchota à son tour :

— Les filles, et si les journalistes découvrent qu'on est ici ? (Des larmes brillaient dans ses yeux.) Ça foutrait en l'air la campagne de mon père.

Spencer repensa à la scène horrible chez elle.

— Ma mère était là quand les flics sont venus me chercher. Vous auriez dû voir sa tête...

Emily s'agita sur sa chaise.

— Pourquoi maintenant ?

Aria posa son front sur la table.

— Ils veulent peut-être me punir pour avoir tenté de soutirer des informations à Noel, dit-elle.

— Non, c'est parce que je suis allée au Sanctuaire, affirma Emily.

Spencer la dévisagea, surprise. Emily lui raconta tout.

— Ça pourrait être parce que j'ai parlé à Mike, murmura Hanna.

Spencer sentit une grosse boule se former dans sa gorge.

— C'est aussi ma faute. Je suis allée à la maison de la vidéo de surveillance, celle où on voyait Ali.

Hanna tourna brusquement la tête vers elle :

— C'est vrai ? Qu'est-ce que tu as trouvé ? s'exclama-t-elle avant de se ressaisir et de plaquer une main sur sa bouche.

— Pourquoi tu n'as rien dit ? ajouta Aria à voix basse.

Le dos voûté, Spencer regarda les trois autres.

— Ali n’y était pas. Si ça se trouve, elle ne s’est jamais planquée là. J’imagine que c’était un piège.

— On n’aurait pas dû enquêter, siffla Emily. Noel, ce n’était pas suffisant – Ali voulait qu’on paie nous-mêmes. Et elle disposait de toutes les munitions nécessaires.

— Je crois qu’on a un peu trop négligé tout ce que « A » sait sur nous, murmura Aria. Spencer observa ses amies tour à tour.

— Mais qu’est-ce qu’on fiche ici, au FBI ? Je veux dire, qu’ils s’intéressent à Emily et à Aria, à la limite. Mais pourquoi nous avoir toutes amenées ? Et pourquoi nous avoir mises dans la même pièce ?

Emily se mordilla un ongle.

— Tu sais bien qui travaille pour eux. Fuji.

Spencer fit la moue. Jasmine Fuji était un agent du FBI qui les avait interrogées au sujet de la mort de Tabitha Clark, un peu avant leur bal de promo.

« La Jamaïque ? », articula de nouveau Spencer en silence.

Aria promena un regard nerveux autour d’elle.

— Ils ont peut-être découvert ce qui s’était passé avec... vous savez.

Du doigt, elle traça un T sur la table – pour Tabitha.

— Si ça se trouve, Ali le leur a dit, renchérit Emily.

— Mais nous avons une preuve que nous ne sommes pas coupables, fit valoir Hanna. Ali nous a envoyé un texto pour se vanter de l’avoir tuée. Il suffit de le montrer aux flics.

— Mais comment on pourrait ? se lamenta Emily, apeurée.

À son tour, elle traça une lettre sur la table. Un A. Spencer comprit ce qu’elle voulait dire. Si elles parlaient, Ali et son complice risquaient de s’en prendre à quelqu’un d’autre.

Aria s’adossa à sa chaise, qui craqua sous la pression.

— Je voudrais tellement qu’il existe un moyen de parler à la police mais sans nous mettre en danger. Je veux dire, un autre moyen que le programme de protection des témoins.

Spencer s’humecta les lèvres.

— On pourrait réclamer l’immunité, chuchota-t-elle. Leur faire promettre qu’on ne sera pas inquiétées si on leur raconte tout pour « A ».

— Mais s’ils refusent ? protesta Emily, nerveuse. Et que, ensuite, ils nous manipulent pour nous faire parler quand même ?

— Ou bien, ils pourraient dire qu’ils nous protégeront et ne pas tenir leur promesse, ajouta Aria.

— Ouais, ça ne m’a pas l’air d’un très bon plan, grogna Hanna.

— Bien sûr que si. Ils font ça tout le temps dans *New York, police judiciaire*, répliqua Spencer.

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, se dirigeant vers elles. La porte de la cellule s'ouvrit, livrant passage à une femme. Spencer et les autres sursautèrent.

— Bonjour, les filles, dit une voix brusque familière.

L'agent Fuji. Elle referma la porte derrière elle et s'assit. Spencer déglutit péniblement. Donc, il s'agissait bien de Tabitha.

Les cheveux noirs de l'agent Fuji étaient toujours aussi bien lissés et coiffés que d'habitude, mais elle avait les traits tirés. Quand elle sortit des clés de sa poche pour ouvrir les menottes des filles, un de ses ongles se cassa.

— Il faut qu'on parle, lança-t-elle.

Aucune des filles ne réagit. Les cheveux d'Hanna pendaient devant sa figure. Aria essuya ses larmes avec sa manche. Spencer avait arraché toute la peau autour de l'ongle de son pouce. Elle se demanda si Fuji avait écouté leur discussion.

L'agent du FBI fit tinter son trousseau. Le porte-clés s'ornait d'une photo d'un westie avec un nœud rose sur la tête. Spencer n'aurait jamais cru que Fuji aimait les chiens.

Dehors, une porte claqua. Un téléphone sonna. Une soufflerie chauffante s'alluma bruyamment.

— D'accord, finit par lâcher Fuji. Délit de fuite. Possession de drogue et fausses accusations. Complicité avec une fugitive. Vol d'œuvre d'art à portée internationale. Et tout ça remonte à la surface en même temps ? Quelle horrible coïncidence. Ça pourrait gâcher la carrière politique de votre père, Hanna. Les facs où vous comptiez aller risquent de refuser votre inscription. Vous êtes en train de foutre votre vie en l'air – vous y avez pensé ?

Aucune des filles n'osa soutenir le regard de l'agent Fuji. Le cœur de Spencer cognait à tout rompre dans sa poitrine.

— Je collabore avec la police locale sur l'affaire Clark, et je pense que, sur ce point aussi, vous me cachez des choses. (Fuji croisa les mains devant elle.) Vous feriez bien de vous mettre à table, et vite.

Hanna se dandina sur sa chaise. Aria essuya une nouvelle larme qui roulait sur sa joue. Spencer se racla la gorge et jeta un regard à la ronde.

— Anderson Cooper, dit-elle calmement.

Leur code secret pour Ali.

— Spence, je ne sais pas trop... commença Aria d'un air chagrin.

Hanna déglutit.

— Ouais, on devrait peut-être...

— Il le faut, coupa Spencer. C'est le seul moyen. Faites-moi confiance.

Les autres se turent. Fuji attendit en les observant. Finalement, Aria soupira.

— D'accord, si tu veux.

Au bout d'un moment, Hanna acquiesça à contrecœur, et Emily fit de même. Spencer détailla chaque recoin de la pièce une dernière fois avant qu'elles ne passent aux aveux

concernant Tabitha – avant que leurs vies ne changent pour toujours, peut-être. Mais elle savait que c'était la meilleure chose à faire. Seules, elles se noyaient. Elles avaient besoin d'aide.

Spencer se pencha en avant et planta son regard dans celui de Fuji.

— Écoutez. Je ne prétends pas que nous avons bien agi. En fait, c'est même tout le contraire, et nous regrettons vraiment. Mais nous avons de bonnes raisons de dissimuler ce que nous avons fait. Et, oui, nous savons des tas d'autres choses sur Tabitha, mais nous ne pouvions rien dire.

— Pourquoi ? demanda Fuji sur un ton incisif.

— Parce que ça aurait été dangereux. On nous menaçait pour nous faire taire. Alors, si nous décidons de parler, nous voulons quelque chose en échange.

— Allez-y, je vous écoute.

— Vous devez nous promettre que vous nous protégerez, dit fermement Spencer. Nous ne voulons pas qu'il nous arrive quoi que ce soit, à nous ou à nos familles.

Fuji acquiesça :

— Ça peut s'arranger.

— Nous voulons également que vous abandonniez les chefs d'inculpation contre nous. La drogue, le vol, la fugitive, l'accident... tout ça doit être effacé de notre casier judiciaire.

— Spencer ! s'écria Emily.

Aria se couvrit les yeux.

Mais Spencer ne s'excusa pas et ne revint pas sur ses exigences. Elle adoptait la même tactique que du temps où elle jouait au hockey sur gazon : ne pas baisser les yeux face à l'adversaire, ne pas lui laisser voir qu'elle transpirait à grosses gouttes, ne jamais reculer.

— Alors, pouvez-vous faire ça pour nous ?

Fuji fut la première à ciller.

— D'accord. Mais je vous préviens : il vaudrait mieux que vos révélations soient vraiment fracassantes.

Spencer ne pensait pas que Fuji accepterait. Elle prit une grande inspiration, puis raconta tout ce qu'elles savaient, y compris qu'elles avaient accidentellement poussé Tabitha dans le vide. Qu'elles ne l'avaient pas tuée, mais qu'elles n'avaient pu en parler à personne pour ne pas avoir l'air coupables, et parce que quelqu'un les menaçait.

L'agent Fuji joignit le bout de ses doigts devant elle.

— Donc, il y a un nouveau « A ».

Emily jeta un coup d'œil aux autres.

— Et même deux, à notre avis.

Fuji croisa les mains.

— Qui vous fait chanter, selon vous ?

De nouveau, les filles échangèrent un regard. Puis Aria se racla la gorge et dit :

— Alison.

Fuji écarquilla les yeux.

— Je vois.

Spencer lui expliqua comment elles en étaient arrivées à cette conclusion, et de quelle façon les pièces du puzzle s'assemblaient.

— Attendez une minute, coupa Fuji quand elle arriva à l'histoire du bébé d'Emily. Vous pensez qu'Alison a tué Gayle Riggs ?

Spencer acquiesça. L'expression de Fuji se durcit.

— Mais dans votre déposition, vous avez dit que Gayle avait interpellé son assassin.

— Exact, opina Emily. Nous l'avons entendue parler à quelqu'un. Elle a dit quelque chose comme : « Qu'est-ce que tu fais ici ? » Puis on lui a tiré dessus.

Fuji fronça les sourcils.

— Donc, peut-être qu'elle connaissait Alison ?

— Ou son complice, suggéra Spencer.

— Vous savez qui ça pourrait être ?

Les filles se regardèrent.

— On a pensé à des tas de gens, avoua Spencer. Un moment, on a cru que c'était Graham Strickland. Puis on a soupçonné Noel Kahn.

— Noel ? (Fuji pencha la tête sur le côté.) Quel rapport entre lui et toute cette histoire ?

Spencer ouvrit la bouche pour répondre, mais Aria lui saisit le bras.

— C'était une fausse piste, dit-elle très vite.

Une expression qui signifiait : « Ne le dénonçons pas tout de suite, s'il te plaît » passa brièvement sur son visage. Spencer haussa les épaules.

— Tout ça est très grave, les filles, dit l'agent Fuji. Nous parlons d'un tueur en série. Je suis contente que vous ayez enfin décidé de me parler – vous ne pouvez pas gérer ça toutes seules, et vous ne devriez d'ailleurs pas y être obligées.

Personne ne répondit. Spencer retenait son souffle.

— Avec votre permission, j'aimerais examiner vos téléphones, regarder tous les messages que « A » vous a envoyés. Il existe des moyens de remonter à la source d'une communication, d'identifier l'appareil qui l'a émise et l'endroit d'où elle est partie. Pensez également à me remettre tous les autres indices en votre possession, notamment les objets que ces gens auraient pu toucher. Et si vous connaissez des endroits où ils auraient pu se rendre, dites-le-moi.

Le visage de Spencer s'éclaira.

— Je crois qu'Ali et son complice ont saccagé la maison témoin de mon beau-père.

Fuji hocha la tête.

— Nous irons voir. Nous trouverons peut-être des empreintes.

— Moi, j'ai peur qu'Ali n'ait fait du mal à une fille nommée Iris Taylor, ajouta Emily.

Elle expliqua que toutes deux avaient séjourné ensemble au Sanctuaire, et qu'Iris avait disparu après lui avoir parlé d'Ali.

Fuji écrivit le nom d'Iris dans son carnet.

— On va se renseigner.

Hanna leva une main d'un air hésitant.

— On a reçu des tas d'autres textos, mais ils sont sur nos anciens téléphones qui sont restés chez nous. On a pris des portables jetables quand on s'est rendu compte que « A » nous pistait.

— Sans parler des messages qui n'étaient pas des textos, ajouta Spencer en pensant au tout premier que leur avait envoyé le nouveau « A », une carte postale au dos de laquelle il était écrit : *Il paraît que la Jamaïque est très belle en cette saison. Dommage que vous ne puissiez plus JAMAIS y retourner !* et qu'elles avaient trouvée dans la boîte aux lettres d'Ali.

— D'accord, dit Fuji. Rassemblez-les tous et apportez-les-moi le plus vite possible. Pour ce qui est de votre sécurité, je vous donne ma parole que des agents vous surveilleront, vous et vos familles, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept jusqu'à ce que l'enquête soit bouclée. « A » ne pourra plus vous atteindre.

Aria cligna des yeux, incrédule.

— Vous nous laissez vraiment partir ?

Fuji opina.

— Je vais parler à mes collègues et à la police locale, et les informer que les chefs d'accusation qui pèsent contre vous ont été abandonnés.

— Donc, mon père n'en saura rien ? bredouilla Hanna.

Les mains d'Emily tremblaient.

— Je ne vais pas avoir d'ennuis avec le FBI ?

— Vous venez de me fournir des informations très importantes. Je m'acquitterai donc de ma part du marché. Toutefois, si vous recevez un autre message de « A », je veux que vous me le fassiez suivre immédiatement, réclama Fuji. Et je vous demande de ne parler à personne de notre accord ni de la raison pour laquelle vous bénéficiez d'une protection rapprochée. Moins il y aura de gens au courant, mieux ça vaudra. Entendu ?

— Entendu, acquiescèrent les filles à l'unisson.

Mais Hanna leva la main.

— Mon petit ami est déjà au courant, avoua-t-elle. Il a plus ou moins deviné.

Fuji frémit.

— De toute façon, il sera sous surveillance lui aussi, puisque c'est le frère d'Aria. (Elle jeta un coup d'œil à la ronde.) « A » – ou Alison, peu importe – est l'assassin de Tabitha, de Gayle, de Graham et de Kyla. Une criminelle très dangereuse. Je dirigerai personnellement l'équipe d'investigation – car, croyez-moi, nous allons mettre des gens sur cette affaire. Nous

travaillerons jour et nuit pour coincer « A » et son complice. Qui que soient ces gens, ils ne sont pas plus malins que nous. On les aura.

Les filles échangèrent un nouveau regard.

— Oh, mon Dieu, s'écria Hanna d'une voix chevrotante. Ce serait...

— ... fabuleux, souffla Emily.

Elles n'arrivaient pas à y croire. Spencer dévisagea Fuji qui lui adressa un petit sourire, le premier depuis qu'elles se connaissaient. Un frisson délicieux parcourut l'échine de Spencer. Se pouvait-il que le cauchemar soit enfin terminé ? La police allait-elle vraiment prendre l'affaire en main ?

Les quatre filles se levèrent et s'étreignirent très fort. Elles n'avaient plus à affronter ça toutes seules. Plus à regarder par-dessus leur épaule ni à se figer chaque fois qu'elles entendaient un bruit de pas ou le craquement d'une brindille. Plus à frémir chaque fois que leur téléphone bipait. Plus à se réunir en secret pour discuter, tout en craignant qu'Ali ne soit quand même en train de les espionner.

Spencer rejeta la tête en arrière et éclata de rire. C'était si bon de reprendre le contrôle, tout à coup ! Si elle avait su comment joindre Ali, elle lui aurait envoyé un message anonyme à son tour : *Prends ça, pétasse !*

B IENVENUE À LA MAISON

Environ une heure plus tard, un agent du FBI raccompagna Emily à l'église de Philadelphie où elle avait garé sa voiture pour assister aux obsèques de Graham, laissant la jeune fille parcourir seule les vingt-trois kilomètres qui la séparaient de Rosewood.

Enfin, pas complètement seule. En s'engageant sur la voie rapide qui sortait de la ville, Emily jeta un coup d'œil dans son rétroviseur arrière. Un gros Escalade noir changea de file en même temps qu'elle. Fuji avait immédiatement attribué une protection rapprochée aux quatre filles, ordonnant à leurs gardes du corps de les surveiller en permanence. Celui d'Emily s'était présenté sous le nom de Clarence ; il lui avait serré la main entre ses grandes paumes moites et donné une carte de visite avec son numéro de téléphone.

— Mon partenaire ou moi serons à proximité jour et nuit, lui avait-il assuré avec un accent du New Jersey. Mais si jamais vous avez peur, n'hésitez pas à nous appeler.

Un immense sourire éclaira le visage d'Emily, qui pianota joyeusement sur son volant. *Si jamais vous avez peur.* Combien de fois s'était-elle sentie terrifiée sans avoir personne vers qui se tourner ? Peut-être allait-elle recommencer à dormir correctement la nuit. Peut-être pourrait-elle de nouveau faire son jogging dans le quartier sans craindre qu'un mystérieux agresseur ne lui saute dessus.

Pourtant, une légère appréhension persistait. Ses amies et elle avaient abattu toutes leurs cartes, et Ali ne tarderait sans doute pas à l'apprendre. Elle entrerait alors dans une rage terrifiante – Emily était bien placée pour savoir ce dont elle était capable sous le coup de la colère.

Elle revit le corps inerte de Gayle dans l'allée de son garage. Et si Ali avait réellement fait du mal à Iris ? Au moins le FBI était-il à la recherche de la jeune fille. Mais... et si on la retrouvait morte ?

Emily prit la sortie 76 pour Rosewood et gravit la colline à bonne allure. Quand elle se gara devant chez elle dix minutes plus tard, son estomac se noua. Ses parents avaient peut-être appris que le FBI était venu la chercher aux obsèques et l'avait emmenée menottes aux poignets ? Fuji avait insisté pour qu'elles ne disent rien à personne, mais il y avait des tas de journalistes devant l'église – et s'ils parlaient, eux ? Emily n'avait vraiment pas envie de se faire passer un savon par ses parents.

Nerveuse, elle alluma la radio sur KYW, la station d'informations locale. Par-dessus un bruit de machines à écrire, le présentateur parlait d'un vol à main armée qui avait eu lieu dans le nord, des coupes récentes dans le budget de la municipalité, d'un accident survenu sur la route Bleue... Rien au sujet d'Emily et de ses amies. La jeune fille poussa un soupir de soulagement.

Elle descendit de voiture et se dirigea vers la porte d'entrée en prenant bien garde de ne pas piétiner les azalées fraîchement plantées par sa mère. Le silence régnait à l'intérieur de la maison. Des marques sur la moquette indiquaient que quelqu'un venait de passer l'aspirateur, et il n'y avait pas un grain de poussière sur la table de la salle à manger. En reniflant, Emily huma une bonne odeur de gratin de macaronis. C'était le plat préféré de sa sœur Carolyn, et ils n'en avaient pas mangé depuis qu'elle était partie à la fac.

— Emily, regarde qui est là !

Mme Fields sortit dans le couloir. Près d'elle, vêtue d'un T-shirt de Stanford à manches longues et d'un jean noir, se tenait Carolyn en personne.

Emily cligna des yeux. La dernière fois qu'elle avait vu sa sœur aînée, c'était la veille du jour où elle était entrée à l'hôpital pour y subir une césarienne. Penchée au-dessus des toilettes, elle vomissait – ses nausées matinales avaient duré neuf mois – sous le regard mi-furieux mi-méprisant de Carolyn.

Peu de temps auparavant, Emily avait tout avoué à ses parents au sujet du bébé, et ils lui avaient pardonné. Mais, même s'ils disaient que Carolyn allait l'appeler pour s'excuser, elle n'en avait jamais rien fait. Et, à en juger par l'expression ambivalente avec laquelle elle jugeait Emily, elle n'en avait toujours pas l'intention.

Mme Fields poussa Carolyn en avant.

— Ta sœur est rentrée pour te voir, dit-elle à Emily.

Celle-ci déposa prudemment son sac à dos sur le parquet.

— C'est vrai ?

Carolyn haussa les épaules, et une mèche de cheveux blond-roux lui tomba devant la figure.

— Mes examens étaient terminés, et j'avais un billet de train à utiliser avant la fin du mois, donc...

— Surprise ! coupa précipitamment Mme Fields. En famille, on doit se serrer les coudes, pas vrai, Carolyn ? (Elle lui donna une légère bourrade.) Offre ton cadeau à Emily.

Un tic nerveux agita la bouche de Carolyn, qui saisit un sac en plastique et le jeta à sa cadette. La main d'Emily se referma sur du coton. C'était un T-shirt de Stanford identique à celui que portait Carolyn.

— Merci, murmura Emily en le serrant contre sa poitrine.

Carolyn hocha la tête avec raideur.

— La couleur t'ira bien. Et ça devrait être ta taille, maintenant que...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. Emily savait ce qu'elle voulait dire : « Maintenant que tu n'es plus enceinte. »

— Bien ! (Mme Fields frappa dans ses mains.) Je vous laisse rattraper le temps perdu.

Elle adressa un sourire encourageant à Carolyn, puis disparut dans la cuisine.

Un peu nerveuse, Emily se laissa tomber dans un des fauteuils du salon. Carolyn demeura plantée devant elle, la bouche tordue par une grimace, le regard fixé sur la photo d'une grange qui était accrochée au mur depuis quinze ans et qu'elle semblait pourtant remarquer pour la première fois.

— Le T-shirt me plaît, dit Emily en le tapotant. Merci.

Carolyn lui jeta un bref coup d'œil.

— De rien.

Elle semblait à la torture. Emily croisa et décroisa les jambes. C'était un désastre. De quoi allaient-elles parler ? Pourquoi leur mère leur imposait-elle cette rencontre ? Et, surtout, comment Carolyn pouvait-elle encore lui en vouloir, depuis tout ce temps ?

— Tu peux monter, si tu veux, dit Emily plus amèrement qu'elle n'en avait l'intention. Tu n'es pas obligée de rester ici avec moi.

Carolyn pinça les lèvres.

— J'essaie de faire un effort, Emily. Pas la peine de te fâcher.

Emily agrippa les accoudoirs du fauteuil ?

— C'est *moi* qui suis fâchée ? (Elle soupira.) Bon, d'accord. Peut-être que je t'en veux un peu. Pour la millionième fois, je suis désolée de t'avoir forcée à garder mon secret. Je n'aurais pas dû te demander ça. Mais j'aurais aimé que tu réagisses différemment.

Les yeux de Carolyn étincelèrent.

— Je t'ai recueillie dans ma chambre, dit-elle à voix basse. Je t'ai trouvé un badge pour la cafétéria. Je n'ai rien dit à maman. Que voulais-tu de plus ?

Le cœur d'Emily accéléra.

— Je ne me sentais pas vraiment la bienvenue. Et un matelas gonflable, ce n'est pas du tout confortable pour une femme enceinte.

— Tu ne t'es jamais plainte, répliqua Carolyn, exaspérée.

— Je n'étais pas franchement en position de le faire ! s'écria Emily. Tu tolérais à peine ma présence ! (Soudain, elle se sentit épuisée. Elle se leva et se dirigea vers l'escalier.) Laisse tomber. C'est moi qui monte.

Elle empoigna la rambarde en ravalant ses larmes. Mais, à l'instant où elle posait lourdement le pied sur la première marche, Carolyn lui saisit le bras.

— Ne fais pas ça, d'accord ? C'est puéril.

Emily se raidit. Sa réaction lui semblait parfaitement justifiée. *D'accord, cinq minutes de plus*, décida-t-elle. Mais si sa sœur restait aussi pénible, elle s'enfermerait dans sa chambre sans le moindre remords.

Elle se rassit dans le même fauteuil. Carolyn s'installa dans celui d'en face. Quelques secondes s'écoulèrent. Dans la cuisine, des casseroles et des couverts s'entrechoquaient.

— Tu as raison, lâcha enfin Carolyn. L'été dernier, je ne savais pas comment gérer. J'avais peur pour toi et pour le bébé, que je ne voulais pas considérer comme un bébé, d'ailleurs, pour ne pas m'y attacher, parce que ça aurait été trop dur ensuite.

Emily se mordit la lèvre.

— Ouais.

Ce n'était pas terrible comme excuse.

Carolyn baissa la tête.

— Je t'ai entendue pleurer au milieu de la nuit tellement de fois...

Emily regarda distraitement les figurines Hummel que sa mère collectionnait et rangeait dans une grande vitrine. Elle ne s'en souvenait que trop bien. Mais, au moins, elle avait Derrick, l'ami qu'elle s'était fait au restaurant de poisson où elle travaillait, sur Penn's Landing. Il avait en quelque sorte remplacé Carolyn.

— C'est ma sœur, s'était plainte Emily auprès de lui, une fois. Et elle n'arrive même pas à me regarder en face. L'autre soir, elle est restée au téléphone jusqu'à une heure et demie du matin, alors que j'essayais de dormir par terre à côté d'elle. J'étais crevée, et elle le savait, mais elle n'a pas raccroché pour autant.

— Pourquoi tu ne t'installes pas chez moi ? avait proposé Derrick. Je prendrai le canapé. Ça ne me dérange pas.

Emily l'avait détaillé. Derrick était tellement grand, que lorsqu'il s'asseyait sur un banc, ses longues jambes repliées lui donnaient l'air d'un insecte. Son regard fixé sur elle était plein de sincérité et de gentillesse derrière ses lunettes à monture métallique.

Un instant, Emily avait envisagé d'accepter son offre. Puis elle avait haussé les épaules.

— Non. Je te cause déjà bien assez de soucis en te racontant ma vie comme ça. (Elle l'avait embrassée sur la joue.) Mais tu es adorable.

Carolyn soupira.

— Tes problèmes me passaient complètement au-dessus de la tête.

Emily acquiesça. Elle ne pouvait pas dire le contraire.

— Alors, qu'est-ce que tu fais là ?

L'aînée détourna les yeux.

— J'ai reçu une lettre. J'ai pensé que, si j'en venais pas aujourd'hui, il serait peut-être trop tard ensuite.

Un frisson parcourut Emily.

— De quoi tu parles ? Qui t'a écrit ?

— Aucune idée. La lettre était juste signée : « Quelqu'un qui s'inquiète ». (Carolyn déglutit.) Elle disait que tu n'allais pas bien du tout, et que tu risquais de faire quelque chose de... définitif. (Elle battit des cils.) J'ai eu peur de ne jamais te revoir.

Emily fut prise de démangeaisons. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ces rumeurs de suicide, mais envoyer une lettre à sa sœur, c'était un peu exagéré.

— J'ai vécu beaucoup de choses difficiles ces derniers mois, mais ça va aller, assura-t-elle à Carolyn.

Sa sœur ne parut guère convaincue.

— Tu es sûre ?

— Mais oui. (La gorge d'Emily se noua. Elle devait formuler sa requête très soigneusement.) Quand même, j'aimerais bien voir cette lettre. Tu l'as gardée ?

Carolyn fronça les sourcils.

— Non. Je ne supportais pas de l'avoir dans ma chambre.

— Elle était écrite à la main ? demanda Emily. Elle portait le cachet de la poste ?

— Non, tapée à l'ordinateur. Et je ne me souviens pas d'où elle avait été envoyée. (Carolyn dévisagea sa cadette avec curiosité.) Tu sais qui a pu l'écrire ?

Emily passa sa langue sur ses dents. « Quelqu'un qui s'inquiète ». Ali ? Son complice ? Qui d'autre ?

Mme Fields fit irruption :

— Le dîner est servi ! roucoula-t-elle.

Ses filles se levèrent. Emily sentait son cœur battre encore un peu trop vite. Au moins avait-elle mis les choses à plat avec sa sœur.

Alors qu'elles se dirigeaient vers la cuisine, elle jeta un coup d'œil à Carolyn, qui lui adressa un petit sourire hésitant. Quand elle se tourna vers elle et lui ouvrit les bras, sa sœur ne se déroba pas. Leur étreinte fut un peu raide et maladroite, mais c'était un bon début.

Mme Fields distribua les assiettes. Puis, par la fenêtre, quelque chose attira l'attention d'Emily. Le SUV noir était garé le long du trottoir. Assis sur le siège conducteur, Clarence lisait le journal. Lorsqu'une voiture le dépassa, il baissa son journal pour la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle tourne au coin de la rue.

Ni Mme Fields ni Carolyn n'avaient rien remarqué. Mais elles finiraient par le faire – Emily devrait dire à Clarence de se garer dans un endroit plus discret. Pour l'instant, elle appréciait de le savoir là. *N'approche pas*, disait-il à Ali, qui l'observait sûrement. *À partir de maintenant, tu ne peux plus lui faire de mal.*

Et ça aussi, c'était un bon début.

UN NOUVEAU DÉPART

La voiture de patrouille déposa Aria chez sa mère au moment où les deux étudiants musclés du service de jardinage, leur travail achevé, chargeaient leurs tondeuses dans la remorque attelée à leur camion. Ils saluèrent Aria en agitant la main, comme s'ils trouvaient complètement normal de la voir descendre d'une voiture de police en *ce mardi soir*.

— Vous voulez qu'on vous escorte jusqu'à la porte, mademoiselle Montgomery ? interrogea le conducteur en regardant prudemment à droite et à gauche.

— Non, ça va aller, répondit Aria.

— D'accord. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites signe à Buzz.

Le flic désigna un minivan garé un peu plus loin dans la rue. Même si un autocollant de pare-chocs affirmait : « PARENT D'UN PREMIER DE LA CLASSE À L'EXTERNAT DE ROSEWOOD » et si une paire d'oreilles de Mickey ornait l'antenne, le malabar assis derrière le volant ressemblait au cascadeur qui doublait The Rock.

— Pigé, acquiesça Aria en souriant.

Elle traversa la pelouse fraîchement tondue d'un pas presque dansant. Elle se sentait si légère, soudain !

— Aria ?

Sa mère se tenait sous le porche, vêtue d'une tunique jaune baba cool qu'elle avait achetée à l'époque où elle faisait les beaux-arts. Ses cheveux noirs et argentés étaient rassemblés en chignon au sommet de sa tête. Elle avait une expression horrifiée.

— Comment se fait-il que la police te ramène à la maison ? demanda-t-elle en regardant le véhicule de police disparaître au coin de la rue.

— Oh, ça. (Aria eut un geste insouciant.) Ce n'est rien. Je n'ai pas d'ennuis. Elle cligna des yeux.

— Tu avais ton entretien aujourd'hui, non ? Il s'est passé quelque chose à la fac ?

— Hé, ça sent drôlement bon, là-dedans ! s'exclama Aria d'une voix forte en pénétrant dans le vestibule, histoire de changer de sujet. Tu as fait du pain maison ?

Ella referma la porte derrière elles.

— Aria, dis-moi ce qui se passe.

La jeune fille poussa un gros soupir.

— C'est une longue histoire, mais je te jure que je n'ai pas d'ennuis. Et je suis allée à mon entretien, mais... j'ai tout foiré.

Ella pencha la tête sur le côté.

— Comment ça ?

Aria haussa les épaules.

— Je n'avais pas le profil qu'ils cherchaient. (Elle se laissa tomber sur le canapé.) Dommage. J'avais vraiment envie d'être prise.

Ella s'assit près d'Aria et prit Polo, le chat de la famille, dans ses bras.

— Pourquoi voulais-tu aller à Amsterdam, exactement ?

Aria regarda sa mère comme si elle était débile.

— Parce que je veux faire carrière dans l'art. Parce que j'aurais rencontré des tas de gens épatants et participé à des projets intéressants. Parce que...

Ella lui posa une main sur le genou.

— Mais tu ne pourrais pas faire toutes ces choses à New York, à Philadelphie, voire à Rosewood ? Pourquoi fallait-il que tu ailles jusqu'aux Pays-Bas ?

Aria scruta les yeux bleus perçants de sa mère.

— Ça a un rapport avec Noel ? insista Ella. Mike m'a dit que vous aviez rompu. Parce que Noel t'avait menti.

La mâchoire d'Aria se crispa. Présenté comme ça, ça semblait... un peu excessif. Noel ne l'avait pas trompée avec Ali. D'un autre côté, il lui avait quand même menti.

Aria ferma les paupières. Entre le moment où les flics l'avaient embarquée et celui où ils l'avaient relâchée, Noel lui avait envoyé un texto pour lui demander si ça allait. Elle doutait qu'il ait la moindre idée de ce qui était en train de lui arriver ; ce devait être une coïncidence. Pendant le trajet de retour, elle avait tapé une réponse... mais ne l'avait pas envoyée. Il fallait tourner la page, non ?

Du regard, elle fixa une console située à l'autre bout de la pièce et couverte de photos de famille. Ella avait depuis longtemps fait disparaître celles sur lesquelles figuraient Byron, aussi ne restait-il plus que des photos d'Aria et de Mike, ainsi qu'un cliché de leur arrière-grand-mère Hilda.

— Comment tu t'es sentie quand tu as découvert que papa avait une liaison avec Meredith ? demanda soudain Aria.

Ella grogna et se laissa aller dans les coussins.

— C'était affreux. Moi aussi, j'ai eu envie de m'enfuir. Mais je ne l'ai pas fait.

— Forcément. Tu nous avais, Mike et moi, fit valoir Aria.

— Toi aussi tu nous as, Mike et moi, répliqua sa mère fermement. Et ton père et Lola. Nous avons encore besoin de toi. (Elle se racla la gorge.) J'ai entendu des choses, ma chérie, et... je t'avoue que je me fais du souci. (Elle prit les mains d'Aria.) Tu n'as pas l'intention de... de te faire du mal, pas vrai ?

Elle avait les yeux pleins de larmes et une voix si inquiète ! Les épaules d'Aria s'affaissèrent. Ce qu'elle pouvait détester ces rumeurs idiotes !

— Bien sûr que non, répondit-elle. Je suis plus solide que ça.

— C'est bien ce que je pensais, acquiesça Ella d'une voix un peu tremblante, mais je préférerais vérifier.

Aria se blottit contre l'épaule de sa mère, dont la tunique sentait le patchouli. Ella lui caressa les cheveux comme quand elle était petite et qu'elle avait peur de s'endormir parce qu'elle croyait qu'une anguille géante vivait dans son placard.

— Je suis désolée pour Noel, ma chérie, dit doucement sa mère. Et je sais que tu dois être déçue de ne pas aller aux Pays-Bas. Mais tu es forte. Et tu n'as pas besoin de partir à l'autre bout du monde pour être heureuse. Ça bouge beaucoup dans le milieu de l'art, à Rosewood.

Aria renifla.

— Ouais, c'est ça.

Ici, la modernité consistait à peindre les pommes d'une nature morte d'un rouge légèrement brunâtre ou les poires d'un vert un peu plus soutenu qu'en réalité.

— Je sais comment te remonter le moral. On recrute un assistant à temps partiel à la galerie. Si tu veux le boulot, il est à toi.

Aria se retint de lui rire au nez. Sa mère travaillait dans une galerie d'art d'Hollis qui vendait des tableaux atrocement conventionnels : vieilles granges de Pennsylvanie et oiseaux de la région. Chaque fois qu'elle allait la voir au travail, Aria ressortait avec une migraine à cause du mélange d'odeurs écœurantes que répandait le magasin de bougies Yankee Candle situé juste à côté.

— Ça te ferait du bien de voir du monde, insista Ella. Et apporte ton portfolio – peut-être que Jim encadrera une de tes œuvres et qu'il te consacrera une mini-exposition.

Elle n'avait peut-être pas tort. Un petit boulot occuperait Aria l'après-midi : elle allait avoir beaucoup trop de temps libre maintenant qu'elle n'était plus avec Noel. Et même si elle détestait l'idée que quelqu'un achète un tableau d'elle pour l'accrocher près d'un de ces pseudo-grigris amish censés éloigner les malédictions, vendre ses œuvres ne lui déplairait pas.

— Ça pourrait se faire, concéda-t-elle.

— Super. (Ella voulut se lever, mais se ravisa et dévisagea de nouveau sa fille.) Et tu me jures que je n'ai pas à m'inquiéter pour cette voiture de police ?

Aria feignit de s'intéresser aux spirales psychédéliques du canapé.

— Non, tout va bien, marmonna-t-elle.

Ella fit semblant de s'éponger le front.

— Tant mieux. J'ai déjà bien assez de cheveux gris.

Aria se força à glousser. Ella utilisait déjà cet argument avec Mike et elle bien avant que le premier « A » ne fasse son apparition. Mais, cette fois, Aria était à peu près certaine de pouvoir tenir sa promesse. Plus de drames, plus d'ennuis, plus de mensonges. Tout ça était terminé.

Et maintenant que la police s'occupait de « A », Ella pouvait dormir sur ses deux oreilles.

LES ORDURES DE L'UN SONT LE TRÉSOR DE L'AUTRE

Le mercredi après-midi, Spencer et Chase se tenaient sur la pelouse de la maison témoin de M. Pennythistle. Les haies étaient soigneusement taillées, et aucune mauvaise herbe ne poussait dans l'allée. Des jonquilles éclatantes, dans des pots en céramique, ornaient le porche. Des oiseaux pépiaient dans les branches du grand chêne, au milieu du jardin de devant. Seule la rubalise de police jaune et noir qui barrait la porte d'entrée venait gâcher l'harmonie de la scène.

Spencer s'en approcha et la souleva, puis se tourna vers Chase :

— Tu es sûr de vouloir m'aider ? C'est un sacré bordel.

— Bien sûr, répondit le jeune homme en la rejoignant et en se baissant pour passer sous la rubalise. Je suis venu pour ça.

Il l'avait appelée le matin même pour lui demander des nouvelles et, Spencer n'avait pas pu s'empêcher de lui raconter toute l'histoire de son arrestation. Chase avait insisté pour venir à Rosewood afin de la soutenir moralement, et Spencer devait admettre qu'elle trouvait ça réconfortant.

Elle sortit les clés que M. Pennythistle lui avait laissées le matin, mais alors qu'elle allait en introduire une dans la serrure, la porte s'ouvrit toute seule. Spencer se figea et tendit l'oreille. Par-dessus son épaule, elle jeta un coup d'œil au type de la sécurité assis au volant de son SUV. Il regardait droit devant lui, impassible derrière ses lunettes de soleil.

— Hou-hou ? appela Spencer, son cœur battant la chamade.

— Oui ? répondit quelqu'un.

Il y eut un bruit de pas, et l'agent Gates pénétra dans le salon, zigzaguant entre les coussins de canapé jetés par terre et les meubles renversés. Il dévisagea Spencer en clignant des yeux.

— Que faites-vous ici ?

— Je suis censée tout remettre en ordre, répondit la jeune fille. Et vous ?

— Je relève des empreintes. (Gates montra ses mains gantées de latex.) Les techniciens viennent juste de partir. J'allais en faire autant.

Le cœur de Spencer se gonfla d'espoir. Fuji l'avait donc prise au sérieux. Gates cherchait Ali.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle avidement.

Gates passa une main sur son crâne roux.

— Quelques empreintes partielles ici et là, mais rien de concluant.

Son portable se mit à jouer un morceau de calypso. Il leva un doigt pour faire signe à Spencer de patienter.

— Allô ? dit-il dans l'appareil. (Il écouta un moment, puis :) J'arrive.

Il reporta son attention sur Spencer.

— Une urgence familiale. Désolé. Les gars ont emporté deux ou trois trucs, mais je crains que ça ne donne pas grand-chose. (Il jeta un coup d'œil hésitant à Chase.) Bref, nous avons terminé. Vous pouvez commencer à faire le ménage.

Il salua Spencer du menton et sortit.

La jeune fille referma la porte derrière lui, s'adossa au mur et poussa un gros soupir.

— C'est vraiment dommage.

Elle regarda autour d'elle. Même si elle était déjà venue plusieurs fois ici avec ses amies, l'endroit lui semblait tout à fait différent maintenant. Les tiroirs du bureau étaient ouverts ; il y avait des traces de crayon plein les murs, et la vitre de l'horloge de grand-père était fendue en deux. Un des plafonniers avait été arraché, et ses fils pendaient dans le vide.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait de trace d'Ali nulle part ?

Chase passa la tête dans la cuisine, dont le sol était jonché de débris de verre et d'ordures. Une odeur de lait tourné flottait dans l'air.

— Elle est diaboliquement intelligente. Je suis sûr qu'elle a pensé à tout. (Il se racla la gorge.) Ce flic m'a regardé comme s'il pensait que c'était moi le coupable.

— Non, c'est juste qu'il ne voulait pas mentionner Ali, le rassura Spencer en ramassant une canette de Coca écrasée pour la mettre à la poubelle. La police veut qu'on ne parle de ça à personne. (Elle s'interrompt pour dévisager le jeune homme, les yeux plissés.) Ça ne te dérange pas de savoir ? Ça pourrait être dangereux.

Chase haussa les épaules.

— Ce n'est pas comme si tu m'avais révélé des choses. J'étais déjà au courant.

Spencer voulut ressortir pour aller chercher les produits d'entretien qu'elle avait apportés dans le coffre de sa voiture.

— Allez, finissons-en.

— Attends une seconde, appela Chase depuis la cuisine. Viens voir ça.

Debout au milieu de la pièce, il désignait le carrelage à ses pieds. Quelque chose brillait entre les morceaux d'assiettes et de verres brisés. Spencer s'accroupit pour le ramasser et fronça les sourcils en le levant pour mieux l'examiner. C'était un porte-clés en argent, sans clés. Le logo Acura était gravé dans le métal.

— Je n'arrive pas à croire que Gates ait loupé ça, murmura-t-elle. Tu crois que c'est à Ali ?

— Ou peut-être à son complice, suggéra Chase.

Spencer sortit son téléphone. Elle hésita à composer le numéro de Fuji, mais finit par appeler d'abord Hanna.

— On connaît quelqu'un qui a une Acura ? demanda-t-elle quand son amie décrocha.

— Scott Chin, répondit Hanna sans hésiter. Mason Byers. L'avocat de ma mère. Un de mes voisins. La dame qui...

— Ouah, coupa Spencer. Je ne me rendais pas compte que tu connaissais tous les conducteurs d'Acura de Rosewood.

— C'est une chouette marque de voitures, se justifia Hanna sur un ton désinvolte. Pourquoi tu me poses cette question ?

Spencer lui expliqua ce qu'ils venaient de découvrir.

— Tu crois que le complice d'Ali pourrait être une de ces personnes ? Pas Scott Chin, puisqu'il est gay, et pas Mason non plus, vu que sa famille s'est installée à Rosewood quand on était en 6^e. Et puis, il ne s'est jamais entendu avec Ali.

— Spencer... On sort à peine d'un poste de police où on a remis cette affaire entre les mains d'une équipe de pros, lui rappela Hanna. Apporte ce truc à l'agent Fuji et oublie-le.

Spencer savait que son amie avait raison, mais lâcher prise était plus difficile qu'elle ne l'aurait cru. Au lycée, quand on leur assignait des projets de groupe, elle insistait toujours pour faire le plus gros du travail. *Les autres vont tout saboter, songeait-elle. Ils ne feront pas aussi bien que moi.*

Pourtant, elle fourra docilement le porte-clés dans son sac, décidant d'appeler Fuji dès que Chase et elle auraient fini le ménage. Elle n'avait en effet plus à se soucier de tout ça. C'était le problème de quelqu'un d'autre à présent – bon débarras !

Elle passa le reste de la maison témoin au crible, examinant le rembourrage des coussins, le papier journal déchiré et les kilomètres de papier toilette enroulé autour du lustre, mais sans trouver d'autre indice.

Quelqu'un frappa à la porte. Spencer se figea.

— Hou-hou ? appela la voix de sa mère depuis l'entrée. Spence, tu es là ?

Les sourcils froncés, la jeune fille rebroussa chemin. Mme Hastings, M. Pennythistle et Amelia se tenaient dans le vestibule, tous vêtus d'un jean et d'un T-shirt. Ils avaient apporté des balais, des serpillières et des produits d'entretien.

— Que se passe-t-il ? demanda Spencer.

Étaient-ils venus la harceler pour qu'elle se dépêche ?

Mme Hastings rabattit ses courts cheveux blonds en arrière à l'aide d'un bandeau élastique.

— Nous sommes venus t'aider, ma chérie.

— V-vraiment ? balbutia Spencer.

Sa mère passa un doigt sur une trace de crayon, qu'elle réussit à effacer partiellement.

— Ce n'est pas juste que tu le fasses seule. Tu as eu tort de prendre les clés de Nicholas sans sa permission, mais nous n'aurions pas dû en conclure que c'était forcément toi qui avais tout saccagé.

M. Pennythistle posa une main sur l'épaule de Spencer.

— Tu étais bien à la maison la nuit où c'est arrivé – j'ai vérifié sur les vidéos de surveillance. Je suis navré d'avoir douté de toi.

Spencer aurait dû être vexée qu'il ne la croie pas sur parole, mais elle n'avait pas envie de se donner cette peine. En revanche, elle se réjouit du regard sévère que son beau-père jeta à Amelia avant de lui donner un coup de coude.

— Désolée d'avoir cafté, marmonna l'adolescente.

— Et la police nous a expliqué que ton arrestation pour cette histoire de drogue était une erreur, ajouta Mme Hastings en frottant le mur avec une gomme magique. Dieu merci.

— Oh, lâcha Spencer. Tant mieux.

— Allez, tout le monde au travail !

Mme Hastings tendit un balai à Amelia, puis passa dans la cuisine et s'arrêta net en voyant Chase.

— Oh. Bonjour.

— C'est mon ami Chase, dit Spencer. Un autre Chase, précisa-t-elle en se souvenant qu'elle avait présenté Curtis à sa mère du temps où il se faisait passer pour son frère et où il était venu la chercher pour l'emmener à son bal de promo. Il me donne un coup de main.

— Comme c'est gentil, s'écria Mme Hastings en souriant au jeune homme. Tous les amis de Spence sont nos amis.

Spencer se retint de ricaner. Sa mère culpabilisait de l'avoir accusée à tort, et elle essayait de se racheter. Mais la jeune fille décida de ne pas faire la fine bouche : elle était trop contente que sa mère soit venue l'aider, et qu'elle ne la déteste pas.

M. Pennythistle brancha l'aspirateur et l'alluma. De mauvaise grâce, Amelia ramassa les coussins du canapé et remit à l'intérieur le rembourrage encore intact. Spencer décocha un sourire de connivence à Chase avant de se mettre à balayer les éclats de verre. Elle était contente qu'il soit là, lui aussi. Soudain, tout lui semblait... non pas parfait, mais beaucoup mieux que depuis une éternité.

Juste comme elle aimait.

LA PETITE HANNA À SON PAPOUNET

Hanna revenait du Wawa, où elle s'était offert un irrésistible cappuccino bourré de sucre qui lui ferait prendre plusieurs centimètres de tour de cuisses. Entre deux gorgées, elle jetait dans son rétroviseur arrière des coups d'œil au Suburban noir qui la suivait.

Elle fit coucou à Bo, le conducteur, qui agita la main en retour. Malgré son nez cassé, ses muscles énormes et les flammes tatouées qui dépassaient du col de sa chemise, quand Hanna s'était approchée de lui pour lui demander s'il voulait quelque chose à boire, elle avait constaté qu'il était en train d'écouter Selena Gomez. Et il avait une photo de sa petite fille, Gracie, pendue à son rétroviseur.

Bip.

Au feu rouge suivant, la jeune fille sortit son téléphone de son sac. *Alerte Google pour Tabitha Clark*, lut-elle. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Mais ce n'était qu'un article consacré aux difficultés que la police locale rencontrait pour se procurer les vidéos de surveillance des hôtels proches des Falaises : la plupart ne les conservaient pas aussi longtemps.

Le téléphone d'Hanna sonna. Le prénom de Mike s'afficha à l'écran. La jeune fille appuya sur le bouton du volant qui permettait d'activer le Bluetooth.

— Ton garde du corps est derrière toi ? lança Mike sans même lui dire bonjour.

— Oui, répondit gaiement Hanna.

— Le mien aussi ! C'est génial, hein ? Tu crois qu'il a un lance-flammes ?

Hanna ricana.

— On n'est pas dans un film de super-héros.

Mike poussa un grognement déçu qu'elle trouva adorable. Elle se réjouissait que Fuji l'ait mis sous protection rapprochée, lui aussi. Noel avait failli mourir ; Iris était portée disparue. Mike aurait sans doute été le suivant sur la liste d'Ali.

— Au fait, je suis passé devant le centre anti-brûlures, et ça grouillait de flics, déclara Mike. Ils sont sûrement en train de chercher des indices pour coincer Ali, tu ne crois pas ?

— C'est très probable, acquiesça Hanna.

Ils ne mettraient pas longtemps à trouver des traces d'ADN : en se faisant passer pour Kyla, Ali avait dû laisser des cheveux et des bouts de peau morte partout. Et on lui avait certainement fait des prélèvements sanguins !

— Il y a beaucoup de camionnettes de presse ?

— Ouais, mais j'ai entendu un reportage. Les flics leur ont dit que l'assassin de Kyla était un fou échappé d'un asile. Ils n'ont pas mentionné Ali.

— C'est super, commenta Hanna, soulagée.

La ligne téléphonique grésilla. Mike se racla la gorge comme s'il était gêné.

— Alors, euh, tu te sens bien ?

Hanna gloussa.

— Tu veux savoir si ça ne me fait pas mal ?

La veille, sa mère étant sortie, Mike et elle avaient pu passer la soirée ensemble. Ils n'avaient pas quitté le lit d'Hanna pendant deux heures.

— Non. Je... je m'inquiétais à cause de ton texto.

— Quel texto ? s'étonna Hanna, qui n'en avait pas envoyé de toute la journée.

— Euh, celui où tu disais que tu passais une matinée affreuse et que tu avais juste envie de te tuer ?

— Quoi ?

Hanna pila. La Prius s'arrêta dans un couinement de pneus, et la voiture de son garde du corps faillit l'emboutir par-derrière.

— Et ce texto avait été envoyé de mon téléphone ?

— Euh, oui. Vers neuf heures moins le quart.

Hanna avait l'esprit en ébullition. À neuf heures moins le quart ce matin-là, elle était en cours d'anglais, et elle n'avait aucune envie de se tuer.

Elle se rangea sur le bas-côté et tira le frein à main. Le Suburban l'imita.

— Mike, ce n'est pas moi qui t'ai écrit ça. Quelqu'un a dû me piquer mon téléphone et t'envoyer ce message pour s'amuser.

Elle entendit un crépitement dans le combiné.

— Le truc, Hanna, c'est que... ce n'est pas la première fois que j'entends dire que toi et les autres, vous voulez vous suicider. Les rumeurs vont bon train. Et, avec tout ce qui s'est passé, ce serait normal que vous soyez à bout. Mais si tu avais ce genre d'idées noires, tu m'en parlerais, pas vrai ?

Hanna appuya son front sur le volant. L'odeur de café dans l'habitacle lui semblait insupportable, tout à coup.

— Je ne vais même pas prendre la peine de te répondre. Il faut que tu transmettes ce texto à l'agent Fuji.

Elle donna à Mike l'adresse mail et le numéro de portable de cette dernière, puis raccrocha. Lorsqu'elle déboîta pour s'insérer de nouveau dans la circulation, sa tête lui faisait aussi mal que la fois où elle avait bu trop de tequila avec Mona Vanderwaal, son ex-meilleure-amie-devenue-psychopathe. Pourquoi Ali ou son complice auraient-ils fait croire à Mike que sa petite amie voulait se suicider ?

Le temps qu'elle se gara devant la nouvelle maison de son père, les pensées d'Hanna avaient pris un tour bien plus sombre. La veille au soir, après que la police l'avait relâchée, la jeune fille avait pris conscience qu'Ali et son complice ne resteraient sûrement pas les bras croisés quand ils découvriraient que ses amies et elle avaient tout balancé aux flics. Et même si les chefs d'inculpation contre elles avaient été abandonnés, les « A » pouvaient encore révéler leurs secrets au grand public. S'ils diffusaient les photos de l'accident de voiture, la carrière politique de Tom Marin serait fichue.

Hanna devait trouver un moyen de les contrer. Elle se gara sous le saule pleureur et détailla la nouvelle maison de son père en s'efforçant de rassembler son courage.

Les jambes tremblantes, elle descendit de voiture, remonta l'allée et poussa la porte. Elle s'examina dans le grand miroir des toilettes du rez-de-chaussée. Ses cheveux auburn étaient souples et pleins de volume ; elle avait les yeux brillants et le visage parfaitement maquillé. À défaut de se sentir fabuleuse, elle en avait au moins l'air.

Tom Marin et sa nouvelle femme étaient dans la cuisine. Isabel, qui avait considérablement pâli ces derniers mois – avant, elle se mettait de l'autobronzant, mais Hanna soupçonnait les conseillers en image de son père de lui avoir dit que ça la faisait paraître orange à l'écran –, rangeait des assiettes sales dans le lave-vaisselle. Debout devant l'îlot central, Tom Marin passait en revue des photos. Il leva les yeux vers sa fille et lui adressa un large sourire.

— Hanna ! s'exclama-t-il comme s'il ne l'avait pas vue depuis des mois. Comment ça va ?

La jeune fille le dévisagea avec méfiance. C'était rare qu'il paraisse aussi heureux de la voir. *Ne lui dis rien*, ordonna une voix dans sa tête. Mais elle devait le faire avant que les « A » ne s'en chargent.

Elle s'approcha de son père.

— Papa, il faut qu'on parle.

L'air soudain effrayé, Tom Marin se laissa tomber sur un tabouret. Isabel se figea devant l'évier.

— Que se passe-t-il ?

Hanna la foudroya du regard.

— J'ai dit que je voulais parler à mon père, pas à toi.

Le regard hésitant de Tom Marin fit la navette entre sa seconde épouse et sa fille.

— Quoi que tu aies à me dire, tu peux m'en parler devant Isabel.

Hanna ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, des pas résonnèrent dans le couloir, et sa demi-sœur Kate apparut sur le seuil de la cuisine, les cheveux encore mouillés au sortir de la douche. *Il ne manquait plus qu'elle*. Ainsi, toute la famille se trouvait réunie pour entendre le récit du dernier désastre dont Hanna était l'auteur.

— Hanna ? l'encouragea gentiment son père. Qu'y a-t-il ?

La jeune fille se mordit l'intérieur de la lèvre. *Dis-le*.

— Je t'ai caché quelque chose, énonça-t-elle à voix basse. Quelque chose que j'ai fait en juin dernier.

Incapable de soutenir le regard de son père, elle poursuivit sa confession tête baissée, mais sentit quand même la confusion initiale de Tom Marin se muer d'abord en stupeur, puis en déception. Isabel poussait de petits hoquets ; à un moment, elle porta même une main à son cœur comme si elle était en train de faire une attaque.

— Et pourquoi me racontes-tu ça maintenant ? demanda son père lorsque Hanna se tut.

La jeune fille hésita. Elle ne pouvait pas lui parler des « A ».

— Eh bien, quelques personnes sont au courant, et si elles voulaient saboter ta campagne, elles pourraient en parler aux médias. (Elle déglutit avec difficulté.) Sur le coup, j'ai cru bien faire. Madison était tellement ivre ! Si je l'avais laissée conduire, elle serait sûrement allée dans le décor, et elle aurait peut-être blessé quelqu'un par la même occasion. Quand l'autre voiture s'est rabattue sur moi... je n'ai pas su comment réagir. Et, après avoir percuté l'arbre, j'ai eu peur. J'ai voulu te protéger, ne pas gâcher ta carrière ; alors, je me suis enfuie. Mais je me rends compte que c'était mal, à présent.

Isabel se gifla les cuisses.

— Mal ? glapit-elle. Hanna, c'est plus que mal ! Depuis le début, tu n'es qu'un fardeau pour cette campagne. Il ne s'est pas passé une semaine sans qu'on doive régler les problèmes que tu avais provoqués. Tu sais combien d'argent on a dû dépenser pour réparer tes dégâts ?

— Je suis désolée, murmura Hanna, les yeux pleins de larmes.

Isabel se tourna vers Tom Marin :

— Je t'avais prévenu. Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée de laisser Hanna revenir dans ta vie.

— Isabel...

Tom Marin semblait déchiré.

Isabel écarquilla les yeux.

— Je sais que tu le penses aussi ! Je sais que tu brûles de te débarrasser d'elle autant que moi !

Hanna en resta bouche bée.

— Maman ! s'exclama Kate, elle aussi choquée. Hanna est sa fille !

— Kate a raison, acquiesça Tom Marin.

Hanna rentra le ventre. Isabel eut un mouvement de recul comme si son mari l'avait giflée.

Tom Marin se passa une main sur le front.

— Hanna, je mentirais si je te disais que ce que tu as fait n'est pas extrêmement grave à tout un tas de niveaux. Mais peu importe. C'est fait. Je veux juste que tu ailles bien.

Isabel s'approcha de lui à grands pas furieux.

— Qu'est-ce que tu racontes, Tom ? Tu ne peux pas la laisser s'en tirer si facilement !

Même Hanna n'en revenait pas. Elle était persuadée que son père lui crierait dessus, la mettrait à la porte, ou pire encore.

Les mains jointes devant son visage, Tom Marin leva les yeux sur sa fille.

— Je croyais que tu allais me dire autre chose, avoua-t-il d'un air coupable. J'ai reçu une lettre ce matin. J'en ai encore des palpitations. Elle disait que tu voulais te suicider.

— Oh, mon Dieu ! hoqueta Kate. Hanna !

Hanna ouvrit et referma la bouche sans qu'aucun son en sorte. D'abord Mike, et maintenant son père ? Ça devenait ridicule.

— J'ai appelé ta mère, mais elle m'a dit que tu n'étais pas à la maison. J'ai essayé de te joindre sur ton portable, deux fois, mais tu n'as pas décroché.

Hanna grimaça. Elle avait vu les appels, mais elle ne les avait pas pris parce qu'elle ne se sentait pas encore prête à parler à son père.

— J'avais tellement peur que tu ne...

Tom Marin pinça les lèvres sans achever sa phrase. Son menton tremblait, et sa pomme d'Adam fit le yoyo quand il déglutit.

Isabel se dandina, l'air mécontente, mais ne dit rien.

— Papa, je vais bien, dit doucement Hanna en s'approchant de lui et en lui passant ses bras autour des épaules.

Tom Marin la serra très fort contre lui.

— Je veux juste que tu sois heureuse, dit-il d'une voix enrouée. Et si cet accident fait partie des raisons qui t'ont poussée à écrire cette lettre, parce que tu avais peur de m'en parler et peur de la façon dont je réagirais, ne t'en fais pas pour ça. (Il renifla.) Je me suis sans doute trop focalisé sur cette campagne. Je devrais peut-être me retirer de la course.

— Tom, tu as perdu la tête ? glapit Isabel.

Hanna s'écarta de son père. Elle aurait dû le détromper, lui dire qu'elle n'avait jamais eu l'intention de se suicider, mais c'était si bon qu'il s'intéresse à elle ! Et puis, elle se sentait submergée par les événements des derniers mois. Elle avait réellement besoin de son

soutien. Alors, même si elle mourait d'envie de demander à son père qu'il lui montre la fameuse lettre, elle n'en fit rien pour ne pas éveiller ses soupçons. Au lieu de ça, elle dit :

— Non, ne te retire pas de la campagne. Je vais bien, c'est promis. Et, au risque de me répéter, je suis vraiment désolée. Je ferai tout ce qu'il faudra pour me racheter.

Tom Marin lui tapota le dos. Écarlate de colère, Isabel poussa un grognement et sortit en trombe. Kate se dandina sur le seuil de la cuisine. Hanna croisa son regard et lui adressa un sourire reconnaissant. Elle l'aurait volontiers serrée dans ses bras, elle aussi, mais elle ne voulait pas quitter ceux de son père.

Tom Marin avait les yeux rougis et larmoyants. Hanna ne l'avait pas vu pleurer depuis une éternité.

— Ce serait bien que tu présentes tes excuses à cette fille. Comment s'appelait-elle, Madison ?

Hanna acquiesça.

— Je ne savais pas comment la retrouver, jusqu'à ce que j'apprenne que c'était la cousine de Naomi Ziegler, qui va au même lycée que moi. (Son père devait se rappeler d'elle : Hanna se plaignait souvent de Naomi du temps où ils parlaient beaucoup tous les deux.) Elle pourrait sûrement me mettre en contact avec elle.

— D'accord. Je veux que tu ailles la voir. Ensuite, nous pourrions faire une annonce d'intérêt public sur la conduite en état d'ivresse. Si tu es d'accord, bien sûr.

Hanna plissa les yeux.

— Comment ça ?

— Tu avoues ce que tu as fait à la télé, et on en discute avec la presse.

— Tu veux faire de la publicité autour de cet accident ?

Son père avait peut-être effectivement perdu la tête.

— Oui, mais dans le bon sens du terme. Souviens-toi qu'un de mes thèmes de campagne, c'est l'alcool chez les mineurs. Tu pourrais raconter ton histoire et dire que tu approuves les sanctions renforcées que je propose.

Hanna grimaça. Seuls les rabat-joie voulaient que les lois anti-alcool deviennent plus sévères. Mais elle pouvait difficilement répondre ça.

— D'accord.

— Alors, marché conclu. (Tom Marin la dévisagea de ses yeux gris.) Oh, Hanna ! Dire que j'ai failli te perdre !

Une grosse boule se forma dans la gorge d'Hanna. *Tu m'as déjà perdue*, eut-elle envie de répliquer, *quand tu nous as quittées, maman et moi, que tu as rencontré Isabel et refait ta vie avec elle*. Mais à quoi bon ? Ils ne pouvaient pas revenir en arrière.

Tom Marin lui ouvrit les bras.

— Viens là.

Hanna se laissa de nouveau étreindre et posa le menton sur l'épaule de son père, respirant l'odeur de lessive de son pull qui grattait. Cette fois, elle se sentait vraiment libérée, bien davantage qu'après s'être confessée à la police. Elle n'avait plus rien à cacher, plus de secret calamiteux pour la torturer à chaque seconde de sa vie.

Puis quelque chose attira son attention par la fenêtre. Elle se retourna au moment où une ombre s'évanouissait dehors. Était-ce Ali ou son complice qui l'espionnait ? Ça n'avait plus d'importance, se souvint Hanna. Redressant le buste, elle loucha et tira la langue pour se moquer de ses anciens bourreaux. *Prenez ça !* songea-t-elle.

C'était si bon de ne plus avoir peur !

LE CHEVAL AILÉ

Le mercredi soir, Emily enfila son T-shirt de l'épreuve de relais du carnaval de Marple Newtown et un bas de jogging rose Victoria's Secret, sa tenue préférée pour dormir. Elle était en train de rabattre les couvertures de son lit une place quand elle sentit une présence sur le seuil de sa chambre. Elle poussa un petit glapissement et fit volte-face, certaine que c'était l'un des « A ».

Carolyn eut un mouvement de recul.

— Seigneur, ce n'est que moi, dit-elle, vexée.

— Désolée, s'excusa Emily. J'avais la tête ailleurs.

Elles se regardèrent en silence quelques instants. Emily s'attendait à ce que sa sœur s'éloigne – maintenant qu'elle était à la fac, elle dormait dans la chambre d'amis quand elle rentrait à la maison, de sorte qu'Emily n'avait plus à partager sa chambre avec elle. Pourtant, Carolyn resta plantée là.

Emily se dandina. Devait-elle l'inviter à entrer ? Elles n'étaient plus fâchées, mais avaient-elles encore des choses à se dire ? La veille, après le dîner, Emily s'était installée au salon et avait mis une compétition de snowboard sur NBC Extreme, la chaîne préférée de sa sœur. Carolyn avait regardé avec elle, mais elles n'avaient pas échangé un mot pendant toute la compétition, pas même quand l'un des candidats avait fait une chute spectaculaire de la rampe. Bref, malgré le dégel, leurs relations restaient assez peu chaleureuses.

Carolyn s'adossa au chambranle de la porte.

— Je pensais aller faire un tour dans un bar.

Emily en fut si surprise qu'elle se laissa tomber sur son lit.

— Maintenant ?

Carolyn pinça les lèvres.

— Cache ta joie. Je me disais que tu pourrais m'accompagner, mais tant pis.

Emily se leva d'un bond.

— Carolyn, attends ! Un bar... avec de l'alcool ?

L'année précédente, au festival français de l'Externat de Rosewood, qui avait lieu pendant l'heure du déjeuner, l'administration avait autorisé les élèves à goûter un verre de vin chacun, à condition que personne ne prenne le volant ensuite. Mais Carolyn avait refusé et opté pour un soda Dr Pepper.

Emily prit le bras de sa sœur.

— Je viens avec toi. Quel bar, exactement ?

Carolyn se dégagea et se dirigea vers la salle de bains.

— C'est une surprise. Rejoins-moi dans dix minutes. On sortira par la porte de derrière et on prendra le minivan. Il est garé dans l'allée.

Emily haussa un sourcil. La porte de derrière était la plus éloignée de la chambre de leurs parents – ils ne les entendraient pas sortir. Même chose pour le minivan : elles feraient moins de bruit dehors qu'en démarrant une voiture dans le garage. Emily n'arrivait pas à croire que sa sœur si sage et tellement à cheval sur les règles s'apprête à faire le mur.

Carolyn referma la porte de la salle de bains avant qu'Emily ne puisse lui demander ce qui se passait. La jeune fille sourit par-devers elle en se demandant ce que sa sœur mijotait. D'un autre côté, elle s'en fichait un peu : elle se réjouissait juste que Carolyn fasse un effort vis-à-vis d'elle pour la première fois depuis très, très longtemps.

— Le Pégase ? s'étrangla Emily une demi-heure plus tard, alors que Carolyn se garait sur le parking.

Devant elles se dressait un long bâtiment de plain-pied, avec des baies vitrées allant du sol au plafond et une enseigne au néon représentant un cheval ailé. Trois femmes en chemises à carreaux identiques se dirigeaient vers l'entrée. Deux filles maigrichonnes en minijupe se tenaient la main de l'autre côté de la fenêtre.

Le bar se trouvait dans un quartier boisé du vieil Hollis, surnommé le Triangle pourpre pour des raisons évidentes. Emily n'avait jamais osé s'aventurer à l'intérieur des Grimoires de Lilith, la librairie lesbienne, du Closer to Fine¹, le salon de thé lesbien, ou du Pégase, l'unique bar lesbien de la région, mais elle avait toujours été curieuse. Par contre, elle n'aurait jamais cru que sa sœur avait ne fût-ce qu'entendu parler de cet endroit.

Carolyn coupa le contact et descendit de voiture.

— Il y a une chanteuse cool ce soir.

Elle traversa le parking au sol couvert de gravier pour se diriger vers l'entrée. Emily la rattrapa et lui prit le bras.

— On peut aller dans un bar normal. Tu n'es pas obligée de faire ça.

Carolyn haussa les sourcils.

— Ma compagne de chambre à Stanford est gay. Je suis déjà allée dans un bar lesbien à Palo Alto avec elle. Des tas de fois, même.

Elle semblait toujours sur la défensive, furieuse contre Emily même si elle faisait semblant de ne plus l'être, comme si elle attendait que sa sœur s'excuse de l'avoir prise pour une personne étroite d'esprit. Emily leva les mains au ciel en un geste de reddition.

— D'accord, on y va.

L'instant d'après, elle entendit un gloussement et regarda autour d'elle. Les voitures en stationnement projetaient des ombres effilées sur le sol. Quelque chose remua derrière une table de pique-nique. *Même si c'est Ali, je n'ai rien à craindre*, se raisonna Emily en jetant un coup d'œil à la grosse berline noire garée dans le fond du parking.

Tout de même, c'était flippant de penser qu'il aurait réellement pu s'agir d'Ali. Si elle s'approchait d'Emily, là tout de suite, celle-ci aurait-elle une attitude vengeresse, ou se contenterait-elle de sourire faiblement et d'accepter ses excuses ? Depuis que ses amies et elle avaient tout raconté à la police, Emily éprouvait une vague culpabilité. Ali était recherchée, désormais. Et même si Emily ne l'aimait plus, elle avait du mal à se défaire de ses vieux réflexes. Elle se demanda combien de temps ils mettraient à disparaître.

Une voix féminine accompagnée d'une guitare acoustique s'échappait du Pégase. Emily suivit Carolyn à l'intérieur, remarquant les guirlandes argentées suspendues au plafond, les bougies au parfum fruité posées sur le bar, l'immense aquarium de poissons tropicaux et les fauteuils rembourrés tous occupés par des filles. Dans le fond, plusieurs couples dansaient au pied de la scène, et un autre s'embrassait contre la baie vitrée. Ceci mis à part, le Pégase ne semblait guère différent de tous les autres bars d'Hollis : on y trouvait les mêmes fûts de bière, les mêmes jeux de fléchettes et les mêmes tables de billard. Ici aussi, la petite télé au-dessus du bar diffusait un match de hockey.

Carolyn s'arrêta près du comptoir. Emily fit de même, sans savoir quoi dire. Une jolie Noire lui fit coucou ; au lieu de lui répondre, Emily baissa timidement les yeux. Carolyn ne pipait mot. Allaient-elles rester plantées là toute la soirée ?

La chanteuse attaqua une reprise des Beatles, puis une autre de Bob Marley. Soudain, Carolyn se tourna vers sa sœur :

— Il faut qu'on se mette dans l'ambiance. Tu veux danser ?

Emily faillit éclater de rire. Danser, ce n'était pas du tout le truc de Carolyn. Mais sa sœur avait étendu les bras et commençait à remuer les hanches d'un air très sérieux.

— D'accord, capitula Emily.

Elles se dirigèrent vers la piste, près de la scène, et commencèrent à bouger au rythme du morceau de reggae. La jolie Noire qui avait fait coucou à Emily s'approcha d'elle et lui prit la main, mais Emily secoua la tête.

— J'ai déjà une copine.

— Comme nous toutes, répliqua la fille avec un sourire qui dévoila les dents les mieux alignées qu'Emily ait jamais vues. C'est juste une danse, chérie. Je ne te demande pas en

mariage. (Puis elle lui tendit une flûte pleine d'un liquide à bulles.) Je m'appelle River. C'est ma tournée.

Emily regarda sa sœur, qui acquiesça d'un air approuvateur. Soudain, au milieu de tous les couples qui se tenaient la main ou dansaient lentement joue contre joue, Emily crut presque sentir la peau si douce de Jordan sous ses doigts, humer le parfum de jasmin dans son cou. Sa petite amie lui manquait affreusement, mais en effet, ce n'était qu'une danse et un verre de champagne. Il n'y avait pas de mal à ça.

La chanteuse enchaîna sur un morceau plus rapide avec un beat techno. River attrapa de nouveau la main d'Emily pour la faire tourner. Déjà, les bulles du champagne montaient à la tête d'Emily, qui se sentait libre et légère.

Près d'elles, une fille très grande avec des couettes entraîna Carolyn dans une chenille endiablée. Elles firent le tour de la piste, le front en sueur et les yeux brillants. Emily et sa nouvelle amie s'accrochèrent à leur taille pour les suivre. Quelqu'un leva son téléphone pour les prendre en photo. La barmaid, qui était très musclée et avait les bras couverts de tatouages, renversa la tête en arrière et éclata de rire.

Soudain, Emily aperçut une blonde très maigre dans la foule. *Iris* ? Lâchant la taille de Carolyn, elle se fraya un chemin jusqu'au distributeur de billets devant lequel la fille faisait la queue. Le cœur battant, elle lui toucha l'épaule. La fille se retourna. Elle avait le menton plus pointu qu'Iris, et les yeux marron au lieu de verts.

— Oui ? lança-t-elle sur un ton amical.

Le cœur d'Emily se serra.

— Désolée. Je t'ai prise pour quelqu'un d'autre.

Le désespoir la saisit. *Faites qu'Iris réapparaisse saine et sauve*, pria-t-elle.

S'efforçant de ne plus y penser, elle rejoignit Carolyn. Elles dansèrent pendant trois morceaux encore. Lorsqu'elles furent totalement en nage, Carolyn quitta la piste, le souffle court. River embrassa Emily sur la joue et disparut dans la foule. Emily se laissa tomber sur un canapé à côté de sa sœur et osa s'appuyer contre son épaule. Carolyn ne se déroba pas.

— Merci, dit Emily. C'était une bonne idée.

Le regard de Carolyn s'adoucit.

— Alors... on fait la paix ?

— On fait la paix, acquiesça Emily.

Carolyn leva son verre et trinqua avec sa sœur, dont la flûte était vide. Emily plissa les yeux. Le liquide sombre et gazeux que buvait Carolyn avait une odeur familière. Emily éclata de rire.

— Du Dr Pepper ? Nature ?

Carolyn haussa les épaules comme si ça allait de soi.

— Évidemment.

Emily réprima un sourire. Finalement, Carolyn n’avait pas beaucoup changé depuis le festival français. Et, d’une certaine façon, ce n’était pas plus mal.

1. Titre d’une chanson du groupe de rock féminin et ouvertement homosexuel Indigo Girls (NdT).

CONVERSATION AUTOUR D'UN CAFÉ

Le même soir, allongée sur son lit, Spencer examinait la photo du porte-clés Acura qu'elle avait prise avant de le déposer au bureau de Fuji. Ali avait-elle fait exprès de le laisser tomber ? Si elle ou son complice se baladait en Acura, ça voulait dire qu'ils avaient de l'argent. Or, cet argent ne pouvait pas venir de la famille d'Ali : les DiLaurentis s'étaient à moitié ruinés en payant sa pension au Sanctuaire pendant des années.

Fallait-il en déduire que c'était son complice qui était riche ? Spencer hésitait à appeler Fuji pour lui suggérer de se procurer une liste de tous les conducteurs d'Acura de la Main Line. L'un d'eux serait peut-être un type friqué dont le prénom commençait par un N.

— Spence ?

Spencer se redressa brusquement. Sa sœur Melissa se tenait dans le couloir, vêtue d'un tailleur gris et chaussée d'escarpins – ce qui signifiait qu'elle arrivait tout droit de son boulot dans une firme d'investissement de Philadelphie. Mais... Melissa n'habitait plus là. Elle s'était installée dans la maison de ville offerte par ses parents l'année précédente.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonna Spencer.

— Je suis venue te parler. (Melissa entra dans sa chambre et referma la porte derrière elle.) Écoute, je sais ce qui se passe.

Spencer fronça les sourcils.

— De quoi tu parles ?

— C'est elle, pas vrai ? dit Melissa d'une voix presque inaudible, ses yeux écarquillés lui donnant presque l'air d'une possédée. Elle a survécu à l'incendie. Elle recommence à te torturer. Et maintenant, elle a les flics aux trousses.

— Comment tu l'as su ? s'enquit vivement Spencer.

— Ne te fâche pas. J'ai entendu dire qu'on t'avait arrêtée puis relâchée. Et Wilden a encore des tas de contacts dans la police. Je lui ai demandé de se renseigner, et il a tout

découvert au sujet de... tu sais qui. (Melissa s'assit sur le lit.) Je méritais de savoir. C'est aussi ma demi-sœur.

Spencer se leva et alla se planter devant la fenêtre, qui donnait sur l'ancienne maison des DiLaurentis. Elle détestait penser au fait qu'Ali était la fille biologique de leur père.

— Cesse de poser des questions si tu ne veux pas te retrouver une nouvelle fois enfermée dans un placard avec un cadavre.

— Mais je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, insista Melissa en s'approchant derrière elle pour lui presser l'épaule. Si je peux t'aider de quelque façon que ce soit, n'hésite pas à me le dire. Je déteste cette garce autant que toi.

Elle étreignit Spencer, puis se dirigea vers la porte. « Appelle-moi », articula-t-elle en silence avant de sortir.

Spencer se rassit dos à sa tête de lit, une couverture sur les genoux. Elle avait du mal à croire qu'elle ne rêvait pas. Sa sœur était enfin de son côté ? Mais elle avait mal choisi son moment : même si Fuji avait placé toute la famille de Spencer sous surveillance, la jeune fille ne se sentait pas complètement rassurée. Elle aurait préféré que Melissa se tienne aussi loin d'Ali que possible.

Quelques minutes plus tard, on sonna à la porte d'entrée. Spencer se leva d'un bond, son cœur battant la chamade pour une raison bien différente. *Chase*.

Elle examina son reflet dans le miroir et fit bouffer ses cheveux. Une robe portefeuille Tory Burch au-dessus du genou, ce n'était pas un peu trop habillé ? Après tout, Chase l'emmenait juste boire un café.

Elle jeta un coup d'œil aux jeans proprement empilés sur une étagère de sa penderie. Pourquoi se prenait-elle autant la tête avec ça ? Chase était juste un ami. Certes, un ami serviable et très mignon, envers qui elle avait une dette. Mais elle ne comprenait pas pourquoi elle avait mis si longtemps à se maquiller ou pourquoi, chaque fois qu'elle le revoyait farfouiller dans la maison témoin de M. Pennythistle, elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

On sonna de nouveau. Spencer poussa un grognement, enfila des chaussures à petits talons et dévala l'escalier au moment où sa mère ouvrait la porte.

— Tiens, Chase. Bonjour.

Le jeune homme entra dans le vestibule et sourit en voyant Spencer.

— Ouah. La classe, dit-il en la détaillant de la tête aux pieds.

Spencer rougit. Chase portait un pantalon en toile et un T-shirt. Mais avant qu'elle ne puisse remonter se changer, il lui offrit son bras.

— Allez, viens. On y va.

Il lui ouvrit la portière de sa Honda, puis démarra, prit la route de la ville et la quitta pour pénétrer dans un quartier que Spencer ne connaissait pas.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

À en juger par les drapeaux vert-blanc-rouge pendus sous le porche des maisons de pierre brune qui bordaient les rues, la moitié de l'Italie avait dû abandonner sa mère patrie pour venir s'installer ici.

— Tu verras, répondit Chase en faisant un créneau devant un café d'apparence banale.

Cette fois encore, il ouvrit la portière de Spencer et lui prit la main pour l'aider à descendre de voiture – mais la lâcha très vite. Il poussa la porte du café. Un carillon tinta, et une forte odeur d'expresso chatouilla les narines de Spencer. Le sol était en marbre, les comptoirs en bois sombre, les tables et les chaises en fer forgé. Les haut-parleurs diffusaient un air d'opéra.

— Regardez qui est là ! s'exclama quelqu'un.

Un homme aux cheveux argentés, qui portait un costume trois-pièces à fines rayures, émergea de derrière le bar pour étreindre Chase avec force. Il empestait le cigare. Spencer se dandina d'un pied sur l'autre. On l'aurait dit tout droit sorti des *Soprano*.

— Spencer, je te présente Nico, dit Chase quand l'homme le lâcha enfin. Nico, Spencer.

Le dénommé Nico détailla Spencer, puis donna un coup de poing dans le bras de Chase.

— Belle prise, mon pote.

— Oh, c'est juste une amie, le détrompa très vite Chase.

Il jeta un regard embarrassé à Spencer, qui sourit. Nico lui fit un clin d'œil comme s'il ne le croyait pas, puis désigna la salle d'un ample geste du bras. Quelques-unes des tables étaient déjà occupées par des couples. Dans un coin, un vieil homme faisait des mots croisés.

— Asseyez-vous où vous voulez.

Spencer choisit une table et regarda autour d'elle. Des casseroles et des faitouts pendaient au plafond. Des quantités de photos en noir et blanc représentant des femmes à la mine sérieuse en train de bercer un bébé ou de faire la cuisine ornaient les murs, se mélangeant à de vieilles publicités en italien et à des affiches pour des opéras dont Spencer n'avait jamais entendu parler. On se serait cru à Paris ou à Rome.

Spencer se pencha vers Chase.

— Comment as-tu connu cet endroit ?

Le jeune homme sourit.

— En bossant sur une enquête pour mon blog. Nico m'a fourni des tas d'informations intéressantes – et des billets pour l'opéra.

Spencer croisa les bras sur sa poitrine.

— Je croyais que l'opéra, c'était pour les vieilles dames.

— Pas du tout. (Chase secoua la tête.) Je n'arrive pas à croire que tu n'en aies jamais vu un. Il faudra que je t'emmène, à l'occasion.

Spencer sourit.

— Ça me plairait.

Peu de temps avant, quand elle pensait à l'avenir, elle imaginait « A » finissant par les rattraper et les punir. C'était comme si un seau d'eau sale qui prenait beaucoup trop de place dans sa tête venait enfin de se vider.

— À quoi pensais-tu ? demanda Chase.

Spencer prit une grande inspiration.

— Je me disais que les choses ont bien changé tout à coup. Je suis tellement soulagée de n'avoir plus ce fardeau sur les épaules !

— Tu m'étonnes, acquiesça Chase.

— Je sais bien que je ne devrais pas trop relâcher ma vigilance, qu'ils pourraient encore être en train de me surveiller.

Machinalement, Spencer jeta un coup d'œil par la fenêtre en vitrail. Des pigeons sautillaient dans la rue. Une contractuelle passa, son carnet à la main.

— Tu sais où en est l'enquête ? chuchota Chase.

— J'ai donné le porte-clés à la police, répondit Spencer. Maintenant, à eux de faire leur boulot.

Soudain, ses cheveux se hérissèrent dans sa nuque. Elle leva la tête au moment où la porte de derrière s'ouvrait en grinçant. Elle s'attendait presque à voir entrer Ali, mais ce n'était qu'une vieille femme qui se dépêcha d'aller essuyer une table.

Spencer reporta son attention sur Chase.

— On ferait mieux de ne pas parler d'Ali en public.

Le jeune homme opina.

— Entendu.

Nico réapparut avec deux tasses de porcelaine fine.

— *Grazie*, dit Spencer pour tenter de se mettre dans l'ambiance.

Elle prit une gorgée minuscule. C'était le café le plus parfumé, le plus savoureux qu'elle ait jamais goûté.

— Ouah, dit-elle après avoir avalé.

— Je te l'avais bien dit, triompha Chase.

Il saisit une serviette dans le porte-serviettes en argent au milieu de la table et la tendit à Spencer. Un moment, ils gardèrent le silence. Puis Chase se pencha vers Spencer et dit sur un ton de conspirateur :

— Une fois, je l'ai invité à dîner un dimanche. (Il désigna discrètement Nico, qui sifflait en nettoyant de minuscules tasses à expresso derrière son comptoir.) Mes parents m'ont regardé comme si j'avais perdu la tête. Ils étaient sûrs que la police ferait une descente avant la fin de la soirée.

— Ma mère aurait sans doute réagi pareil, gloussa Spencer. (Elle posa son menton dans sa main.) C'est important, le dîner dominical, dans ta famille ?

Chase s'adossa à sa chaise.

— On est très nombreux en comptant mes oncles, mes tantes et mes cousins. Du coup, ça peut vite devenir assez agité. Mais si on ne mangeait plus tous ensemble une fois par semaine, ça me manquerait.

Il décrivit la nourriture roborative mais délicieuse que préparait sa mère, les blagues éculées que racontait son grand-père, les farces que ses plus jeunes cousins aimaient faire au moment du dessert.

— Ça a l'air chouette, commenta Spencer. J'ai toujours rêvé d'avoir une famille où les gens s'apprécieraient les uns les autres.

Chase sourit.

— Tu pourrais venir un de ces quatre, si tu veux.

Quelque chose palpita dans la poitrine de Spencer.

— D'abord tu m'invites à l'opéra, puis à dîner dans ta famille... Qu'est-ce que ce sera la prochaine fois ? tenta-t-elle de plaisanter.

— J'aurais bien dit : ton bal de promo, mais c'est déjà fait. (Chase grimaça.) Plus ou moins.

Spencer gloussa. Elle aimait bien quand il flirtait avec elle. Il la dévisageait d'un air presque fébrile, comme s'il voulait l'embrasser. Elle hésita un moment, puis se pencha légèrement vers lui...

Bip.

Le téléphone de Spencer claironna bruyamment à travers le café.

— Zut, dit la jeune fille en le cherchant dans son sac.

Elle avait reçu un texto d'un expéditeur anonyme. Son estomac se noua. Très vite, elle ouvrit le message.

*Tu veux vraiment avoir la mort d'un autre innocent sur la conscience, Spence ?
Non ? Alors, renonce à ton jouet.*

« A »

Son sang reflua de son visage.

— Spencer ? (Chase lui toucha le bras.) Que se passe-t-il ?

Elle jeta un coup d'œil à la ronde. Nico s'affairait devant le moulin à café. Une assiette de cannoli entre eux, des amoureux se donnaient mutuellement la becquée.

Soudain, la lumière se fit dans l'esprit de Spencer.

— Rien d'important, répondit-elle.

Puis, sans hésiter, elle tapa le numéro de l'agent Fuji. *Je viens juste de recevoir un autre texto*, écrivit-elle en faisant suivre ce dernier. *À vous de jouer.*

LA JEUNE GALERISTE

Le jeudi après-midi, Aria se rendit dans le vieil Hollis et trouva une place où se garer. Elle descendit de voiture, récupéra son portfolio sur la banquette arrière et se dirigea vers la galerie où travaillait sa mère. Celle-ci occupait le rez-de-chaussée d'une grande maison victorienne avec des bow-windows ornés d'attrape-soleil et des massifs de tulipes dans le jardin. Sous le porche, des carillons à vent en bronze tintaient doucement.

C'était le premier jour de travail d'Aria. La jeune fille aurait bien voulu se sentir excitée, mais elle était comme engourdie. Son portfolio lui semblait beaucoup trop lourd – elle doutait que Jim, le propriétaire de la galerie, veuille vendre son travail, mais Ella avait insisté pour qu'elle apporte tout ce qu'elle avait fait récemment.

Redressant les épaules, Aria remonta l'allée en prenant garde de ne pas trébucher avec les escarpins à petits talons fuchsia qu'elle portait pour la première fois. Un pneu se balançait à la branche basse d'un érable ; un nid d'oiseau se dissimulait dans une fourche.

Au moment où Aria passait devant l'arbre, son téléphone sonna dans son sac. Elle le sortit. Le nom de l'agent Fuji s'affichait à l'écran. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. La police avait-elle fait une découverte capitale ?

— Allô, Aria ? C'est l'agent Fuji, lança une voix toute professionnelle. J'ai également Spencer en ligne. Vous avez une seconde ?

— Bien sûr.

Une ombre remua de l'autre côté de la rue, mais quand Aria tourna la tête, elle ne vit rien de spécial – pas même son garde du corps.

Fuji se racla la gorge.

— D'abord, je veux vous remercier de me faire suivre les messages que « A » vous envoie. Ça nous aide beaucoup.

— J'en ai reçu un hier soir, Aria, lança Spencer de sa voix rauque. Et toi ?

— Non, rien du tout. Le tien disait quoi ?

— Il menaçait un de mes amis, Chase, le garçon qui tient le blog sur les théories de la conspiration. Je crains qu'il ne soit en danger. Il faudrait peut-être le mettre sous protection, lui aussi.

— Je verrai ce que je peux faire, promet Fuji. Mais en fait, je vous appelais pour clarifier une chose au sujet de Graham Strickland. C'est vous qui l'avez localisé et contacté, n'est-ce pas ?

Aria appuya son portfolio contre un lampadaire.

— Pas du tout. J'ai fait sa connaissance parce que nous étions dans le même groupe d'activité pendant la croisière.

— Mmmmh. Donc, vous n'avez découvert que plus tard que c'était l'ex-petit ami de Tabitha Clark ? demanda Fuji.

— C'est ça, acquiesça Aria en se détournant quand une fille passa en vélo dans la rue. Et, quasiment au même moment, j'ai reçu un message signé « A », comme s'ils m'observaient.

— D'accord. (Fuji soupira.) J'aurais bien aimé pouvoir parler à Graham avant qu'il ne meure.

— Avant qu'il ne soit tué, rectifia Spencer. Au fait, vous pensez à chercher un garçon dont le prénom commence par un N ?

— Ne vous en faites pas, nous explorons toutes les pistes, lui assura Fuji.

— Si vous pouviez vous procurer une liste des patients du Sanctuaire datant de l'époque où Ali y était, ça nous aiderait sûrement, insista Spencer.

— On s'en occupe, dit Fuji un peu plus sèchement. (Une voix étouffée résonna derrière elle.) Les filles, il faut que j'y aille. Merci pour votre aide.

— Attendez ! protesta Spencer.

Mais Fuji avait déjà raccroché.

Aria fit de même en levant les yeux au ciel. Spencer voulait toujours tout contrôler.

— Aria ! Dieu merci, tu es là !

La porte de la maison victorienne s'était ouverte, livrant passage à Ella. Elle portait son « uniforme de galeriste », comme elle l'appelait : une longue jupe en patchwork, une blouse de paysanne blanche et des Birkenstock en daim bleu. Elle poussa Aria à l'intérieur. Les murs du rez-de-chaussée avaient été abattus pour créer un espace immense, aux murs desquels étaient accrochés d'innombrables tableaux représentant granges ou animaux de la région.

— Un nouvel artiste doit arriver d'ici quelques minutes. Nous allons exposer ses œuvres au cours d'une soirée privée. C'est très excitant.

Aria toucha le vieux rouet qui occupait un coin de la galerie depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs – un peu comme la plupart des tableaux, en fait.

— Comment s'appelle-t-il ?

Ella jeta un œil par la fenêtre la plus proche.

— Asher Trethewey.

Même si elle avait essayé, Aria n'aurait pas pu inventer un nom plus approprié pour un avocat à la retraite qui s'était découvert une vocation artistique sur le tard. Elle l'imaginait très bien armé d'une boîte de pastels, s'acharnant sur une scène pastorale – les cascades du parc de Brandywine, par exemple.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

Ella consulta sa montre.

— Justement, oui. J'ai rendez-vous pour déjeuner avec un autre artiste dans un quart d'heure. Il faut que j'y aille. Et je me demandais si tu pourrais recevoir M. Trethewey à ma place.

— Moi ? s'étonna Aria en montrant sa poitrine du pouce.

Ça semblait une bien grosse responsabilité pour une nouvelle employée !

— Il passe juste prendre des papiers. (Ella désigna une pile de documents sur le bureau.) Tu n'as qu'à les lui donner, d'accord ? (Elle saisit son sac et ses clés.) Je file. Je suis sûre que tu te débrouilleras très bien.

Et elle sortit en trombe.

Aria s'approcha de la fenêtre pour la regarder descendre précipitamment les marches et s'engouffrer dans sa voiture. Quelques instants plus tard, elle avait disparu, et la rue redevint étrangement calme. Un écureuil se figea sur une branche, la tête penchée sur le côté. Les carillons à vent se balançaient toujours, mais sans se toucher ni émettre le moindre son. Un avion passait dans le ciel, trop haut pour qu'on l'entende.

Aria se tourna vers la grande pièce. Après avoir regardé fixement une série de natures mortes à l'aquarelle qui occupait tout un mur, elle reporta son attention sur les documents destinés à M. Trethewey. Et si celui-ci avait des questions ? Ça, c'était du Ella tout craché. Quand la famille Montgomery vivait en Islande, elle s'était cassé la jambe en essayant d'attraper un bébé macareux coincé dans un arbre, et, pendant qu'elle était alitée, elle avait demandé à Aria de prendre la Saab pour aller faire des courses à l'épicerie – alors que sa fille avait quatorze ans et n'avait jamais touché un volant de sa vie.

— Tu te débrouilleras très bien, avait-elle affirmé. Contente-toi de tenir ta droite et de t'arrêter aux feux rouges.

On frappa à la porte. Aria se retourna. Bombant le torse, elle traversa la pièce en essayant de préparer ce qu'elle dirait – sauf qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pourrait bien raconter.

Un jeune homme en T-shirt noir et pantalon gris moulant se tenait sous le porche. Il avait des épaules larges, des yeux bleu glacier au regard pénétrant, un nez parfait, un menton affirmé et des lèvres sensuelles. Sans le portfolio noir qu'il tenait sous le bras, il

aurait ressemblé à un croisement entre David Beckham et le type de la pub pour l'eau de Cologne Polo.

Aria haussa un sourcil.

— Oui, bonjour ?

Le visiteur lui tendit la main.

— Bonjour, je suis Asher Trethewey. Vous êtes Ella Montgomery ?

— O-oh, bafouilla Aria. (Elle recula et faillit trébucher avec ses talons.) Non, je suis sa fille, Aria. Mais je vous attendais. Entrez, dit-elle d'une voix un peu trop aiguë. Les papiers sont là, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le bureau.

Asher la suivit et regarda autour de lui.

— En fait, je voulais montrer mon travail à votre mère, lui faire choisir les pièces à utiliser pour l'exposition.

— Ah. (Aria serra les dents. Elle était sûre qu'il y aurait un problème de ce genre.) Eh bien, elle a dû partir déjeuner avec un artiste ; je ne pense pas qu'elle revienne tout de suite...

Asher pencha la tête sur le côté et lui sourit.

— Vous n'avez qu'à regarder vous-même.

Il posa son portfolio sur le bureau et l'ouvrit, révélant un tas d'images éthérées, légèrement floues et qui, pour la plupart, montraient des gens en mouvement – en train de sauter, de tourner ou de rebondir sur un trampoline. Aria en examina une de plus près. On aurait dit une photo d'une fillette qui courait à travers un jet d'eau, mais, à bien y regarder, l'image se composait de pixels minuscules, comme une mosaïque.

— Ouah, dit Aria. On dirait du Chuck Close version numérique.

Un des coins de la bouche sensuelle d'Asher frémit.

— Vous n'êtes pas la première à me faire cette remarque.

— C'est un de mes artistes préférés, avoua Aria. J'ai essayé d'imiter son style, mais je ne suis pas assez douée.

L'inspiration lui était venue l'été précédent, après avoir vu une rétrospective Chuck Close au Museum of Art de Philadelphie. Noel l'avait accompagnée ; il avait patienté pendant des heures tandis qu'elle étudiait attentivement chaque pièce, et pas une fois il ne s'était plaint.

Aria se raidit. *Ne pense pas à Noel*, se morigéna-t-elle silencieusement. Elle se racla la gorge.

— Ne le prenez pas mal, mais qu'est-ce que vous fichez à Rosewood ?

Asher gloussa.

— C'est une obligation liée à ma bourse universitaire qui m'a amené à Hollis. Avant ça, j'étais à San Francisco.

— Vraiment ? (Aria saisit un sous-verre incluant une mouche prisonnière d'un morceau d'ambre. Elle plaignait la pauvre bestiole.) J'ai toujours eu envie d'aller là-bas.

— C'est cool. (Asher étira ses bras au-dessus de sa tête.) Allez, avouez. Vous pensiez que je serais un de ces artistes qui peignent des carrioles amish et des pâturages pleins de vaches, hein ?

— Peut-être, admit Aria. (Elle se remit à examiner son travail et son dossier.) Vous avez déjà fait beaucoup d'expositions.

— J'ai un agent à New York, ça aide bien. (Asher baissa ses longs cils.) Quelques célébrités se sont intéressées à mon travail. C'est agréable.

Aria haussa un sourcil.

— Des gens que je pourrais connaître ?

Asher referma son portfolio.

— Des musiciens indés, des habitués du circuit des galeries d'art. La plus célèbre, c'était sans doute Madonna.

— Madonna ? glapit Aria sans pouvoir s'en empêcher. Vous l'avez rencontrée ?

Asher parut embarrassé.

— Oh, non. Je lui ai juste parlé au téléphone. Elle a un faux accent britannique super coincé.

— Je vois, dit Aria en s'efforçant de prendre un air blasé.

— Vous êtes une artiste, vous aussi ? demanda Asher.

Aria tritura une mèche de cheveux qui s'était échappée de sa queue-de-cheval.

— Oh, pas vraiment. Rien de sérieux. (Elle jeta un coup d'œil à son propre portfolio en carton posé dans le coin, et qui avait l'air tellement minable à côté de celui en cuir d'Asher.) Je bidouille juste un peu.

Les yeux bleus d'Asher s'éclairèrent.

— Je peux voir ?

Sans attendre la permission d'Aria, il se dirigea vers le portfolio, s'en saisit et le posa à côté du sien sur le bureau. Lorsqu'il examina la première de ses œuvres, Aria sentit le rouge lui monter aux joues. C'était un portrait coloré et surréaliste de Noel : la peau violacée, les cheveux verts, le corps fondant comme de la cire. Mais on reconnaissait bien ses yeux, son sourire, ses cheveux qui formaient des touffes sur sa tête. Quelque chose bourdonna dans la poitrine d'Aria.

Asher passa à la peinture suivante, puis à celle d'après. Incapable de soutenir cette vision plus longtemps, Aria détourna le regard. Noel la taquinait toujours parce qu'elle ne cessait de l'utiliser comme modèle ; il lui avait demandé si elle lui donnerait ses portraits après l'exposition de fin d'année de l'Externat.

— Pourquoi, tu comptes les emporter avec toi à la fac ? avait plaisanté Aria.

— Évidemment. Je les accrocherai dans ma chambre, à côté des posters de femmes à poil de mon camarade de chambre.

Elle se dit que ça n'arriverait plus, maintenant.

— Ça va ?

Aria cligna des yeux rapidement pour chasser les larmes qui, à sa grande horreur, les avaient envahis. Elle tenta de sourire.

— Désolée. Tous ces portraits représentent mon ex. J'ai encore du mal à tourner la page. Franchement, je déteste tous ces trucs. Je devrais les brûler.

Asher scruta le visage de Noel un moment, puis referma le portfolio.

— Moi aussi, je prends les gens que j'aime comme modèles. C'est humain, vous savez. (Il s'approcha d'Aria.) Ne brûlez pas vos œuvres. Elles pourraient valoir quelque chose un jour.

Aria le regarda comme s'il était cinglé.

— On peut toujours rêver.

— Je suis sérieux. Votre travail est d'une profondeur incroyable. Vous avez beaucoup de talent.

Le soleil émergea de derrière un nuage, se déversant à flots par la baie vitrée. Aria déglutit, ne sachant pas si elle devait sourire ou éclater en sanglots.

— Merci, dit-elle faiblement.

Asher entrelaça ses doigts.

— Vous devriez continuer sur votre lancée. Montrez-moi vos dessins au fur et à mesure. Je pourrais vous mettre en contact avec mon agent.

— Quoi ? gargouilla Aria.

Mais Asher eut un sourire plein d'assurance.

— Je sais reconnaître un talent brut quand je le vois. (Puis il saisit le tas de papiers sur le bureau, le glissa dans son portfolio et fourra celui-ci sous son bras.) Bref, je repasserai. Dites à votre mère de m'appeler.

— Promis, acquiesça Aria.

Une douce chaleur l'enveloppa quand elle regarda Asher descendre les marches du porche et s'éloigner d'une démarche souple. Elle aurait voulu appeler quelqu'un pour lui dire qu'un artiste reconnu venait de l'encourager à peindre davantage. Et s'il la mettait vraiment en contact avec son agent ? C'était si excitant !

Puis Aria comprit qui elle voulait appeler : Noel. Et lorsque Asher disparut de sa vue, son humeur bascula. Tout à coup, la rue lui parut très sombre. Une voiture passa devant la galerie sans ralentir. Un chat miaula piteusement dans une impasse voisine.

Ping.

Le téléphone d'Aria vibra dans sa paume. La jeune fille frémit et baissa les yeux vers l'écran. Elle avait reçu un nouveau texto d'un expéditeur anonyme. Elle l'ouvrit.

Évite de devenir trop proche de ton nouveau copain artiste – sans quoi, je devrai lui faire du mal à lui aussi.

« A »

L'estomac d'Aria se noua. Comment Ali pouvait-elle déjà savoir ? Avait-elle espionné leur conversation ? Comptait-elle éliminer tous les gens qu'Aria connaissait ?

Il existait un moyen très simple de résoudre le problème. Appuyant sur la touche « Faire suivre », Aria envoya le message à Fuji. Puis elle fourra son téléphone dans son sac et se força à rentrer dans la galerie la tête haute. *Tu n'as rien à craindre*, se répétait-elle en boucle. *C'est fini. Tu vas enfin pouvoir passer à autre chose.*

Du moins, elle l'espérait.

HANNA MARIN, UN EXEMPLE À SUIVRE

Cet après-midi-là, Hanna fixait du regard l'objectif impassible d'une caméra de télévision. Quand la lumière rouge indiquant que ça tournait commença à clignoter, elle se fendit d'un large sourire.

— Et c'est pourquoi je soutiens le plan « Tolérance zéro » de Tom Marin, énonça-t-elle lentement et clairement.

C'était la sixième prise de leur annonce d'intérêt public contre la conduite en état d'ivresse, et elle sentait que ça allait être la bonne.

Assis sur un tabouret à côté d'elle, le père d'Hanna récita son propre texte sur un ton présidentiel. Les caméras zoomèrent sur lui, et Hanna en profita pour jeter un coup d'œil à son reflet dans le miroir qui se dressait à l'autre bout du studio improvisé au QG de campagne de Tom Marin.

Elle portait une robe bleu foncé près du corps et un collier de perles emprunté à sa mère. Un coiffeur lui avait fait un brushing, et ses cheveux auburn cascadaient doucement dans son dos. Ses yeux verts brillaient, et elle avait un teint radieux grâce à une crème miracle de la maquilleuse – elle ne devait surtout pas oublier d'en demander le nom.

La caméra se tourna de nouveau vers elle.

— Nous devons veiller à la sécurité des jeunes en Pennsylvanie, dit-elle sur un ton grave. Je suis bien placée pour le savoir, pas seulement à cause de mon âge et de l'endroit où je vis, mais parce que j'ai été victime de harcèlement et d'un accident de la route provoqué par l'alcool.

Pause. Souris. Aie l'air sincère et patriote.

— Et... coupez ! lança le réalisateur, perché sur un tabouret derrière la caméra. Je pense que c'est la bonne.

Tout le monde dans la pièce applaudit. M. Marin tapota l'épaule de sa fille.

— Bon boulot.

— C'était super, approuva Kate en apparaissant près d'eux. Tu as une aisance impressionnante devant les caméras, Han. On dirait que tu as fait ça toute ta vie.

— C'est de moi qu'elle tient ça, se vanta la mère d'Hanna.

La jeune fille était à peu près sûre que jamais sa mère et sa demi-sœur ne s'étaient trouvées ensemble dans un espace aussi exigu, mais elles semblaient s'entendre plutôt bien. Isabel, en revanche, se tenait dans le coin opposé du studio, serrant un bloc-notes si fort qu'Hanna était surprise qu'elle ne l'ait pas encore plié en deux.

Sidney, le bras droit de Tom Marin, s'approcha d'eux.

— J'ai un peu réfléchi. Tournons les choses de manière à incriminer le bar où on a servi Hanna et Madison. Ça passera bien auprès des électeurs. Les gens penseront : « S'ils leur avaient demandé une pièce d'identité pour vérifier leur âge, cet accident ne serait jamais arrivé. »

— Exactement, approuva M. Marin. Comment s'appelait ce bar ? On pourrait exiger leur fermeture, histoire de faire un exemple.

— La Cabana.

Hanna avait beaucoup pensé au bouge de South Street où elle s'était réfugiée en ce soir funeste. Elle sentait encore la fumée, entendait encore le morceau de country qui était diffusé à son arrivée. Jamais elle n'oublierait l'haleine alcoolisée de Madison ni le sol poisseux des toilettes.

— C'est noté, dit Tom Marin en tapant quelque chose sur son iPhone. Prête pour la phase deux, Han ?

La jeune fille se dandina, mal à l'aise. La phase deux consistait à se rendre à l'université Immaculata, où Madison avait été transférée après son accident, afin de lui présenter ses excuses. La cousine de Naomi avait accepté de lui parler, mais Hanna n'en menait pas large. Si seulement elle avait pu se dispenser de cette épreuve...

Percevant l'appréhension de sa fille, M. Marin lui passa un bras autour des épaules.

— Je resterai avec toi tout le temps, ma chérie, je te le promets.

Isabel se précipita vers eux.

— Mais, Tom, on a rendez-vous avec tes nouveaux donateurs à seize heures !

M. Marin serra les dents.

— Reporte à un autre jour.

Le visage d'Isabel s'assombrit.

— La mort de Gayle Riggs t'a fait perdre des sommes considérables. Nous avons besoin de cet argent. (Elle se racla la gorge.) En parlant de Gayle, tu as entendu ? Il y a du nouveau dans l'enquête. La police a fouillé sa maison une deuxième fois pour trouver des preuves.

Hanna se mordit les lèvres pour ne pas s'écrier que c'était grâce à elle et à ses amies.

Tom Marin se dirigea vers la porte.

— Je suis sûr que les donateurs peuvent attendre un jour de plus, Iz. J'ai promis à Hanna de l'accompagner, et j'ai l'intention de tenir parole.

— Je suis fière de toi, Tom, s'extasia la mère d'Hanna en adressant un sourire narquois à Isabel.

Une ride profonde apparut entre les yeux de cette dernière, et Hanna eut l'impression que, s'ils ne filaient pas très vite, tout ça allait dégénérer en épisode de *Real Housewives : Rosewood, Pennsylvanie*¹.

— J'arrive dans une seconde, dit très vite Hanna à son père. Il faut juste que j'appelle Mike.

Elle n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis la veille, et elle voulait s'assurer que tout allait bien. D'habitude, il lui envoyait des textos en continu, y compris pendant les cours.

Hanna sortit des locaux de campagne de son père. Sur la passerelle qui surplombait la fontaine de l'atrium, elle composa le numéro de son petit ami – et, une fois de plus, elle tomba sur sa boîte vocale. Elle raccrocha sans laisser de message. Où était donc Mike ?

Une porte claqua très fort, faisant sursauter Hanna. Les bruits résonnaient beaucoup dans ce bâtiment moderne. La jeune fille n'aimait pas du tout venir ici. Quelques mois plus tôt, « A » – Ali – l'avait coincée dans l'ascenseur. La cabine s'était arrêtée, et les lumières s'étaient éteintes. Une fois libérée, Hanna avait trouvé le boîtier de contrôle grand ouvert, comme si quelqu'un avait trafiqué les interrupteurs. L'odeur du parfum à la vanille d'Ali lui avait chatouillé les narines comme pour se moquer d'elle. Si seulement elle avait appelé la police ce jour-là !

Par la baie vitrée, Hanna chercha Bo du regard mais ne vit pas sa voiture sur le parking. Elle appela l'agent Fuji.

— Vous savez où est mon garde du corps ? Je ne le vois nulle part.

On entendait quelqu'un pianoter sur un clavier à l'autre bout de la ligne.

— Ce n'est pas parce que vous ne le voyez pas qu'il n'est pas là, répondit Fuji.

— Mais d'habitude, j'arrive à le repérer, et là... rien depuis ce matin.

— Hanna, je n'ai pas le temps de surveiller les moindres déplacements des agents affectés à votre protection. Je suis certaine que vous n'avez pas de raison de vous inquiéter.

— C'est juste que... j'ai entendu dire que la police enquêtait de nouveau sur le meurtre de Gayle, insista Hanna d'une toute petite voix. Et je sais que ça va rendre Ali nerveuse. Et puis, je me fais du souci pour mon petit ami. J'ai peur qu'elle ne s'en prenne à lui parce qu'il en sait trop.

Parler de Mike lui rappela un rêve qu'elle avait fait la nuit précédente. Son téléphone avait vibré ; un message de « A » l'avait informée que Mike était en danger, qu'elle devait le retrouver au plus vite. Hanna était sortie en trombe et avait regardé autour d'elle. Bizarrement, la maison des DiLaurentis se trouvait juste à côté de la sienne, et le trou que

les ouvriers avaient creusé pour couler les fondations du belvédère béait de nouveau dans le jardin. Hanna s'était précipitée pour voir. Mike gisait dans le fond, recroquevillé en position fœtale – mort, de toute évidence.

— Et s'il lui arrivait quelque chose ? dit Hanna, horrifiée de ne pas s'être souvenue de son rêve plus tôt. Sommes-nous certains que tout le monde est en sécurité ?

— Hanna, calmez-vous, lui enjoignit Fuji. Tout va bien. Et chaque fois que vous m'appellez, vous m'empêchez d'avancer sur cette enquête – je suis sûre que vous le comprenez.

Elle raccrocha sans attendre la réponse d'Hanna, qui eut un mouvement de recul. Elle ne savait pas si elle devait se sentir offusquée ou rassurée. Mais Fuji faisait son travail. Elle devait avoir confiance. Bientôt, cette affaire serait enfin terminée.

Une demi-heure plus tard, le SUV de M. Marin franchissait les portes de l'université Immaculata, une université privée située non loin de Rosewood. Des filles en sweat-shirt de rugby et jupe à carreaux plissée traversaient le campus. Des garçons portant une crosse sur les épaules gravissaient les marches d'un dortoir. Presque tous les élèves étaient en mocassins bateau Sperry.

Ils se garèrent devant le dortoir de Madison et descendirent de voiture.

— Viens.

Tom Marin prit la main d'Hanna et se dirigea vers l'entrée. L'intérieur du bâtiment grouillait de filles. Un mélange de parfums légèrement écœurant flottait dans l'air.

— Nous y voilà, dit M. Marin en s'arrêtant devant la chambre 113.

Sur la porte, un tableau blanc était couvert de messages pour Madison. Hanna prit le temps d'en lire quelques-uns. « Dîner à dix-huit heures ? », « Tu vas à la réunion demain ? », « Tu as fait le devoir de chimie ? ». Devait-elle en déduire que Madison menait une vie relativement normale ?

Hanna hésita avant de frapper, l'appréhension lui comprimant la poitrine.

— Tu peux le faire, l'encouragea son père comme s'il avait deviné ses pensées. Je suis juste à côté de toi.

Hanna lui en fut si reconnaissante qu'elle faillit fondre en larmes. Rassemblant son courage, elle tendit le poing et frappa. La porte s'ouvrit aussitôt, révélant une fille blonde au visage ovale et aux sourcils trop épilés.

— Hanna ? lança-t-elle.

— Oui. (La jeune fille tourna la tête vers Tom Marin.) Et voici mon père.

Madison fronça les sourcils sans quitter Hanna des yeux.

— Hum. Je croyais que tu étais la Petite Menteuse blonde.

— Non. Ça, c'est Spencer, la détrompa Hanna.

Madison s'appuya contre le chambranle.

— Ouah. Je ne me souviens vraiment pas du tout de cette soirée.

Elle s'effaça pour laisser entrer Hanna et son père.

Un lit une place paré d'une couette blanche soigneusement tirée se trouvait près de la fenêtre. Le bureau était couvert de livres et de papiers ; l'ordinateur Dell se trouvait contre le mur d'en face. Du linge sale s'entassait près de la porte de la salle de bains, et plusieurs paires de chaussures gisaient abandonnées devant la penderie.

— Tu as une chambre pour toi toute seule, remarqua Hanna. Veinarde.

— C'est à cause de ma jambe. (Madison souleva son jean, révélant un appareil orthopédique autour de son mollet.) J'imagine qu'ils ont eu pitié de moi.

Un poids énorme comprima de nouveau la poitrine d'Hanna. Naomi lui avait dit que la jambe de Madison avait été brisée en plusieurs endroits au moment de l'accident. Sa cousine ne jouerait plus jamais au hockey sur gazon.

— Ça fait mal ? demanda Hanna d'une toute petite voix.

Madison haussa les épaules.

— Parfois. Je dois subir une nouvelle opération pour redresser l'os cet été. D'après les médecins, ma jambe sera comme neuve après ça.

Une opération. Hanna jeta un coup d'œil vers la porte. Elle brûlait d'envie de s'enfuir et de ne jamais revenir. Mais son père lui adressa un signe de tête encourageant.

Hanna prit une grande inspiration.

— Écoute, Madison, je suis sûre que tu sais ce qui s'est passé cette nuit-là, pas vrai ? Je t'ai raccompagnée chez toi, et... quelqu'un s'est rabattu dans ma file ; on a quitté la route et percuté un arbre. Je suis désolée de m'être enfuie après ça. Je n'aurais jamais dû t'abandonner.

Madison s'assit sur la chaise de son bureau.

— C'est bon, Hanna. Je te pardonne.

Hanna haussa les sourcils. Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi facile.

— Bon, super, dit-elle en pivotant vers la porte.

Une bonne chose de faite !

Puis elle hésita. Justement, n'était-ce pas un peu *trop* facile ?

— Attends. Tu le penses vraiment ? Si tu m'en veux, tu peux me le dire, tu sais. Je comprendrai. À ta place, je serais plutôt fâchée.

Madison fit tourner un stylo entre ses doigts.

— Je regrette qu'on ait eu un accident, et je regrette que tu te sois enfuie. Mais, de mon point de vue, si tu m'avais laissée conduire, ça se serait terminé beaucoup plus mal pour moi.

— J'aurais dû insister pour que tu prennes un taxi. (Hanna s'assit sur le bord du lit soigneusement fait de Madison.) Lui, il ne se serait pas planté.

Madison fit tourner sa chaise.

— Ça, on ne peut pas en être sûres. Le même conducteur lui serait peut-être rentré dedans. (Elle s'immobilisa, les yeux brillants.) Tu sais qu'on a trouvé une vidéo de surveillance ?

— Qui montre le chauffard ? (Hanna se pencha en avant.) Tu as pu voir qui c'était ? Ali, peut-être ?

— Non, les flics n'ont pu distinguer qu'un bout de la plaque d'immatriculation, et un moment ils ont cru que ça suffirait, mais ils n'ont pas réussi à identifier le conducteur, répondit Madison. La seule chose dont ils sont sûrs, c'est que la voiture était une Acura.

Des étoiles dansèrent devant les yeux d'Hanna. Une Acura ? Spencer n'avait-elle pas trouvé un porte-clés de cette marque dans la maison témoin saccagée de son beau-père ?

Madison se pinça l'arête du nez.

— J'aimerais me souvenir du visage du conducteur. En fait, j'aimerais me souvenir de n'importe quoi, mais toute cette soirée n'est qu'un grand trou noir pour moi. (Elle saisit son téléphone sur son bureau.) Je me souviens à peine d'être entrée dans ce bar. Avant ça, j'avais déjà bu deux verres dans un autre endroit où ils ne te demandent jamais de pièce d'identité, un peu plus bas dans la rue, mais je revois vaguement un barman canon qui a beaucoup insisté pour m'attirer à l'intérieur.

Hanna se redressa.

— Ouais, Jackson. Il m'a fait le même coup.

Elle se revit passer devant le bar ce soir-là. Debout devant la porte, Jackson l'avait apostrophée. « C'est le happy hour. Deux cocktails pour le prix d'un en ce moment », avait-il lancé sur un ton charmeur, en lui dévoilant ses dents d'une blancheur éblouissante. Il ressemblait à un garçon de l'Externat qui jouait au lacrosse et faisait de l'aviron, mais son regard avait quelque chose de prédateur.

Beaucoup plus tard, pendant qu'elles étaient en train de bavarder, Hanna s'était penchée pour rattraper Madison avant que celle-ci ne tombe de son tabouret, et Jackson en avait profité pour loucher sur son décolleté avec un sourire libidineux.

— J'aimerais bien mettre la main sur ce type, dit Tom Marin sur un ton bourru.

Madison hésita.

— Il ne se rendait peut-être pas compte que je n'avais pas l'âge de boire.

Hanna ouvrit la bouche mais ne dit rien. Jackson ignorait peut-être que Madison n'avait pas vingt et un ans, mais il avait continué à la servir plus vite qu'elle ne pouvait vider ses verres. Et quand Hanna lui avait suggéré d'appeler un taxi pour l'autre fille, il lui avait ri au nez.

Tom Marin se tapota les lèvres de l'index.

— Vous pourriez me le décrire ?

Avec un sourire penaud, Madison tapa sur son téléphone.

— Je peux faire mieux que ça : je peux vous le montrer. Je l'ai pris en photo discrètement, parce que je le trouvais canon, avoua-t-elle.

Hanna jeta un coup d'œil à l'écran. On y voyait le profil d'un type séduisant aux cheveux courts, en train de préparer une margarita dans la pénombre.

— Ouais, c'est bien lui, confirma-t-elle.

Ils discutèrent encore un peu puis Madison consulta sa montre.

— Désolée, mais il faut que j'aille à la répétition de mon orchestre. (Elle se leva maladroitement et tendit la main.) Monsieur Marin, ravie d'avoir fait votre connaissance. Et Hanna, contente de t'avoir revue.

— De même, dit Hanna en lui serrant la main. Bonne continuation.

— Et toi, bonne chance avec votre annonce télévisée. (Madison grimaça.) Je n'aurais jamais eu le courage de faire ça.

Hanna et son père rebroussèrent chemin en silence. Soudain, M. Marin passa un bras autour des épaules de sa fille.

— Je suis très fier de toi, la félicita-t-il. C'est dur d'affronter ses démons – de tout avouer et de présenter des excuses.

Hanna sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Merci de m'avoir accompagnée.

À cet instant, son téléphone émit un *ping*. Le cœur de la jeune fille se gonfla de joie. Mike lui répondait enfin ! *Désolé, j'ai été super occupé aujourd'hui*, avait-il écrit. Hanna poussa un soupir de soulagement. Il allait bien.

Puis elle remarqua qu'elle avait reçu un autre texto. Elle l'ouvrit, et son cœur se dégonfla telle une baudruche crevée.

Juste au moment où tu fais la paix avec Papounet, je vais devoir tout t'enlever. Tu ne pourras pas dire que je ne t'avais pas prévenue.

« A »

— Hanna ? (M. Marin se tourna vers elle.) Tout va bien ?

Les mains de la jeune fille tremblaient. S'agissait-il d'une menace à l'encontre de son père ? Le dos voûté, elle fit suivre le message à Fuji. Puis elle dévisagea son père, qui avait continué à avancer et la dévisageait avec inquiétude depuis le bout du couloir.

— Oui, oui, répondit-elle avec conviction.

Après tout, si Fuji bossait tellement dur sur cette affaire qu'elle n'avait même pas le temps de lui parler au téléphone, elle pouvait sûrement garantir leur sécurité.

Il valait mieux pour elle.

1. Émission de télé-réalité américaine qui met en scène des femmes au foyer (NdT).

QUAND TOUT S'ÉCROULE

Le vendredi matin, Spencer et Chase étaient assis chez Wordsmith's Books. L'endroit sentait le café fraîchement préparé et les beignets au sucre ; les haut-parleurs diffusaient du jazz en sourdine, et un poète récitait sa dernière œuvre en vers libres sur une scène improvisée. La librairie organisait une série de performances appelées « Les muses matinales », durant lesquelles des auteurs locaux venaient présenter leur travail aux clients en manque de caféine.

— C'était génial, non ? demanda Chase quand ils se levèrent pour partir. Ce type sait créer des images épatantes. Je voudrais tant être capable d'écrire comme lui !

Spencer, qui s'était plutôt ennuyée, haussa un sourcil.

— Dois-je en déduire que, toi aussi, tu écris des poèmes ?

— Parfois, répondit Chase, un peu embarrassé. Mais ils sont assez nuls pour la plupart.

— J'adorerais les lire, dit doucement Spencer.

Chase planta son regard dans celui de la jeune fille.

— Et moi, j'adorerais en écrire un rien que pour toi.

L'estomac de Spencer fit la culbute, mais, brusquement submergée par la culpabilité, la jeune fille détourna les yeux. Devait-elle prévenir Chase que « A » menaçait de s'en prendre à lui ?

— Ça va ? lança ce dernier.

— Oui, oui. (Spencer se racla la gorge.) Alors, euh... il ne t'est rien arrivé ces derniers temps ?

Chase fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Rien de... bizarre ?

Spencer ne savait pas comment formuler sa question. Elle ne voulait pas inquiéter Chase en lui demandant s'il avait l'impression que quelqu'un l'épiait.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Rien à part le fait que, désormais, tu t'intéresses à moi. (Il baissa la tête.) Ce qui me plaît beaucoup, soit dit en passant.

— Moi aussi, avoua Spencer en rougissant.

Elle aurait dû lui parler. Mais Fuji s'occupait de tout, pas vrai ? Chase avait peut-être un garde du corps tellement discret qu'il ne s'était même pas rendu compte de sa présence.

— Je ferais mieux d'aller en cours, marmonna Spencer en jetant son gobelet vide dans la poubelle chromée la plus proche.

Chase la suivit dans la rue, et ils se séparèrent après une chaste accolade.

— Je t'appelle plus tard ? suggéra le jeune homme avec enthousiasme.

— Volontiers, acquiesça Spencer en lui adressant un sourire timide.

Elle conserva une expression innocente jusqu'à ce que Chase sorte du parking et tourne au coin de la rue. Alors seulement elle sortit son téléphone, chercha le numéro de l'agent Fuji dans sa liste de ses contacts et le composa. Elle fut irritée de tomber sur la boîte vocale de son interlocutrice – comme les six autres fois où elle avait tenté de la joindre au cours des dernières vingt-quatre heures.

— C'est encore Spencer Hastings, dit-elle après le bip. Je voulais juste vérifier que vous aviez bien mis mon ami Chase sous protection – je m'inquiète beaucoup pour lui. Et je pense qu'il faudrait également faire surveiller ma sœur. Vous avez bien reçu le porte-clés d'Acura ? Et ma lettre ?

La veille, parce qu'envoyer un mail lui semblait trop risqué, elle avait personnellement apporté à Fuji une liste de connexions et de pistes. Par exemple, elle lui avait indiqué qu'Ali et/ou son complice se trouvai(en)t sans doute à New York quelques mois plus tôt quand elle s'y était rendue avec sa mère, son beau-père et les enfants de celui-ci : elle avait reçu un message de « A » pratiquement à la seconde où M. Pennythistle l'avait surprise au lit avec son fils Zach. Peut-être que les « A » logeaient eux aussi à l'hôtel Hudson ? Ou qu'il serait utile de se procurer la liste des passagers Amtrak à cette période ? Il y avait tant de pistes à explorer !

— Bref, rappelez-moi quand vous pourrez, conclut Spencer avec une gaieté forcée.

Puis elle raccrocha et pénétra dans l'enceinte de l'Externat de Rosewood. Après s'être garée, elle piétina l'herbe mouillée jusqu'aux balançoires de l'école primaire, où ses amies et elle avaient rendez-vous pour discuter – elles n'avaient pas fait le point sur « A » depuis un moment.

Aria tirait sur les cordons de la capuche de sa veste vert pomme. Hanna admirait son reflet dans le miroir d'un poudrier rond Chanel. Emily se balançait paresseusement, ses

longues jambes traînant sur le sol. C'était une de ces superbes matinées de printemps durant lesquelles presque tous les élèves de terminale traînaient dehors jusqu'à la sonnerie.

— Alors, quoi de neuf ? demanda Spencer en rejoignant ses amies.

— Sean Ackard est officiellement devenu un de nos harceleurs, marmonna Aria.

Elle désigna un groupe de jeunes près de l'escalier. Sean et Klaudia Huusko, l'étudiante étrangère logée chez les Kahn, les observaient tous les deux. Se voyant repérés, ils se détournèrent très vite.

— Peut-être que Sean en pince de nouveau pour toi, Hanna, la taquina Emily.

— Ou peut-être que c'est à cause de ces rumeurs de suicide, contra Aria. L'autre jour, Sean m'a donné une brochure pour un groupe de thérapie qui se réunit dans son église. Il me regardait comme si j'allais me couper les veines sous ses yeux.

Hanna leva les yeux au ciel.

— Qu'est-ce qu'elles peuvent me gonfler, ces rumeurs !

Spencer pencha la tête sur le côté.

— Je me demande si la police a interrogé Sean au sujet de Kyla.

Hanna haussa les épaules.

— Il y avait des flics partout à la clinique. Ils l'ont probablement fait.

Aria se gratta le menton.

— Peut-être que Fuji a gaffé et révélé qu'Ali se faisait passer pour Kyla.

Spencer tordit la bouche.

— Je croyais qu'elle voulait garder le secret pour n'affoler personne tant qu'ils ne l'auraient pas retrouvée.

— Justement : ça veut peut-être dire qu'ils l'ont retrouvée, suggéra Hanna, tout excitée.

Un sourire rêveur flotta sur les lèvres d'Aria.

— Les filles, vous imaginez ? Ali derrière les barreaux. Pour de bon.

Un moment, elles se laissèrent aller à fantasmer toutes les quatre. Spencer se représenta Ali en combinaison orange, fabriquant des plaques d'immatriculation sous surveillance constante. Cette garce le méritait tellement !

— Quand ils l'auront arrêtée, on devra donner des tas d'interviews, fit remarquer Aria.

— Ouais, mais cette fois, ce sera cool, s'enflamma Hanna. On passera chez Oprah Winfrey et Jimmy Fallon, pas au journal de treize heures où ils n'ont même pas de maquilleuse pour les invités !

Emily cessa de se balancer.

— En parlant des rumeurs de suicide, est-ce que quelqu'un de votre entourage a reçu un message anonyme le prévenant que vous aviez l'intention de vous supprimer ?

Hanna sursauta et acquiesça.

— Mike et mon père. (Elle leva les yeux au ciel.) Mais je ne sais pas si ça venait des « A » ou d'un mauvais plaisantin.

— Ma sœur aussi en a reçu un, révéla Emily d'un air préoccupé. Il disait qu'on était toutes très perturbées et qu'on risquait de déraiper, quelque chose dans le genre. Vous croyez que c'est qui ?

Spencer eut un geste insouciant.

— Tout le lycée raconte qu'on a conclu un pacte de suicide. C'est juste une rumeur idiote ; il ne faut pas y prêter attention.

— Donc, tu ne penses pas que les messages viennent des « A » ? interrogea Emily.

— Même si c'était le cas, quelle importance ? répliqua Spencer.

Derrière elles, des sirènes hurlèrent. Quatre SUV noirs fonçaient vers l'Externat en zigzaguant entre les bus scolaires. Sur le trottoir et dans la cour, tout le monde se figea pour les regarder. Les élèves de l'école primaire se laissèrent tomber depuis les agrès, bouche bée. Les enseignants sortirent de leur classe et blêmirent.

Les voitures s'immobilisèrent dans un crissement de pneus. Spencer prit la main d'Aria.

— Les filles, ils viennent peut-être de mettre la main sur Ali !

La portière du premier SUV s'ouvrit, livrant passage à un agent de haute taille qui aurait pu être la doublure de Will Smith dans *Men in Black*. Spencer se tordit le cou, espérant voir Ali affaissée sur la banquette, menottes aux poignets. Mais il n'y avait personne à l'arrière.

Une deuxième portière s'ouvrit. Un agent plus trapu, mais néanmoins intimidant avec ses lunettes de soleil miroir, descendit du véhicule et claqua la portière derrière lui. Ensemble, les deux hommes traversèrent la pelouse et se dirigèrent vers les filles, l'air grave.

Le cœur de Spencer battait à tout rompre. Quoi qu'ils aient à leur annoncer, ce devait être très important.

Le sosie de Will Smith les dévisagea durement.

— Spencer Hastings ? Aria Montgomery ? Emily Fields ? Hanna Marin ?

— Oui ? répondit Spencer d'une voix éraillée par la tension.

Aria lui pressa la main très fort. Hanna entrouvrit la bouche. Spencer sentait le regard de leurs camarades peser sur elles. Une autre silhouette se tenait près des SUV : l'agent Fuji. Elle avait les bras croisés sur la poitrine et un sourire narquois mais satisfait aux lèvres.

C'est bien ça, se réjouit Spencer. Ils l'ont trouvée !

Le second agent s'avança. Spencer crut d'abord qu'il voulait lui prendre la main, mais il tenait une paire de menottes brillantes qu'il referma adroitement sur ses poignets. Puis il fit de même avec Aria, tandis que Will Smith s'occupait d'Hanna et d'Emily.

— M-mais... qu'est-ce qui se passe ? gémit Aria en tentant de se dérober.

— N'essayez pas de vous enfuir, les filles, dit le second agent à voix basse. Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Tabitha Clark.

— Quoi ? glapit Spencer.

— Nous ? protesta Emily.

— Vous avez le droit de garder le silence, entonna Will Smith. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant un tribunal...

Les deux hommes poussèrent les filles vers les voitures. Spencer s'emmêla les pieds et faillit tomber dans l'herbe. Fuji apparut devant elle, son sourire satisfait toujours aux lèvres.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui cria Spencer. C'est une terrible erreur !

Fuji posa une main sur sa hanche.

— Vraiment ?

— Et tous les messages qu'on vous a envoyés ? lança Hanna. Tout ce qu'on vous a raconté à propos de « A » ?

Fuji ôta ses Ray-Ban. Son regard exprimait un mépris absolu.

— Nous avons récupéré l'IP de tous les textos et de tous les mails signés « A », relevé les empreintes sur toutes les cartes postales et les messages écrits que vous nous avez remis. Et vous savez ce qu'on a trouvé ?

Spencer cligna des yeux sans répondre. Près d'elle, Aria se tortilla.

— Quoi ? chuchota Emily.

Fuji s'avança vers le demi-cercle que formaient les filles.

— Chacun de ces textos venait d'un de vos téléphones, siffla-t-elle. Chacun de ces messages portait vos empreintes, et celles de personne d'autre. Le seul « A » dans vos vies, les filles, c'est vous quatre.

LE BLUES DE LA PRISON

Aria se redressa en sursaut et regarda autour d'elle. Elle était assise sur le sol d'une cellule aux murs de parpaings nus. Une odeur fétide de transpiration et d'urine flottait dans l'air et, à travers les murs, elle entendait des cris de colère et des jurons. Elle était en prison.

— Aria ? appela Spencer depuis la cellule voisine.

— O-oui ? bredouilla Aria en se tournant vers le mur.

— Tu marmonnais super fort, chuchota son amie. Tu dormais ?

Aria passa une main dans ses cheveux emmêlés. Elle avait dû perdre connaissance sous l'effet de la peur et du choc. Mais elle n'avait pas dû rester évanouie bien longtemps : la lumière entraînait encore à flots par la petite fenêtre située sous le plafond.

Les heures précédentes tourbillonnèrent dans sa tête. Après avoir lâché leur bombe à l'Externat, les flics les avaient fourrées toutes les quatre dans des voitures séparées et les avaient conduites jusqu'à la prison de Rosewood où ils les avaient bouclées.

Ça ne pouvait pas être réel. « A » avait orchestré tout ça. Mais... comment ?

Une fois de plus, Aria revit le moment où Fuji leur avait annoncé que tous les textos envoyés par le maître chanteur provenaient d'un de leurs téléphones. C'était comme dans ces rêves qu'elle faisait parfois et où elle tentait de composer un numéro d'urgence tandis que les touches se désintégraient sous ses doigts. Elle se sentait prisonnière, impuissante, réduite au silence.

Elle leva les yeux vers la petite fenêtre qui se découpait en hauteur. La lumière déclinait peu à peu. Il avait dû s'écouler quelques heures depuis leur arrestation. Ses parents étaient-ils au courant ? Les journalistes avaient-ils déjà ébruité la nouvelle ? Son visage était-il placardé partout sur CNN ? Elle imagina Noel le découvrant, abasourdi, depuis son canapé. Asher pâlisant à la lecture d'une alerte Google, et elle vit sa carrière

artistique s'évanouir tel un dessin sur un tableau noir qu'on efface lentement. Ses parents et Mike recevant un coup de fil et tombant à genoux, inconsolables.

Quelqu'un frappa aux barreaux, et Aria sursauta. Un homme en costume bien coupé se tenait dans le couloir, un homme dont la tête lui disait quelque chose.

— Papa ? appela une voix depuis la cellule voisine.

— Coucou, Spencer, répondit M. Hastings sur un ton réservé.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Mon cabinet va vous représenter toutes les quatre. (Il balaya le couloir du regard.)

Mon associé est venu avec moi ; il est en train de régler votre remise en liberté sous caution. Vous pourrez bientôt sortir, ne t'en fais pas.

Aria se passa la langue sur les dents. Elle ne connaissait pas bien M. Hastings : même le week-end, il était toujours occupé à faire du vélo, à tondre la pelouse ou à jouer au golf. Mais, pour le peu qu'elle l'avait croisé, il lui avait toujours paru gentil. Il prendrait bien soin d'elles, pas vrai ?

M. Hastings jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis se pencha en avant.

— Mais pendant que nous sommes là, nous aimerions vous parler de deux ou trois choses. Mon associé maître Goddard va vous interroger – les affaires criminelles, c'est plus son rayon. Ne vous inquiétez pas, vous êtes entre de bonnes mains.

Les affaires criminelles. Aria eut envie de vomir.

— Bref, la police nous a autorisés à utiliser une salle de conférences, poursuivit M. Hastings en frappant dans ses mains. Nous avons vingt minutes.

Une porte claqua. Aria entendit un bruit de pas et un tintement de clés. L'agent aux cheveux roux coupés en brosse, Gates, ouvrit les cellules des filles une par une.

— La salle de conférences est par ici, dit-il en désignant le bout du couloir avec le pouce.

Aria lutta pour se lever. Ses jambes étaient faibles et elle avait des crampes, comme si elle venait de passer des années en prison.

Elle suivit M. Hastings dans la petite pièce carrée aux murs de parpaings également nus où ses amies et elle s'étaient assises un peu plus d'un an auparavant, juste avant qu'on ne retrouve le corps de Jenna Cavanaugh dans son jardin. Il faisait très froid à l'intérieur. Un broc d'eau et une pile de gobelets en plastique reposaient au centre de la table. Une légère odeur de vomi flottait dans l'air.

Spencer fut la suivante à entrer, Emily et Hanna fermant la marche. Toutes avaient l'air hébétées, terrifiées et épuisées. Elles s'assirent sans se regarder les unes les autres. M. Hastings dit quelque chose à une personne dans le couloir, puis un homme de haute taille, au crâne dégarni, entra.

— Bonjour les filles, dit-il en tendant la main à chacune d'elles. Je suis George Goddard.

M. Hastings referma la porte derrière lui. L'avocat tira une chaise et s'installa. Plusieurs secondes d'un silence pesant s'écoulèrent.

— Bon, dit enfin maître Goddard. Tâchons de comprendre ce qui se passe.

— Combien de fois devons-nous répéter que ce n'est pas nous qui avons écrit ces messages ? s'écria Spencer. Ils ont été envoyés par Ali et son complice. Ils nous ont piégées.

L'avocat semblait partagé.

— Le FBI et le reste du monde semblent passablement convaincus qu'Alison DiLaurentis est morte.

— Mais comment peuvent-ils en être certains ? insista Spencer.

— Ça, je n'en sais rien, avoua Goddard. (Tout en dévisageant les filles tour à tour, il ouvrit son attaché-case et en sortit des dossiers.) Et vous, vous l'avez vue ? Vous avez été en contact direct avec elle ?

Aria et les autres échangèrent un regard.

— Nous l'avons vue sur une vidéo de surveillance. Elle, ou quelqu'un qui lui ressemble beaucoup, admit Spencer.

— Une autre preuve qu'elle est toujours en vie ?

Les filles secouèrent la tête.

— Et le message qu'Hanna a donné à la police, celui de la fille qui se faisait passer pour Kyla Kennedy ? lança Aria, supposant que maître Goddard avait fait ses devoirs et qu'il voyait de qui elle parlait. Il n'y avait pas les empreintes d'Ali dessus ? Et les prélèvements sanguins de Kyla – l'ADN ne correspondait pas à celui d'Ali ? N'a-t-on pas retrouvé de cheveux, de bouts de peau, quelque chose ?

— Et chez Gayle Riggs ? renchérit Emily, repoussant en arrière ses cheveux blond-roux emmêlés.

— Et le porte-clés d'Acura que j'ai remis à la police ? ajouta Spencer.

Maître Goddard passa ses notes en revue.

— Selon les informations rendues publiques par le FBI, les prélèvements dont disposait la clinique provenaient tous de la véritable Kyla, la fille qui a été assassinée. Quant au porte-clés, les seules empreintes qu'on ait retrouvées dessus étaient les vôtres, Spencer.

— Ça n'a pas de sens, protesta Aria d'une voix tremblante. Pourquoi nous serions-nous envoyé des messages concernant nos propres secrets ?

L'avocat haussa les épaules.

— Je ne trouve pas ça logique non plus. Mais, d'après la police, vous vouliez faire croire qu'on vous harcelait afin de susciter la sympathie.

— Pour quoi faire ? interrogea Hanna.

— Vous vouliez donner l'impression que quelqu'un tentait de vous faire porter le chapeau pour le meurtre de Tabitha.

— Mais c'est exactement ce qui se passe ! s'écria Emily.

Aria acquiesça vigoureusement :

— Jamais nous n'aurions fait une chose pareille.

Goddard pinça les lèvres.

— Ils disposent d'informations selon lesquelles vous en seriez bien capables.

Apparemment, Aria, vous auriez poussé une fille d'un télésiège ?

Aria sursauta comme si elle avait reçu un électrochoc. Elle ne se rappelait que trop bien son altercation avec Klaudia. Mais comment Fuji pouvait-elle être au courant ? Puis elle comprit : l'incident était mentionné dans un des messages de « A », qu'elle avait si docilement remis à la police. Elle se couvrit la bouche d'une main.

— Quant à vous, Spencer, des témoins rapportent que vous avez attaqué une dénommée Kelsey Pierce durant une soirée, il y a quelques mois, enchaîna maître Goddard sur un ton funeste en consultant ses notes. Beau Braswell est disposé à le confirmer. Et à présent, Mlle Pierce séjourne dans une clinique psychiatrique.

— Ce n'est pas ma faute ! protesta Spencer, dont le menton se mit à trembler.

L'avocat jeta un regard d'excuse à Emily.

— Une certaine Irene Colbert prétend pouvoir attester de vos tendances criminelles.

Emily cligna des yeux.

— La mère d'Isaac ? E-elle me déteste !

— Elle dit que vous avez essayé de vendre votre bébé, répondit Goddard, sa voix montant à la fin de sa phrase comme si c'était une question.

Emily blêmit et se recroquevilla sur elle-même. L'avocat jeta un nouveau coup d'œil à ses dossiers.

— Je suis sûr qu'ils cherchent des gens persuadés que vous êtes déséquilibrées sur le plan émotionnel. (Il se tourna vers Hanna.) Ils ont découvert que vous aviez volé de l'argent dans les fonds de campagne de votre père pour payer un maître chanteur.

Hanna poussa un couinement indigné.

— C'est mon père qui leur a dit ça ?

— Il n'a pas eu besoin de le faire. (L'avocat se pinça l'arête du nez.) C'était dans votre téléphone. Et ce ne sont pas les seuls éléments dont ils disposent contre vous. La police a enquêté en profondeur sur le centre anti-brûlures suite aux décès de Graham Strickland et de Kyla Kennedy. Selon bon nombre de témoins, vous êtes la dernière personne à avoir pénétré dans la chambre du garçon avant qu'il ne fasse l'attaque qui lui a été fatale.

Hanna eut un mouvement de recul.

— Je n'ai pas tué Graham !

Maître Goddard hocha la tête.

— La police pense qu'il avait vu Aria déclencher la bombe à bord du bateau. Vous aviez beaucoup à perdre s'il restait en vie.

— Ce n'est pas moi qui ai déclenché cette bombe ! s'écria Aria.

— Vous avez déjà admis que vous vous trouviez dans la salle des machines au moment de l'explosion, fit remarquer l'avocat, embarrassé. La police tente également d'établir un lien entre vous et l'agression dont Noel Kahn a été victime. D'après elle, il collaborait avec l'agent Fuji sur l'affaire Tabitha Clark, et vous cherchiez à vous débarrasser de lui.

Aria pressa les mains contre ses tempes.

— Ce n'est pas Noel qui a envoyé ces messages à Fuji à propos de l'enquête : quelqu'un a piraté son compte mail. Fuji lui a-t-elle au moins parlé à ce sujet, ou invente-t-elle tout en bloc ?

L'avocat haussa les épaules.

— Probablement un peu des deux. Et il ne s'agit que des informations dont ils ont bien voulu me parler. Qui sait quels éléments ils gardent par-devers eux, préférant me les dissimuler pour le moment ?

Hanna souffla.

— Mais ça n'a toujours pas de sens. Nous n'avons pas tué Tabitha. C'est quelqu'un d'autre qui l'a fait.

— Comment peuvent-ils être certains que nous sommes coupables ? demanda Aria d'une voix qu'elle espérait plus posée. Depuis le début de cette histoire, nous craignons que « A » ne trouve un moyen de nous mettre son crime sur le dos. Et, oui, j'ai bien poussé Tabitha, Fuji le sait. Mais le temps qu'on descende sur la plage pour la secourir, « A » l'avait déjà emmenée ailleurs.

Goddard posa ses mains sur la table.

— C'est justement de ça que je voulais vous parler, les filles. Les autorités viennent de recevoir un nouvel élément.

Il y eut un long silence, puis Hanna demanda :

— Quoi, encore ?

L'avocat sortit un ordinateur portable de son attaché-case. Il l'ouvrit et fit bouger la souris pour activer l'écran. Une image de surveillance en noir et blanc apparut. Des vagues s'écrasaient sur une plage de sable immaculée. Au loin se dressait un large bâtiment aux fenêtres toutes pourvues d'un balcon. Malgré l'angle différent, impossible de s'y méprendre : il s'agissait de l'hôtel des Falaises, en Jamaïque.

Spencer prit une inspiration sifflante.

— Où avez-vous eu ça ?

— Cet enregistrement a été fourni par le Lychee Nut, l'hôtel le plus proche des Falaises. Le FBI l'a reçu tard dans la soirée d'hier.

Aria regardait fixement l'écran. Au bout d'un moment, une masse tomba du ciel et s'écrasa sur le sable avec un impact étrangement silencieux. Aria distingua une tête, un bras inerte.

— C'est... ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Tabitha, acheva Goddard à sa place. L'enregistrement date de la nuit de sa mort.

La main de Tabitha frémit, et la jeune fille releva la tête. Sa mâchoire remua ; on aurait dit qu'elle appelait quelqu'un.

— Regardez ! s'exclama Emily. Vous voyez bien qu'elle a survécu !

La bouche de Tabitha s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson hors de l'eau lorsque quatre silhouettes pénétrèrent dans le champ de la caméra depuis la droite. L'une était grande et blonde, en robe de plage. Une autre avait de solides épaules de nageuse et un T-shirt avec l'inscription « MERCI BEAUCOUP » sur le devant. La troisième portait un sarong et un top blanc attaché dans la nuque. Quant à la dernière... Aria aurait reconnu ses cheveux noirs et sa longue robe tie & dye n'importe où.

Sauf que ça ne pouvait pas être elles. Parce que, dès qu'elles eurent rejoint et encerclé Tabitha, les quatre filles se mirent à la bourrer de coups de pied. Spencer lui martela l'abdomen avec ses poings tandis qu'Emily s'acharnait sur ses jambes. Puis Aria leva un morceau de bois flotté et l'abattit sur sa tête.

Horriifiée, cette dernière se détourna tandis qu'Emily poussait un cri étouffé et qu'Hanna était prise d'un haut-le-cœur. Elle risqua un coup d'œil entre ses doigts. Les quatre filles dans la vidéo leur ressemblaient vraiment.

— C'est un montage de « A » – Ali, déclara Aria. Elle se venge de nous parce qu'on a cafté à la police. Elle savait qu'elle devait frapper fort pour nous punir, et c'était la seule cartouche qui lui restait.

— C'est une pièce à conviction affreusement convaincante, les filles, dit Goddard sur un ton funeste. Honnêtement, je pense que le mieux que vous puissiez faire, c'est négocier. Vous avez été traumatisées par les gens qui vous ont harcelées l'an dernier. De toute évidence, vous ne saviez plus ce que vous faisiez. Si vous optez pour cette tactique, vous pourrez obtenir une réduction de peine conséquente. Sans compter que vous étiez toutes mineures au moment des faits, ce qui signifie qu'on ne pourra pas vous juger comme des adultes.

Spencer écarquilla les yeux.

— Et mon père est d'accord avec vous ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé, mais je pense qu'il verra les choses de la même façon que moi, répondit Goddard.

Spencer secoua la tête.

— Pas de négociation. Et pas de condamnation non plus. Nous sommes innocentes.

— Vous nous croyez, n'est-ce pas ? demanda Hanna, des larmes plein les yeux. Vous vous battrez pour nous ?

Goddard hésita longuement, faisant tourner son alliance autour de son doigt.

— Je vous crois, dit-il enfin sur un ton vaincu. Mais je préfère vous dire tout de suite que la bataille s'annonce rude. (Il se leva.) Je suis désolé. Votre caution sera versée très

bientôt – vous pouvez attendre ici qu'on vienne vous chercher. Nous parlerons demain.
Sur ce, il s'en fut.

Après le départ de l'avocat, les filles autour de la table se regardèrent. Hanna tremblait si fort qu'elle secouait la chaise sur laquelle elle était assise. Aria semblait sur le point de s'évanouir.

— Comment est-ce possible ? chuchota Spencer en jetant un coup d'œil impuissant à la ronde. Je veux bien croire que les « A » aient fait transiter tous les textos par nos téléphones. Techniquement, c'est sans doute possible, et ils sont malins.

— Et on aurait dû prendre des précautions au sujet des gens mentionnés dans leurs messages, ajouta Emily. La mère d'Isaac me déteste depuis le début, et il était évident que Kelsey dénoncerait Spencer.

Hanna se palpa prudemment le visage. Elle sentait qu'elle avait les yeux gonflés, que ses cheveux partaient dans tous les sens et que plusieurs boutons avaient fleuri sur son menton. Quand elle bougea sur sa chaise, elle ressentit une douleur dans le bas-ventre. Trop horrifiée à l'idée que les flics puissent la surveiller avec une caméra cachée, elle n'était pas allée aux toilettes depuis son arrivée.

— Mais quand même, insista Spencer. Comment ont-ils fabriqué cette fausse vidéo ? Silence.

— Vous croyez qu'Ali nous a droguées pour nous forcer à le faire ? lança Aria au bout d'un moment.

— Non, répondit catégoriquement Hanna. Je me souviens de chaque seconde de cette soirée. On est descendues en courant dès que Tabitha est tombée. Je ne me suis pas réveillée à moitié sonnée quelques heures plus tard – et vous ?

— Non plus, acquiesça Spencer d'une voix lointaine.

— Les « A » ont peut-être engagé quatre filles qui nous ressemblaient, avança Emily. Et puis, je ne sais pas, ils ont pu acheter une poupée gonflable pour jouer le rôle de Tabitha

et...

— ... mis en scène la vidéo ? acheva Hanna à sa place. Mais comment auraient-ils convaincu nos « clones » ?

— Ils ont pu leur dire qu'ils tournaient un film, et les payer un paquet de fric, suggéra Aria.

Hanna renifla.

— Donc, on devrait chercher une vieille annonce sur Craigslist qui dirait : « Engageons quatre filles pour reconstituer un meurtre en Jamaïque ? »

Ça ne semblait pas très réaliste, mais après tout, pourquoi pas ? Les « A » avaient très bien pu éliminer les clones après le tournage, pour éviter qu'ils ne parlent. Difficile de dire jusqu'où allait leur folie.

Une porte claqua quelque part dans le couloir. L'air conditionné se ralluma, et une odeur de café refroidi chatouilla les narines des filles.

— Il faudrait vérifier auprès du Lychee Nut, fit remarquer Emily. Est-ce que c'est bien leur vidéo de surveillance ? Si leurs caméras avaient filmé un meurtre, pourquoi n'auraient-ils rien dit jusqu'à maintenant ?

— De toute évidence, l'enregistrement originel a été remplacé, répondit Hanna. Mais qui à l'extérieur pourrait se charger de l'investigation pour nous ?

« À l'extérieur ». Elles n'avaient pas encore été condamnées, et elle utilisait déjà le jargon des prisonniers.

— Excusez-moi.

Hanna sursauta. Le père de Spencer venait de passer la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Votre caution a été payée. Vous êtes toutes libres.

— Vraiment ? dit Emily sans se lever.

— La lecture de votre acte d'accusation aura lieu dans un mois, les informa M. Hastings en maintenant la porte ouverte.

— Et ensuite ? s'enquit nerveusement Aria. On reviendra ici ?

M. Hastings serra les dents.

— Ne paniquez pas, mais nous venons de découvrir qu'ils veulent vous extradier vers la Jamaïque.

— Quoi ? explosa Spencer.

Hanna plaqua une main sur sa poitrine.

— Mais pourquoi ?

— C'est là-bas que le crime a été commis. Donc, c'est là-bas qu'aura lieu votre procès, et là-bas que vous purgerez votre peine le cas échéant. Du moins, c'est ce que réclament les autorités locales. (Le père de Spencer semblait furieux.) Mais nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour les empêcher d'avoir gain de cause. Ils veulent juste faire un exemple.

Une bombe détonna dans l'esprit d'Hanna. La perspective de passer le restant de ses jours dans une prison américaine était déjà assez terrible, mais en Jamaïque ?

Elle suivit l'avocat hors de la salle de conférences, le cœur battant. Ils longèrent un couloir interminable, puis M. Hastings ouvrit la porte qui donnait sur la réception. Hanna cligna des yeux dans la brusque clarté et regarda autour d'elle.

Quand Mme Hastings vit les menottes aux poignets de sa fille, elle éclata en sanglots. M. et Mme Fields étaient assis à sa gauche, très pâles. Venaient ensuite les parents d'Aria, même si Mike ne se trouvait nulle part en vue, et la mère d'Hanna. La jeune fille chercha son père des yeux mais ne le vit pas non plus.

Ashley Marin se précipita vers elle.

— Fichons le camp d'ici, ma chérie.

Mais Hanna regardait toujours autour d'elle.

— Papa n'est pas venu ?

Sa mère lui prit la main et l'entraîna vers une porte coulissante. Elles s'arrêtèrent devant un comptoir, où un garde leur demanda de signer quelques papiers. Puis ils rendirent ses affaires à Hanna, téléphone inclus. La jeune fille consulta sa boîte de réception. Mike lui avait envoyé des tas de textos inquiets, mais elle ne trouva pas un seul mot de son père.

— Maman, dit-elle en posant les mains sur les hanches. Où est papa ?

Ashley Marin poussa les papiers signés vers le garde et prit Hanna par le bras.

— Je t'ai apporté un foulard pour que tu te couvres la tête quand on sortira. Ça grouille de journalistes, dehors.

Le cœur d'Hanna battait de plus en plus vite.

— Il est au courant, n'est-ce pas ? Pourquoi n'est-il pas venu ?

Enfin, Mme Marin s'arrêta au milieu du couloir.

— Ma chérie, répondit-elle sur un ton chagrin, il ne pouvait pas s'exposer à une si mauvaise publicité.

Hanna cligna des yeux.

— T-tu lui as parlé ? Il se fait du souci pour moi ?

Sa mère déglutit avec difficulté, puis passa un bras autour des épaules de la jeune fille.

— Commençons par aller jusqu'à la voiture, d'accord ?

Elle tendit le foulard à Hanna, puis poussa la porte qui donnait sur l'extérieur. Une vingtaine de journalistes et de cameramen leur foncèrent dessus en déclenchant leur flash, en brandissant leur micro ou en zoomant sur elles. Les questions fusèrent :

— Madame Marin, saviez-vous que votre fille était l'auteur de ce crime ?

— Hanna, comment vivez-vous votre future extradition en Jamaïque ?

— Madame Marin, votre ex-mari va-t-il se retirer de la course pour les élections sénatoriales ?

Hanna savait que, si son père avait été là, c'est à lui que la presse aurait adressé ces questions. Mais franchement, elle s'en moquait. Il aurait quand même dû venir. Qui se souciait de sa propre campagne dans un moment pareil ?

Ses larmes la firent cligner des yeux, et Hanna s'accrocha encore plus fort au bras de sa mère. Jamais elle ne lui avait été aussi reconnaissante.

Ashley Marin fendit la foule tel un bulldozer, sans laisser aux journalistes le temps de prendre une seule photo décente de sa fille et sans rien dire d'autre que « Pas de commentaires » à ces sangsues. Elle ne demanda pas à Hanna si elle était coupable ou non. Elle ne lui fit pas la morale et ne chercha pas de moyen de tourner la situation à son avantage. Voilà comment un parent était censé agir, songea Hanna.

Et c'était justement ce dont elle avait besoin.

AU N'EXISTES PLUS POUR NOUS

Emily était déjà rentrée chez elle après avoir eu toutes sortes de problèmes : la mort d'Ali, sa sortie du placard forcée pendant une compétition de natation, son exil dans l'Iowa, la révélation de sa grossesse secrète... Chaque fois, sa famille s'était montrée distante ou bizarre. Mais rien de tout ça ne l'avait préparée à la réaction de ses parents lorsqu'on l'arrêta pour meurtre.

Pendant tout le trajet jusqu'à Rosewood, M. et Mme Fields ne prononcèrent pas un seul mot. La mère d'Emily regardait droit devant elle sans ciller ; son père agrippait le volant si fort que ses jointures étaient exsangues. Une seule fois, Emily osa clamer son innocence, mais ils firent comme s'ils ne l'avaient pas entendue.

Emily fut stupéfaite de recevoir un message direct de Jordan. *Je suis vraiment très déçue, Em.* Elle eut un mouvement de recul. Comment sa petite amie pouvait-elle être au courant ? Croyait-elle vraiment ce que racontait la presse ?

Une photo Instagram était attachée au message. Emily crut d'abord que c'était une capture d'écran de la fausse vidéo de surveillance, mais quand elle l'ouvrit, un cliché d'elle en train de virevolter au bras d'une jolie Noire, une flûte de champagne à la main, apparut sur l'écran de son téléphone.

De stupeur, Emily en laissa tomber son portable sur ses genoux. La nuit où elle était allée au Pégase avec Carolyn et où elle avait dansé avec River... Qui avait bien pu prendre et publier cette photo ? Ali ?

Elle reprit son téléphone et hésita, les doigts au-dessus du clavier. *Ça n'est pas ce que tu crois, tapa-t-elle. On a juste dansé ensemble. Il n'y a rien entre nous. C'est toujours toi que j'aime.*

Mais Jordan ne répondit pas.

Il faisait froid dans la maison des Fields, et la plupart des lumières étaient éteintes. Emily suivit ses parents dans la cuisine et découvrit Carolyn en train de s'affairer à mettre le couvert. Son cœur se gonfla d'espoir. Mais sa sœur ne voulut même pas croiser son regard.

— J'ai pris du chinois, annonça-t-elle un peu sèchement, en déposant un gros sac en papier sur la table.

Mme Fields fronça les sourcils.

— Combien est-ce que je te d... ?

— C'est bon, maman, coupa Carolyn en sortant des fourchettes d'un tiroir.

Emily les disposa près des assiettes et leva les yeux vers sa sœur.

— Tu sais que c'est une terrible méprise, pas vrai ? Quelqu'un essaie de nous faire porter le chapeau pour le meurtre de cette fille.

Carolyn se détourna, et le cœur d'Emily se serra.

Elle attendit que tout le monde se soit servi du lo mein et du poulet kung pao, puis fit un tout petit tas de riz sauté dans son assiette et s'assit à sa place habituelle. Pendant plusieurs minutes, on n'entendit que des bruits de couverts et de mastication.

Emily ferma les yeux. Comment Fuji pouvait-elle penser qu'elles avaient tué non seulement Tabitha, mais aussi Gayle et Graham ? Et pourquoi était-elle subitement si convaincue de la mort d'Ali ? Emily aurait bien voulu pouvoir le lui demander, mais M. Hastings avait interdit aux filles de parler à quiconque, leur avocat excepté.

Décidant de faire une nouvelle tentative, Emily se tourna vers sa sœur :

— En fait, on pense que c'était Ali. Elle est toujours vivante. Sur le coup, on a même cru que Tabitha Clark, c'était elle, mais on s'est trompées, et...

Carolyn jeta un regard désespéré à leur père.

— Papa, dis-lui de se taire.

— Carolyn, c'est la vérité ! ne put s'empêcher d'insister Emily. Ali a survécu à l'incendie. C'est vraiment elle.

Elle espérait que quelqu'un dirait qu'il comprenait. Mais ses parents comme sa sœur regardaient fixement leur assiette sans piper mot.

On sonna à la porte. Tout le monde tourna la tête vers le vestibule, et M. Fields se leva pour aller ouvrir. Emily entendit des murmures, puis le claquement de la porte d'entrée. Elle se leva de table pour regarder par la fenêtre.

Deux dépanneuses étaient garées dans l'allée. Un homme en combinaison de garagiste bleue attelait la Volvo à la première ; un type à moitié chauve en veste noire faisait de même avec le minivan tandis que M. Fields restait planté sur la pelouse, les mains dans les poches et l'air effondré.

— Pourquoi ils emmènent nos voitures ? demanda Emily à sa mère.

Pas de réponse. Elle se retourna vers la table. Mme Fields et Carolyn picoraient leur repas. Le cœur d'Emily se mit à battre très fort.

— Maman, que se passe-t-il ?

— Pourquoi elle demande ça ? lança Carolyn d'une voix aiguë. Elle doit bien s'en douter, non ?

Le regard d'Emily fit la navette entre elles deux.

— Me douter de quoi ?

Mme Fields serra les dents.

— Nous avons dû vendre les deux voitures pour pouvoir payer ta caution, répondit-elle calmement. Entre autres choses.

Emily cligna des yeux.

— Vous avez fait ça ?

Carolyn se leva d'un bond et fondit sur sa sœur.

— Tu t'attendais à quoi ? Tu as tué quelqu'un !

Quelque chose explosa dans la tête d'Emily.

— Non, c'est faux, je n'ai rien fait !

Les narines de Carolyn palpitèrent.

— On t'a vue sur cette vidéo. Tu étais monstrueuse.

— Ce n'était pas moi ! (Emily jeta un regard désespéré à sa mère.) Maman ? Tu me crois, hein ? Ce n'était pas moi !

Mme Fields baissa les yeux.

— Cette agression... C'était si *violent*.

Cela signifiait-il qu'elle croyait Emily, ou qu'elle pensait que sa fille était coupable ?

Carolyn renifla.

— Tous tes mensonges ont fini par te rattraper. Mais c'est nous qui en faisons les frais. On risque même de perdre la maison.

Emily revint vers la fenêtre et détailla son père, qui lui tournait le dos.

— Je vais devoir me trouver un travail – du moins, si quelqu'un veut bien m'embaucher, lança Carolyn sur un ton hargneux. Tout ça à cause de toi, Emily. Comme d'habitude. Tu gâches toujours tout.

Mme Fields se massa les tempes.

— Carolyn, pitié. Pas maintenant.

La jeune fille gifla la table.

— Et pourquoi pas maintenant ? Il est temps qu'elle comprenne. Elle ne vit pas dans la réalité, et j'en ai ma claque ! (Elle fit face à Emily.) Tu as toujours une bonne excuse. Ta meilleure amie a été assassinée. Tu reçois des textos menaçants de Mona Vanderwaal, dont je t'ai vue te moquer de mes propres yeux avec tes copines du temps où Ali était vivante. Mais c'est différent quand c'est toi qu'on harcèle, pas vrai ? Tout le monde est censé te traiter comme une fleur délicate.

Emily revint vers la table, bouche bée.

— Tu plaisantes ou quoi ? Cette fille a essayé de nous tuer !

Carolyn leva les yeux au ciel.

— Et quand tu tombes enceinte, tu n'assumes pas. Non, tu viens te cacher à Philadelphie. Tu te sers de moi pendant tout l'été ; tu fais de ma vie un enfer, et après coup tu trouves encore le moyen de tirer la couverture à toi, de m'expliquer comment je t'ai blessée, comment j'aurais dû accepter tout ce que tu m'infligeais sans réagir.

Emily pressa une main sur sa poitrine.

— Je croyais que tu m'avais pardonné !

Carolyn haussa les épaules.

— Ça aurait peut-être été le cas si je n'avais pas su que tu continuais à abuser. Maintenant, tu as tué quelqu'un, et tu prétends encore que c'est la faute de tout le monde sauf la tienne. Mais tu n'as plus aucune excuse, Emily. Je suis vraiment désolée qu'Ali ait tenté de te tuer dans les Poconos l'an dernier, et je suis vraiment désolée qu'elle t'ait rejetée alors que tu étais amoureuse d'elle. Mais ressaisis-toi un peu. Passe à autre chose, et prends tes responsabilités.

— « Passe à autre chose » ? glapit Emily, en proie à une colère telle qu'elle n'en avait jamais ressenti. Comment je pourrais passer à autre chose alors qu'elle continue à me torturer ?

— Elle ne continue rien du tout ! hurla Carolyn. Elle est morte ! Regarde la vérité en face ! Elle est morte, et ce que tu as fait n'est la faute de personne sinon la tienne !

Emily poussa un rugissement de bête blessée, puis s'élança vers sa sœur et la saisit par les épaules.

— Pourquoi tu ne me crois pas ?

Comment Carolyn pouvait-elle refuser de comprendre ? Comment sa famille pouvait-elle penser qu'elle avait inventé tout ça et commis un crime aussi affreux ?

Carolyn la repoussa si fort qu'Emily heurta le mur de la cuisine. Elle se jeta de nouveau sur sa sœur, et toutes deux s'écroulèrent l'une sur l'autre. Les ongles de Carolyn griffèrent le visage d'Emily, qui cria et lui donna un double coup de genou dans l'abdomen avant de passer un bras autour de sa taille pour la faire basculer sur le côté. Les yeux de Carolyn étincelèrent. Découvrant les dents, elle mordit le bras d'Emily. Celle-ci hurla et se rejeta en arrière, regardant les marques ensanglantées que sa sœur venait de lui infliger.

— Les filles ! gémit Mme Fields. Arrêtez !

Deux bras entourèrent la taille d'Emily et la mirent debout de force. Emily sentit le souffle chaud de son père dans son cou, mais elle était si furieuse qu'elle lui donna un coup de coude pour se dégager.

Puis elle empoigna Carolyn par les cheveux. Sa sœur beugla et se dégagea, non sans lui laisser quelques mèches entre les mains. Carolyn se jeta sur Emily l'épaule la première, la projetant dans le salon voisin. Emily heurta alors la vitrine qui contenait les figurines

Hummel de sa mère. Il y eut un craquement quand le meuble bascula lentement sur le côté. Mme Fields bondit en avant pour tenter de le retenir, mais trop tard ; la vitrine était trop lourde et déjà trop inclinée.

Le sol trembla. Il y eut un bruit de verre brisé, et toutes les figurines se répandirent sur le tapis.

Soudain, le silence se fit dans la pièce. Carolyn et Emily se figèrent, les yeux exorbités. Mme Fields se laissa tomber à genoux pour contempler les vestiges de sa collection. Du moins, ce fut ce que crut Emily jusqu'à ce qu'elle se retourne. Le visage d'une pâleur mortelle, la bouche arrondie, sa mère tentait vainement de respirer. Elle porta une main à sa poitrine d'un air terrifié.

— Maman ? (Carolyn se précipita vers elle.) Qu'est-ce que tu as ?

— C'est... mon...

Agrippant le bras gauche de sa fille, Mme Fields s'effondra sans finir sa phrase.

Carolyn saisit vivement le téléphone sans fil sur son support et, d'un doigt tremblant, composa le 911.

— Au secours, dit-elle quand quelqu'un décrocha. Ma mère fait une crise cardiaque !

Impuissante, Emily s'agenouilla près de sa mère. Elle prit son pouls. Il était beaucoup trop rapide.

— Maman, je suis désolée, dit-elle en scrutant ses yeux écarquillés, désespérés.

M. Fields apparut derrière sa femme ; il lui introduisit un petit cachet d'aspirine dans la bouche et la força à avaler.

Quelques instants plus tard, des sirènes remontaient la rue en hurlant. Des ambulanciers firent irruption par la porte d'entrée dans un tourbillon de gilets réfléchissants. Ils écartèrent Emily et les autres à coups de coude et entreprirent de relier Mme Fields à différents moniteurs ainsi qu'à une bonbonne d'oxygène. Deux types costauds la hissèrent sur un brancard, et avant qu'Emily ne puisse réagir, ils l'emportèrent.

Tout le monde s'élança dehors, où l'ambulance s'était garée. Deux voisins curieux observaient la scène depuis leur jardin.

— Nous n'avons de la place que pour deux d'entre vous, dit le chef des ambulanciers à M. Fields. Le troisième peut nous suivre en voiture.

M. Fields regarda Emily.

— Tu restes ici, gronda-t-il. Viens, Carolyn.

Emily battit en retraite dans la maison comme s'il lui avait donné un coup de pied aux fesses. Jamais de sa vie son père ne lui avait parlé sur ce ton.

Elle referma la porte d'entrée et s'y adossa en respirant très fort. Dans la cuisine, tout était toujours tel qu'ils l'avaient laissé. Des fourchettes reposaient dans les assiettes. La machine à café bipait bruyamment, indiquant que le café était prêt à servir. Dans le salon, la vitrine fracassée gisait sur le sol, et des figurines Hummel brisées jonchaient le tapis.

Emily s'en approcha et s'accroupit. La laitière préférée de sa mère était décapitée. Un bras solitaire, qui tenait encore un seau plein d'eau, avait roulé jusqu'à la bouche d'aération. Les petites ballerines avaient perdu leurs jambes ; les vaches paisibles n'avaient plus ni cornes ni queue.

Emily voulait trouver Ali et l'étrangler de toutes ses forces. Mais, pour le moment, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était contempler les trésors de sa mère en miettes et pleurer.

*P*ORTE CLOSE

Une semaine plus tard, Spencer se faufilait dans les bois derrière chez elle pour aller rejoindre Aria, Hanna et Emily. Il faisait presque trop sombre pour y voir quoi que ce soit ; aussi utilisait-elle la lumière de son téléphone pour se guider. Des racines épaisses saillaient de la terre. Un tronc d'arbre mort était couché en travers de son chemin.

Bientôt, elle atteignit l'ancien puits à vœux, une relique de pierre datant du début du XVIII^e siècle, à l'époque où cet endroit appartenait à des fermiers. De la mousse recouvrait les margelles effritées. Spencer regarda à l'intérieur et jeta un caillou dans l'ouverture. Elle entendit un écho caverneux quand celui-ci tomba dans l'eau peu profonde.

Pivotant, la jeune fille regarda sa maison au pied de la colline. La plupart des lumières étaient éteintes. La fenêtre du sous-sol, par laquelle elle était sortie en douce, restait entrouverte. L'herbe n'avait pas repoussé à l'endroit où se dressait autrefois la grange convertie en appartement – avant qu'Ali n'y mette le feu. Spencer compta sept nouveaux véhicules de presse dans la rue. Depuis son arrestation, les journalistes se relayaient nuit et jour devant chez elle.

— Hé.

Emily apparut de l'autre côté de la colline. La nuit était fraîche, et cette dernière portait un sweat-shirt noir à capuche et un jean. Elle jeta un coup d'œil au puits et poussa un gémissement.

— Tu crois vraiment qu'elle venait ici pour nous espionner ?

— J'imagine.

Spencer osa toucher les pierres usées, froides et humides. L'arceau était à moitié pourri ; un seau de métal rouillé gisait quelques mètres plus loin.

— D'ici, elle avait un point de vue idéal sur ma maison.

Emily fit claquer sa langue. Une brindille craqua, et elles se retournèrent. Hanna et Aria gravissaient la colline. Lorsqu'elles atteignirent le sommet, les quatre filles se regardèrent sans un mot dans le clair de lune.

— Alors ? finit par lancer Spencer. On ferait bien de trouver une solution avant le début de la chasse aux sorcières.

Dans la foulée de leur arrestation, elles avaient été trop surveillées pour pouvoir se réunir. Mais, en début de soirée, Hanna avait envoyé un texto aux autres pour leur dire qu'il fallait qu'elles parlent.

Cela dit, Spencer avait raison : les journalistes qui faisaient le pied de grue devant chez elle découvriraient son absence bien avant sa propre famille. Au cours de la semaine écoulée, sa mère avait à peine quitté son lit, et M. Pennythistle avait marché sur des œufs en sa présence, comme s'il craignait qu'elle ne pète les plombs et ne se jette sur lui pour l'agresser.

— Je n'ai tué personne ! lui avait crié Spencer une fois.

Mais ça n'avait servi à rien.

— Ouais, mieux vaut ne pas traîner trop longtemps, marmonna Aria. Quand même, je suis contente de vous voir.

— Sérieusement, dit Emily, les yeux pleins de larmes. C'est affreux, non ?

Hanna acquiesça d'un air abattu.

— Je vais devenir folle si je reste enfermée une seule journée de plus.

Ça faisait partie de leur punition : jusqu'à ce qu'elles soient extradées en Jamaïque, elles devaient rester aux arrêts chez elles. L'Externat de Rosewood ne les avait pas renvoyées, mais elles n'étaient pas non plus autorisées à assister aux cours.

— Vous êtes prêtes pour les examens de fin d'année ? lança Aria, qui ne plaisantait pas spécialement.

Il était convenu qu'elles les passeraient à domicile.

— Je ne vois pas l'intérêt, répliqua tristement Spencer. (Elle dévisagea les autres tour à tour.) J'ai reçu une lettre de Princeton cette semaine. Aussi bizarre que cela puisse paraître, ils ne veulent pas d'une meurtrière dans leur prochaine promotion.

Emily frémit.

— Moi aussi, j'ai eu un courrier de l'université de Caroline du Nord, dit-elle en tendant le pouce vers le bas.

— Et je n'intégrerai pas non plus le FIT¹, marmonna Hanna en fermant les yeux et en voûtant le dos. Ce n'est pas juste, les filles. C'est ce que je me répète en boucle depuis une semaine. Ce n'est pas juste.

— Vraiment pas, non, murmura Aria en s'essuyant les pieds dans l'herbe. Mais on ne peut rien y faire.

Hanna tapa du poing dans sa paume ouverte.

— Bien sûr que si ! Je vous propose de chercher Ali nous-mêmes.

— Tu es folle ? protesta Spencer en s'adossant à l'arceau branlant du puits. Les « A » pourraient encore faire du mal aux gens qu'on aime. On devrait se tenir tranquilles et surtout ne pas fournir à la presse de quoi faire ses choux gras.

— Donc, tu veux attendre qu'on nous expédie en Jamaïque les bras croisés ? glapit Hanna. Tu as vu comment sont les prisons, là-bas ? Il y a des serpents partout, et on te force à fumer des bongs à gravité – c'est une de leurs méthodes de torture.

Spencer fronça les sourcils.

— Ça m'étonnerait beaucoup.

Hanna posa les mains sur les hanches.

— Je te parie que si. Mike m'a fait essayer une fois ; ça m'a filé de l'urticaire et des hallucinations. C'était l'enfer.

— Mon père a promis que notre avocat trouverait un moyen de nous garder ici, contra faiblement Spencer.

Aria soupira.

— Sans vouloir offenser ni ton père ni maître Goddard, tous les journaux disent que le FBI veut montrer l'exemple avec nous. C'est presque certain qu'on nous extradera.

Spencer serra les dents.

— D'ici là, peut-être que Fuji se rendra compte de son erreur, ou qu'Ali en commettra une ?

— Tu parles, dit Emily sur un ton désespéré. Ali a obtenu exactement ce qu'elle voulait. Elle n'a jamais commis d'erreur ; ce n'est pas maintenant qu'elle va commencer.

— Tout de même, je pense que ce serait une mauvaise idée de nous remettre à fouiner, insista Spencer.

— Mais nous avons des pistes, contra Aria. Cette vidéo trafiquée. Un prénom de garçon qui commence par N.

Spencer se mit à tourner en rond.

— Je sais, mais...

— Ton ami Chase est doué en informatique, pas vrai ? Il pourrait peut-être zoomer sur la fausse vidéo et montrer aux flics le visage des filles, pour leur prouver que ça n'était pas nous, suggéra Hanna sur un ton implorant.

Spencer tordit la bouche.

— Je ne peux pas le mettre en danger.

— Il l'est déjà, lui fit remarquer Aria.

Il y eut un long silence. Au loin, un camion ralentit en arrivant au péage.

— Je n'irai pas en Jamaïque, dit Hanna fermement. Je veux rester à Rosewood.

Aria déglutit.

— Moi aussi.

Spencer leva les yeux vers le ciel nocturne. Aria avait raison. Si Ali devait s'en prendre à Chase, elle avait probablement déjà un plan. Spencer n'avait pas eu de nouvelles du jeune homme depuis leur arrestation, mais elle savait qu'il serait prêt à tout pour elle.

Une lumière s'alluma chez elle. Spencer rentra la tête dans les épaules, s'attendant à moitié à ce que sa mère sorte sous le porche de derrière pour l'appeler.

— Je ferais mieux de rentrer. Mais d'accord, Hanna : je vais contacter Chase.

— Merci, dit Hanna, soulagée.

Spencer redescendit le flanc de la colline, le cœur battant. Par chance, la lumière s'éteignit peu de temps après, et personne ne sortit de la maison. La jeune fille contourna cette dernière en jetant un coup d'œil à la voiture garée dans l'allée, puis aux véhicules de presse massés dans la rue. Si elle sortait en marche arrière, ils la verraient – elle devrait prendre le bus. Il y avait justement un arrêt à un kilomètre et demi de là, dans Lancaster Avenue.

Spencer baissa les yeux vers ses pieds, se réjouissant de porter des baskets. *Quand faut y aller...* songea-t-elle en se mettant à courir à petites foulées. C'était le seul moyen.

Une demi-heure plus tard, Spencer montait à bord d'un bus brillamment éclairé qui empestait la cigarette. Elle se laissa tomber sur un siège. De l'autre côté de l'allée centrale, une femme lisait la dernière édition du *Philadelphia Sentinel*. La photo de Spencer s'étalait en première page, sous le titre « Un mensonge de trop ».

Spencer se tourna vers la fenêtre en se recroquevillant sur elle-même pour paraître plus petite. Toute la semaine, elle avait évité de lire les journaux pour ne pas tomber sur des articles comme celui-là. *Pitié, ne me regardez pas*, songea-t-elle. *Ne me regardez pas*. Mais l'autre passagère tourna la page et continua à lire les articles antérieurs du journal sans même lever les yeux.

Chase habitait à Merion, dans la banlieue de Philadelphie. Spencer demanda l'arrêt et descendit du bus le plus vite possible. Elle n'était encore jamais allée chez Chase, mais elle n'eut pas de mal à trouver sa résidence. Elle longea la chaussée inégale jusqu'à la porte d'entrée.

Entendant un bruit derrière elle, Spencer se retourna. Une voiture de patrouille de la police locale descendait lentement la rue. Elle plongea derrière un arbre. Le véhicule passa sans modifier son allure, le conducteur regardant droit devant lui, et finit par tourner au carrefour suivant. *Ouf !*

Spencer fonça dans l'entrée du premier bâtiment et examina la liste des résidents. Chase vivait au 4D. Elle sonna à l'Interphone. Quelques secondes s'écoulèrent. Elle pencha la tête sur le côté et tendit l'oreille. Il n'était guère plus de vingt et une heures, et Chase lui avait dit qu'il se couchait rarement avant une ou deux heures du matin. Peut-être était-il sorti ?

Une femme avec un sac à main vert apparut dans l'escalier. Elle ne jeta qu'un bref coup d'œil à Spencer avant de sortir et de s'éloigner. Spencer rattrapa la porte au passage et se faufila à l'intérieur, son cœur battant la chamade. Et si l'Interphone de Chase était en panne ? Mieux valait qu'elle aille directement frapper à sa porte.

Elle monta quatre étages et haletait légèrement en atteignant le 4D. Elle dut retenir son souffle pour guetter des bruits à l'intérieur de l'appartement. De la musique pulsait dans une pièce du fond. Quelqu'un toussa. Oui, Chase était bien chez lui.

La sonnette ne fonctionnait pas. Spencer frappa, doucement d'abord, puis plus fort.

— Chase ? appela-t-elle. C'est moi, Spencer. Il faut que je te parle.

La musique se tut. Des pas résonnèrent de l'autre côté de la porte, et celle-ci s'entrouvrit.

— Spencer, dit Chase en la voyant. Tu ne peux pas rester ici.

La jeune fille en resta bouche bée.

— M-mais j'ai besoin que tu examines la vidéo de nous en Jamaïque. Alison l'a trafiquée pour nous faire porter le chapeau.

La pomme d'Adam de Chase fit le yoyo quand le jeune homme déglutit.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que, moi aussi, j'étais sur sa liste noire ?

— Hein ? (Spencer repensa au texto qui menaçait Chase. Comment l'avait-il su ?) Tu as reçu un message de « A » ? Quelqu'un a tenté de te faire du mal ?

Chase jeta un coup d'œil paniqué de gauche et de droite.

— Non, dit-il après un silence un peu trop long au goût de Spencer.

C'était le mensonge le plus pitoyable qu'elle ait jamais entendu.

La tête lui tourna. Pour lutter contre son vertige, elle se concentra sur la texture granuleuse des murs du couloir.

— J-je pensais que la police te protégerait, balbutia-t-elle, navrée. Je pensais qu'ils nous protégeraient tous. (Elle tenta de forcer le passage.) S'il te plaît, laisse-moi entrer. On peut tirer quelque chose de cette vidéo, je le sais. J'ai besoin de toi.

Chase pinça les lèvres comme pour ne pas se mettre à pleurer.

— Il faut que tu t'en ailles, Spencer. Je suis désolé, mais j'ai déjà assez souffert, d'accord ? C'est trop intense, même pour moi.

— Mais...

— Et je n'arrive pas à croire que tu ne m'aies même pas prévenu, ajouta-t-il tristement. Je croyais que tu tenais un peu à moi.

Sur ces mots, il claqua la porte au nez de Spencer. Il y eut un cliquetis indiquant qu'il tirait le verrou, puis ses pas s'éloignèrent à l'intérieur. La musique reprit, plus fort qu'auparavant – un morceau coléreux noyant tous les autres sons.

Spencer eut l'impression d'avoir reçu une gifle. Des larmes de surprise lui montèrent aux yeux tandis qu'elle reculait. Subitement, elle se sentait abandonnée de tous. Plus

personne ne voudrait l'aider.

La gravité de sa situation la frappa de plein fouet. Elle n'avait aucun moyen de s'en sortir. Cette fois, Ali avait bel et bien gagné.

Spencer sortit son téléphone en songeant : *Vas-y, sale garce, envoie-moi un texto*. Si seulement Ali lui écrivait pour retourner le couteau dans la plaie ! *Bouhh, la pauvre petite Spencer a perdu son amoureux !* Elle devait en mourir d'envie.

Spencer fixait l'écran du regard comme si elle pouvait faire apparaître un message. Elle descendit l'escalier et se planta devant la résidence pour qu'Ali puisse la voir, pour qu'elle ne résiste pas au plaisir de se moquer d'elle.

— Allez, montre-toi ! lança Spencer dans l'obscurité. Cesse de te cacher, espèce de lâche !

Mais personne ne bougea dans les buissons alentour, et aucun gloussement ne flotta entre les arbres. Le téléphone de Spencer demeura muet. La jeune fille ferma les yeux et ramena son bras en arrière, prête à fracasser l'appareil sur la chaussée.

Au lieu de ça, elle laissa son bras retomber mollement et battit en retraite vers l'arrêt de bus pour rentrer chez elle.

1. Fashion Institute of Technology, célèbre école de mode new-yorkaise (NdT).

RIEN NE VA PLUS POUR HANNA

Le vendredi, deux semaines exactement après son arrestation, Hanna descendait en titubant l'escalier de la maison de sa mère, son pinscher nain Dot sur les talons. La cuisine était vide mais éclairée ; sur la table, un message disait : *J'ai fait du café. Muffins au frigo.*

Hanna tendit l'oreille. Pas un bruit. Sa mère avait déjà dû partir au travail. Depuis quinze jours, elle se montrait étrangement attentionnée : elle rapportait des sushis le soir, se tapait des marathons de *Teen Mom* avec Hanna et Mike¹ et avait même proposé de faire une séance de manucure-pédicure à sa fille alors que les pieds la dégoûtaient notoirement. D'un côté, Hanna trouvait ça adorable qu'elle se donne autant de mal et qu'elle la soutienne ainsi. De l'autre, ça arrivait trop tard : son sort était déjà scellé.

Hanna se laissa tomber sur une chaise, alluma la télé et caressa distraitemment la tête plate et lisse de Dot. Sur la table, l'écran de son téléphone annonçait qu'elle avait reçu dix nouveaux messages. Son cœur se gonfla d'espoir : l'un d'eux venait peut-être de son père, dont elle restait sans nouvelles depuis son arrestation. Mais quand elle les passa en revue, elle vit qu'ils avaient tous été envoyés par des camarades de classe.

Tu me dégoûtes, écrivait Mason Byers. Je parie que c'est toi qui as fait du mal à Noel.

J'espère que tu pourras en Jamaïque jusqu'à la fin de tes jours, disait Naomi Ziegler.

Je savais que tu étais capable du pire, affirmait Colleen Bebris, l'ex de Mike.

Même Madison se joignait au chœur des loups. *Je t'ai peut-être pardonné trop vite. Maintenant, je ne sais plus quoi penser de l'accident.*

Hanna recevait ce genre de messages haineux depuis que la police l'avait relâchée. Elle effaça les autres sans les lire. Peut-être était-ce une bonne chose qu'elle soit consignée chez sa mère : si elle était retournée à l'Externat de Rosewood, elle aurait eu à subir le mépris de ses camarades.

Elle hésita un instant, son téléphone à la main, puis cliqua sur le lien d'une vidéo qu'elle avait sauvegardée. L'image d'un drapeau américain flottant au vent apparut à l'écran, et la voix de son père s'éleva :

« Je suis Tom Marin, et j'approuve ce message. »

Hanna regarda leur annonce d'intérêt public du début jusqu'à la fin. Elle serait la seule personne à la voir : sa diffusion avait été annulée avant même d'avoir commencé.

« Et c'est pourquoi je soutiens le plan "Tolérance zéro" de Tom Marin », disait-elle à la fin sur un ton décidé, en adressant un immense sourire à l'objectif.

Puis la caméra zoomait sur son père qui se tournait vers elle, irradiant l'amour, la fierté et la loyauté.

Quelle blague.

L'ironie du sort voulut que, au même moment, un bulletin d'informations commence à la télé. Hanna leva les yeux. La présentatrice parlait de la candidature de son père au Sénat.

« Depuis l'arrestation de sa fille, les intentions de vote pour Tom Marin connaissent une chute spectaculaire. »

Le visage de la femme fut remplacé par un graphique : une ligne rouge épaisse qui effectuait un plongeon aussi impressionnant que la descente d'un grand huit.

« Des manifestants réclament le retrait de sa candidature », ajouta la présentatrice.

Suivit une image montrant une foule coléreuse qui brandissait des pancartes. C'étaient les mêmes gens qui avaient fait le piquet pendant les obsèques de Graham et qu'on voyait constamment à la télé depuis. Les journalistes les avaient longuement interrogés le jour de l'arrestation et de la remise en liberté d'Hanna. Cette fois, ils semblaient s'être postés de nouveau devant le QG de campagne de Tom Marin. Certains réclamaient encore qu'on arrête le tueur en série de Rosewood ; d'autres s'étaient fabriqués des pancartes avec une photo de M. Marin barrée par un gros trait rouge, ou un portrait d'Hanna, de Spencer, d'Aria et d'Emily portant des cornes de démon.

Hanna se hâta d'éteindre la télé. La tête lui tournait comme quand elle allait vomir. Elle fonça aux toilettes et resta penchée au-dessus de la cuvette jusqu'à ce que sa nausée passe. Puis elle chercha son téléphone dans sa poche. Elle devait faire quelque chose pour son père. Les électeurs devaient comprendre que ça n'était pas la faute d'Hanna – et Tom Marin devait le comprendre aussi.

On sonna à la porte. Dot fila vers le vestibule en poussant des aboiements hystériques. Hanna se leva et le suivit d'un pas traînant. Une silhouette bougea de l'autre côté de la fenêtre opaque qui flanquait la porte et, un instant, Hanna craignit que ce ne soit la police, venue la chercher pour l'expédier en Jamaïque sans attendre. Son père avait peut-être pris ses dispositions pour être débarrassé d'elle au plus vite...

Mais ce n'était que Mike.

— Votre examen final, madame, dit-il en lui fourrant une enveloppe entre les mains. Hanna déchiffra l'étiquette. *Algèbre*.

— Tu as deux heures, ajouta Mike en consultant sa montre. Et on m'a autorisé à être ton surveillant. Tu veux commencer tout de suite ?

Soudain, Hanna se sentit épuisée. À quoi serviraient ses connaissances en algèbre, en prison ?

— On fera ça plus tard, dit-elle en posant l'enveloppe sur la console du vestibule. Pour le moment, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Tout ce que tu voudras, répondit automatiquement Mike.

— Il faut que j'aille au QG de campagne de mon père. Tout de suite, précisa Hanna. Mike hésita, les yeux légèrement écarquillés.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ? Je croyais que tu n'avais pas le droit de sortir de chez toi ?

Hanna le foudroya du regard.

— Tu as dit « Tout ce que tu voudras », lui rappela-t-elle.

Mike pinça les lèvres.

— Mais je ne veux pas que tu te mettes encore dans tous tes états.

Hanna croisa les bras sur sa poitrine. Elle avait dit à Mike que son père n'était pas venu la chercher au poste et qu'il ne l'avait pas contactée depuis. Et parce qu'elle était vraiment bouleversée, elle lui avait raconté toutes les autres fois où Tom Marin s'était conduit en père indigne.

— J'ai quelque chose à faire. C'est important, dit-elle fermement.

Mike lui prit la main.

— D'accord, dit-il en rouvrant la porte d'entrée. Allons-y.

Quand Hanna et Mike se garèrent devant l'immeuble qui abritait les bureaux de campagne de M. Marin, une cinquantaine de manifestants se massaient sur le trottoir. Même si Hanna s'y attendait après les avoir vus aux informations, cela lui fit un choc de se retrouver face à eux en chair et en os.

— Ça va aller, promet Mike en prenant un sweat-shirt à capuche sur la banquette arrière. Tiens, mets ça pour qu'ils ne te reconnaissent pas. Je m'occupe d'eux.

Saisissant Hanna par le poignet, il l'entraîna à travers la foule. La jeune fille garda la tête baissée. Elle était si terrifiée à l'idée qu'on la remarque que son pouls battait de façon presque assourdissante à ses tympans.

Les manifestants entourèrent Mike en rugissant :

— Vous allez voir Tom Marin ?

— Dites-lui de se retirer !

— On ne veut pas de gens comme lui à Washington !

Mike entoura Hanna d'un bras protecteur et la poussa dans le hall de l'immeuble. Les portes se refermèrent derrière eux, étouffant la voix des manifestants qui continuaient à hurler leurs exigences.

Son cœur battant la chamade, Hanna se dirigea vers l'ascenseur, appuya sur le bouton d'appel et repoussa sa capuche en arrière. Elle aurait tellement préféré rester dans son lit !

— Viens, dit Mike quand la cabine s'ouvrit.

Il l'entraîna à l'intérieur et lui tint la main pendant toute la montée, en la pressant de temps en temps.

Quand ils atteignirent le quatrième étage, Hanna jeta un coup d'œil par les grandes baies vitrées du couloir pour se concentrer. L'une d'elles donnait, non pas sur le trottoir envahi par les manifestants, mais sur un épais bosquet à l'abandon, à gauche de l'immeuble. Les arbres poussaient dans tous les sens. Une cheminée de pierre effritée surplombait leur cime.

La Main Line regorgeait de ces ruines protégées par la commission historique sous prétexte qu'un général célèbre avait dormi là un jour ou qu'une bataille importante avait eu lieu dans le coin. Une bâtisse entière se dressait peut-être au milieu de la végétation, oubliée par le temps et envahie par les plantes grimpantes qui avaient formé un cocon tout autour. Hanna compatissait : elle aussi se sentait submergée et étranglée. Elle aurait bien voulu pouvoir disparaître dans le bosquet.

Prenant une grande inspiration, elle fit face à la porte vitrée du bureau de son père et la poussa d'un geste décidé. Mary, la réceptionniste, se leva d'un bond en la voyant.

— Vous n'êtes pas censée venir ici.

Hanna carra les épaules.

— C'est important.

— Tom est en réunion.

Elle haussa un sourcil.

— Dites-lui que ça ne prendra qu'une minute.

Mary posa son stylo et s'éloigna dans le couloir. Quelques instants plus tard, M. Marin apparut. Il portait un costume bleu foncé avec une petite épingle en forme de drapeau américain au revers. Hanna fut frappée par ce détail : sa fille allait être jugée pour meurtre, mais il avait quand même pensé à accessoiriser sa veste le matin.

— Hanna, la salua-t-il avec une colère mal contenue. Tu es assignée à résidence. Que fais-tu ici ?

— Je voulais te parler, et comme tu ne me rappelais pas... répondit Hanna d'une voix de petite souris qu'elle détesta aussitôt. Je voulais savoir pourquoi tu n'es pas venu me chercher au poste quand j'ai été libérée, et pourquoi tu refuses de me parler depuis.

Tom Marin désigna les manifestants par la fenêtre, au moment où la femme qui brandissait un portrait d'Hanna passait devant la porte de l'immeuble.

— Est-ce qu'ils t'ont vue entrer ? demanda-t-il en croisant les bras sur sa poitrine.

Hanna cligna des yeux.

— Non, j'avais une capuche.

Son père se frotta les yeux.

— Tu seras gentille de sortir par derrière.

Puis il tourna les talons et repartit vers son bureau, laissant Hanna bouche bée.

Mike fit un pas en avant.

— C'est toujours votre fille, monsieur Marin ! cria-t-il.

L'interpellé s'arrêta et lui jeta un regard furibond.

— Ne te mêle pas de ça, Mike. (Il reporta son attention sur Hanna.) Pour le moment, je ne peux pas me permettre d'être associé à toi. Désolé.

Hanna eut l'impression qu'on la poignardait en plein cœur. « Être associé à toi », comme s'il ne s'agissait que d'une relation d'affaires...

— Tu es sérieux ?

Tom Marin regarda de nouveau les manifestants par la fenêtre.

— Je t'ai donné une deuxième chance, et une troisième, et une quatrième. J'ai essayé de te soutenir. Mais pour le moment, ce serait un suicide politique. Débrouille-toi seule.

— Tu t'inquiètes pour ta campagne ? couina Hanna. (Elle fit quelques pas vers lui.) Papa, s'il te plaît, écoute-moi. Je n'ai tué personne. La vidéo qui a été diffusée aux infos est un montage. Tu me connais : je serais incapable de battre quelqu'un à mort. Je ne suis pas ce genre de personne.

Elle continua à marcher vers lui, les bras tendus, mais M. Marin recula avec une expression contrariée. Puis le téléphone de l'accueil sonna, et il fit signe à la réceptionniste de décrocher. Elle murmura quelque chose avant de lever les yeux vers lui.

— Tom, dit-elle en couvrant l'appareil de sa main. C'est cette journaliste du *Sentinel*.

M. Marin poussa un grognement.

— Je la prends dans mon bureau. (Il foudroya Hanna du regard.) Tu dois y aller, maintenant.

Puis il se détourna et s'en fut à grands pas sans même lui dire au revoir.

Hanna resta plantée dans le couloir, avec l'impression que toutes les molécules de son corps allaient exploser et la changer en nuage de vapeur. Un manifestant siffla. D'autres personnes poussèrent des vivats. Hanna ferma les yeux. Elle aurait voulu pleurer, mais elle était trop choquée pour ça.

Elle sentit Mike lui prendre la main.

— Viens, chuchota-t-il en l'entraînant vers l'ascenseur.

Hanna ne dit rien tandis qu'ils redescendaient au rez-de-chaussée. Elle ne fit rien non plus quand son petit ami la guida à travers le hall et jusqu'aux portes vitrées de l'immeuble.

Mais quand elle aperçut les manifestants qui marchaient en cercle sur le trottoir, elle s'arrêta net et jeta un regard nerveux à Mike.

— Mon père nous a dit de sortir par derrière.

— Tu te soucies vraiment de ce qu'il veut que tu fasses ? répliqua Mike, les joues rouges de colère. (Il lui serra la main plus fort.) Je pourrais le tuer pour son égoïsme. Franchement, tu ne lui dois rien.

Le menton d'Hanna trembla. Son petit ami avait absolument raison.

Les joues ruisselantes de larmes, elle sortit de l'immeuble. Et quand les manifestants l'entourèrent, elle lâcha un sanglot aigu. Aussitôt, Mike la prit par les épaules et, la plaquant très fort contre lui, l'entraîna à travers la foule. Et par-dessus tous les cris haineux, une pensée limpide se forma dans l'esprit de la jeune fille. Non, elle ne devait rien à son père.

Elle avait trouvé ça affreux quand, des années plus tôt, il l'avait délaissée au profit de Kate. Mais ce n'était rien comparé à cette nouvelle trahison. Cette fois, il lui préférait tout l'État de Pennsylvanie.

1. Émission de télé-réalité américaine qui met en scène des mères adolescentes (NdT).

PAS SUR LA LISTE

Le même vendredi, Emily se tenait dans le hall du Memorial Hospital de Rosewood. Des médecins allaient et venaient, l'air affairé et important. La jeune fille se dirigea vers le plan affiché au mur et trouva le service de cardiologie où sa mère se rétablissait après son opération en urgence. Non que son père ou sa sœur l'aient tenue informée de son état de santé – ils n'étaient passés chez eux qu'en coup de vent depuis l'attaque de Mme Fields.

Emily avait dû se renseigner auprès d'un réseau nébuleux d'infirmières, qui semblaient toutes choquées qu'elle doive s'adresser à elles pour avoir des nouvelles. Techniquement, elle n'était pas censée sortir de chez elle, mais que feraient les flics s'ils la trouvaient là ? Ils lui diraient qu'elle n'avait pas le droit de rendre visite à sa mère qui avait failli mourir ?

Emily tentait de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle culpabilisait que sa caution ait coûté si cher que ses parents devaient désormais se passer de voitures – et de divers autres objets que des types à l'air peu commode étaient passés chercher ces derniers jours, parmi lesquels un landau qui avait appartenu à la grand-mère d'Emily et une statuette de l'Enfant Jésus que la jeune fille avait aidé sa mère à récupérer l'année précédente, après qu'elle avait été volée par des vandales.

Elle faisait toujours partie de cette famille, après tout ! Et puis, le matin même, elle avait réussi à joindre maître Goddard qui lui avait dit que, après le procès – et quelle qu'en soit l'issue –, ses parents récupéreraient l'argent de la caution. On leur rendrait leurs voitures. Carolyn pourrait retourner à la fac. Tout s'arrangerait.

Son cœur battant un peu trop fort, Emily prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage. Dès qu'elle pénétra dans le service de cardiologie, elle aperçut son père et Carolyn affalés dans deux fauteuils de la salle d'attente. Ils dormaient. Un vieux numéro de *Sports Illustrated* était ouvert sur les genoux de M. Fields, et Carolyn avait ôté une seule manche de son manteau.

Emily leur sourit tristement : dans leur sommeil, ils avaient l'air si paisibles, si doux ! Cela lui redonnait espoir. Peut-être finiraient-ils par lui pardonner.

La télé fixée en hauteur diffusait un bulletin d'informations. *Lecture de l'acte d'accusation dans deux semaines*, clamait le bandeau en bas de l'écran, au-dessus des photos de classe d'Emily, Spencer, Aria et Hanna. Puis le père de Tabitha, que les filles avaient eu l'occasion de croiser plusieurs fois au cours des mois précédents, apparut à l'écran.

« Je suis profondément attristé par le résultat de cette enquête, dit-il, les yeux baissés. Bien sûr, je veux que justice soit faite, mais ça ne me ramènera pas ma fille. »

Emily frémit. Pauvre M. Clark. Elle l'imagina allongé dans son lit le soir, seul dans sa grande maison, repassant cette horrible vidéo en boucle dans sa tête. Avec ce montage, Ali ne blessait pas seulement Emily et ses amies : elle faisait des tas d'autres victimes ; elle gâchait des tas d'autres vies.

Emily repensa à Iris. Comptait-elle aussi au nombre des victimes innocentes de « A » ? Et, si oui, sa mort retomberait-elle sur Emily d'une façon ou d'une autre, comme tout le reste ?

Une publicité pour le nouveau pick-up Ford interrompit le bulletin d'informations. Emily jeta un coup d'œil à son père et à sa sœur, mais ils n'avaient pas bougé. Faisant demi-tour, elle se dirigea vers l'accueil. Une infirmière à l'air fatigué buvait du café dans un gobelet en carton.

— Vous pouvez m'indiquer la chambre de Pamela Fields ? réclama Emily. Je suis sa fille.

Son interlocutrice l'examina soigneusement.

— Sa fille Beth ?

Emily cligna des yeux.

— Non, sa fille Emily.

L'infirmière secoua la tête.

— Vous n'êtes pas sur la liste. Vous ne pouvez pas la voir.

— Mais je suis sa fille, insista Emily.

L'infirmière saisit le téléphone sur son bureau.

— Je suis vraiment désolée, mais on m'a dit de prévenir si vous veniez. (Elle porta le combiné à son oreille.) Sécurité ? J'ai besoin de quelqu'un.

Emily recula. *Sécurité* ? Elle mit quelques secondes à comprendre. Sa famille avait demandé à ce qu'on l'empêche de voir sa mère.

Brusquement engourdie, elle fit demi-tour.

— C'est bon, je m'en vais, dit-elle au moment où une silhouette apparaissait dans le couloir.

M. Fields s'était levé. Il avait les yeux encore pleins de sommeil ; ses cheveux grisonnants et clairsemés étaient tout en désordre. Apparemment, il avait entendu la

conversation. Emily le dévisagea plaintivement, le suppliant en silence de détromper l'infirmière.

Il jeta un coup d'œil à cette dernière, puis à sa fille. Son regard était froid et déterminé. Sans dire un mot, il tourna les talons et regagna la salle d'attente.

Puisque c'était comme ça... Ravalant un sanglot, Emily passa devant lui et se dirigea vers l'ascenseur. Elle resta hébétée pendant toute la descente. En arrivant au rez-de-chaussée, elle courut tête baissée jusqu'à son vélo.

Alors qu'elle défaisait le cadenas, son téléphone bipa. Elle le sortit et vit le nom de Jordan sur l'écran. CNN venait juste de publier la nouvelle : *La Voleuse Chic appréhendée dans les Caraïbes*.

Emily en eut le souffle coupé. Elle appuya sur l'écran d'un index fébrile et vit une photo de Jordan, bronzée et magnifique mais... menottée et captive. La police l'entraînait à travers un parking. *Katherine DeLong, qui était en cavale depuis le mois de mars, a enfin été arrêtée dans un petit village de pêche de Bonaire – trahie par son activité sur Twitter*.

« Son activité sur Twitter ». Emily scruta la photo. Jordan regardait fixement l'objectif, comme si elle la voyait par-delà les kilomètres qui les séparaient. Ses yeux étincelaient de rage. *Je sais que c'est ta faute*, semblaient-ils dire à Emily. *Cette photo de toi en train de me tromper les a conduits tout droit jusqu'à ma planque*.

Emily s'affaissa sur la selle de son vélo avec l'impression que tout tournait beaucoup trop vite autour d'elle.

Son portable bipa de nouveau. On venait de lui laisser un message vocal. Pourtant, elle n'avait pas entendu son téléphone sonner. Elle composa le numéro de son répondeur et tapa son code d'accès.

Quand elle entendit l'unique message qu'on lui avait laissé, elle faillit lâcher son téléphone. Un gloussement aigu résonnait à son oreille. Son cœur manqua un battement. Elle aurait reconnu ce rire n'importe où – ce rire moqueur, méprisant. C'était le rire d'Ali.

Emily promena un regard anxieux à la ronde. Elle envisagea de se rendre sur-le-champ aux bureaux du FBI pour faire écouter ça à Fuji. Mais celle-ci ne la croirait probablement pas. Elle ne croyait que ce qu'elle voulait bien croire. Elle pensait qu'Ali était morte et qu'Emily et les autres mentaient depuis le début.

Ce qui expliquait pourquoi Ali riait si fort : elle savait qu'elle les tenait, et elle trouvait ça hilarant. Hanna avait raison. Elles ne pouvaient pas rester sans rien faire et la laisser gagner.

Une idée se cristallisa dans l'esprit d'Emily. Elle composa un texto pour ses amies. *J'en ai marre qu'Anderson Cooper nous gâche la vie*, écrivit-elle en utilisant leur nom de code pour Ali. *Je me remets en chasse. Et vous ?*

Elle appuya sur le bouton « Envoi » et prit de grandes inspirations pour se calmer. Il ne lui restait plus qu'à attendre la réponse de ses amies. Elle pria le ciel pour que Spencer,

Aria et Hanna disent oui.

UNE NOUVELLE PISTE

Le même jour, Aria était assise dans la salle d'attente d'un avocat. Enfin, une sorte d'avocat : elle n'en connaissait aucun autre qui ait ses bureaux dans un centre commercial en extérieur, entre un magasin de gadgets bon marché Five Below et une salle de gym Curves, mais peu importait.

Près d'elle, Mike lisait une brochure sur un procès collectif en cours, qui mettait en cause l'industrie pharmaceutique.

— Hé, chuchota-t-il. Tu as déjà pris du Celebrex ou du Prozac ?

— Non, marmonna Aria.

— Tu as un mésothéliome ?

— Je ne sais même pas ce que c'est.

— Zut, dit Mike en reposant la brochure. On aurait eu droit à d'énormes dommages et intérêts.

Aria leva les yeux au ciel en se demandant comment son frère pouvait plaisanter en de pareilles circonstances. Elle commençait à avoir des doutes sur l'utilité de ce rendez-vous – à travers les murs, elle entendait de la musique techno en provenance du Curves. Le matin même, Mike avait frappé à la porte de sa chambre et lancé :

— Lève-toi. On a rendez-vous avec Desmond Sturbridge à dix heures. On se tirera en douce.

— Desmond quoi ?

Mike avait expliqué à Aria qu'il s'agissait d'un avocat qui avait appelé chez eux la veille, se proposant d'assurer sa défense. Elle avait protesté que le cabinet du père de Spencer s'en occupait déjà, mais Mike avait haussé les épaules :

— C'est toujours bon d'avoir une seconde opinion. Et puis, on ne sera même pas obligés de payer ce type à moins de gagner.

Une porte s'ouvrit à la volée. Un grand homme maigre, avec un sourire plein de gencives et tellement de gel dans les cheveux que sa tête brillait, leur adressa un sourire rayonnant.

— Mademoiselle Montgomery et son ami ! tonna-t-il. Entrez, entrez !

Aria jeta un coup d'œil nerveux à Mike, mais celui-ci tira sur son bras pour la mettre debout.

— Ça va aller, chuchota-t-il tandis qu'ils suivaient Sturbridge dans un couloir. Tu es innocente. Il dira la vérité au juge. Ça ne peut que marcher !

Aria espéra que son frère avait raison.

Elle entra dans le bureau de l'avocat, décoré avec des figurines qui hochaient la tête, des maillots des Eagles signés et des tas d'emballages vides du fast-food Arby's. La vue d'un diplôme de l'université du Michigan, accroché au mur, la rassura légèrement.

— Merci de nous recevoir, dit-elle en s'asseyant.

— Pas de problème, rétorqua Sturbridge, les yeux brillants. Votre affaire est très intéressante, et j'ai quelques idées pour empêcher votre extradition en Jamaïque.

Mike haussa les sourcils d'un air encourageant. Aria sortit un carnet de son sac et le poussa vers l'avocat.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, puisque la lecture de l'acte d'accusation aura lieu vendredi dans deux semaines. Alors, je vous ai écrit tout ce qui s'est passé pour que vous puissiez le lire tranquillement.

Son carnet contenait également les dessins qu'elle avait commencés pour Asher Trethewey – et dont elle n'aurait plus besoin maintenant.

Sturbridge agita la main.

— Ça ne sera pas nécessaire. J'ai déjà tout ce qu'il me faut.

Aria et Mike échangèrent un regard.

— Mais vous n'avez rien du tout, contra Aria. Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est réellement passé cette nuit-là ?

— Seigneur, non, répondit Sturbridge, consterné. Mademoiselle Montgomery, c'est une affaire délicate. Il y a des témoins oculaires, une vidéo de vous et de vos amies sur le lieu du crime... Ça se présente très mal. De mon point de vue, il n'y a qu'un moyen de vous éviter la prison.

— Lequel ? interrogea Mike.

— Plaider la folie.

Sturbridge semblait très content de lui, comme s'il avait découvert une nouvelle loi de la gravité. Aria cligna des yeux.

— Mais... je ne suis pas folle.

L'avocat haussa un sourcil.

— Vous croyez qu'Alison DiLaurentis est toujours en vie. Vous vous envoyez à vous-même des messages menaçants.

— Ce n'est pas moi qui les ai envoyés ! s'écria Aria.

Sturbridge eut un sourire triste.

— La police affirme le contraire.

Les épaules de Mike s'affaissèrent.

— Vous vous fiez aux informations que vous avez lues sur Internet. Ce n'est pas ma sœur sur cette vidéo.

Sturbridge se rembrunit.

— Pourtant, on dirait bien.

— Mais ce n'est pas moi, insista Aria. Je ne suis pas coupable.

Sturbridge croisa les doigts.

— Je ne veux rien entendre, chantonna-t-il. (Il poussa une pile de documents agrafés vers Aria.) Si vous ne voulez pas finir dans une prison jamaïcaine, signez cette demande d'évaluation psychiatrique afin qu'on puisse plaider la folie. Vous verrez, ce n'est pas si terrible. Avec un peu de chance, vous atterrirez dans une de ces cliniques confortables où vous séjournerez aux frais de l'État.

— Le Sanctuaire d'Addison-Stevens, par exemple ? lança Aria.

Le visage de Sturbridge s'éclaira soudain.

— Exactement ! Il paraît qu'on y mange très bien.

Aria ferma les yeux et se força à prendre de grandes inspirations pour se calmer.

Mike jeta les papiers à la figure de l'avocat.

— Navré de vous avoir fait perdre votre temps, mais c'est vous qui êtes cinglé ! (Il saisit le carnet sur le bureau d'une main et le bras de sa sœur de l'autre.) Allez, viens.

— Vous le regretterez ! lança Sturbridge tandis qu'ils sortaient en trombe.

— Désolé, marmonna Mike en poussant la porte du cabinet. Si j'avais su ce que mijotait ce type, je ne t'aurais jamais infligé ça.

— Pas grave, marmonna Aria en regardant sans les voir un groupe de grosses dames plantées devant le Curves.

Elle sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Elle le sortit et lut le message qu'elle venait de recevoir. *Je me remets en chasse*, avait écrit Emily. *Et vous ?* Hanna et Spencer avaient déjà répondu par l'affirmative.

— C'est quoi ? demanda Mike en se penchant pour voir.

Aria voulut cacher l'écran de son téléphone, mais trop tard : son frère avait déjà lu le texto. Son visage s'illumina.

— Vous vous remettez à la recherche d'Ali ? Super.

— Ça ne te concerne pas, dit très vite Aria.

Mike parut déçu.

— Pourquoi ? Je suis au courant de tout. Je peux vous aider. Vous n'avez rien à perdre.
Aria ferma les yeux.

— Désolée, mais je ne peux pas t'impliquer là-dedans.

Son frère se décomposa.

— Pour reprendre les paroles mémorables de ce crétin d'avocat : « Vous le regretterez. »

Aria rangea son portable dans sa poche d'un geste décidé. Non : c'était si elle le laissait faire, qu'elle regretterait. Elle avait déjà perdu trop de choses et de gens. Elle ne voulait pas perdre son frère en plus du reste.

Il pleuvait quand Aria s'arrêta en vélo derrière le Wawa local quelques heures plus tard, au crépuscule. Repérant ses amies à la lisière des bois qui se dressaient entre la supérette et la résidence voisine, elle se dirigea vers elles. Ses chaussures s'enfoncèrent immédiatement dans la boue. Elle tira sa capuche sur sa tête pour se protéger des gouttes d'eau qui lui martelaient les joues et se mit à courir.

Lorsqu'elles furent toutes réunies, Spencer prit une inspiration tremblante.

— D'accord. Comment on fait ? Qu'est-ce qui nous reste comme pistes à explorer ?

Silence. Un camion à lait pénétra dans le parking du Wawa et se gara sur le côté. Puis Emily se racla la gorge.

— Ali a laissé un message sur mon répondeur. Elle se moquait de moi – de nous.

Aria écarquilla les yeux.

— Ali t'a appelée ?

— Pourquoi aurait-elle fait ça ? chuchota Spencer, l'estomac noué.

— Je n'en sais rien, répondit Emily, les mains sur les hanches. Mais elle l'a fait.

— Elle pensait peut-être que tu étais la moins susceptible de cafter, suggéra Spencer.

— Eh bien, elle se trompait.

Emily sortit son téléphone, et ses amies se rassemblèrent autour d'elle pour écouter le message. Quand Aria entendit le gloussement aigu, un frisson lui parcourut l'échine.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura Hanna, qui avait blêmi. Tu crois qu'elle a fait exprès de t'appeler, ou que c'était un accident ?

Emily ferma les yeux.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous pensez qu'il faut l'envoyer à Fuji ? demanda Aria sur un ton hésitant.

Spencer ricana.

— Elle croirait qu'on a fait ça nous-mêmes. Pour ce qu'on en sait, l'appel provient d'un de nos téléphones.

— Repasse-le, réclama Aria.

Emily obtempéra. Aria tendit l'oreille alors que le rire familier tourbillonnait dans l'air.

— On dirait qu'elle est au milieu d'une foule, non ?

— Et j’entends un genre d’annonce, fit remarquer Hanna, mais je n’arrive pas à comprendre ce que dit le type.

— Moi aussi, je l’ai entendu, acquiesça Emily. Si on arrivait à isoler cette partie du message, on pourrait peut-être savoir où était Ali quand elle a appelé. C’est peut-être un endroit où elle traîne souvent.

— Ou un piège de plus, fit remarquer Aria sur un ton aigre.

Hanna la foudroya du regard.

— Tu as une meilleure idée ?

Aria leva les mains au ciel.

— Désolée. Mais même si ce message contient bel et bien un indice, que pouvons-nous y faire ? Je nous vois mal nous pointer au commissariat de Rosewood pour dire : « Hé, on peut emprunter votre équipement de pointe ? »

Une lueur éclaira les yeux de Spencer.

— En fait, je connais des gens qui sauraient s’en servir et qui accepteraient peut-être de nous aider.

Emily pencha la tête sur le côté.

— Qui ça ?

— Ma sœur et Wilden.

Hanna éclata de rire.

— Melissa ? Sérieusement ?

— Elle m’a offert ses services. Et réfléchissez un peu : c’est normal qu’elle souhaite éliminer Ali. (Spencer croisa les bras sur sa poitrine.) On pourrait prendre le SEPTA jusqu’en ville. Il est tard ; personne ne nous remarquera dans le train. Le pire qui puisse arriver, ce serait que Melissa nous claque la porte au nez... ou qu’elle appelle les flics.

Aria réfléchit en fixant le Wawa, les yeux dans le vague. Le vent soufflait en rafales, apportant à ses narines l’odeur sucrée des donuts maison.

— Je suis partante, dit-elle enfin.

— Moi aussi, acquiesça Hanna.

— Pareil, gronda Emily, les yeux pleins de détermination. Allons-y.

ONDES SONORES

— Euh, bonsoir ? lança Melissa Hastings en ouvrant la porte rouge de sa maison victorienne en bordure de Rittenhouse Square.

Il était presque minuit ; elle avait le visage enduit de crème de nuit à la lavande et portait un T-shirt de l'équipe de débat de l'Externat de Rosewood avec un boxer imprimé de golden retrievers qu'elle devait avoir emprunté à Wilden.

— On peut te parler ? demanda Spencer. C'est très important.

Melissa dévisagea les autres filles sous son porche, puis hocha la tête d'un air décidé.

— Entrez.

Elle les guida à l'intérieur, leur demandant de déposer leurs chaussures et le reste de leurs affaires dans la petite penderie du vestibule. Puis elle les entraîna dans le salon, qui avait un parquet en noyer ciré et des murs d'un jaune doux très apaisant. Les meubles, les tapis et les bibelots étaient tous parfaitement assortis. La pièce parut familière à Spencer, qui comprit brusquement pourquoi : elle était décorée de la même façon que sa maison à Rosewood.

La télé était allumée sur CNN et, comme d'habitude, les journalistes parlaient du meurtre de Tabitha. *Lecture de l'acte d'accusation des menteuses dans deux semaines*, clamait le bandeau au bas de l'écran. Melissa éteignit le poste.

— Spencer ? Hanna ?

Wilden apparut en haut de l'escalier, également vêtu d'un T-shirt et d'un boxer. Il semblait nerveux.

Spencer rentra le ventre. C'était peut-être une mauvaise idée. Melissa était de leur côté, mais Wilden... pas forcément.

Sa sœur fit un pas en avant.

— Darren, il faut qu'on les aide.

Wilden soupira et descendit au rez-de-chaussée, l'air à la fois méfiant et curieux. Emily sortit son téléphone de sa poche et le lui tendit.

— Je voudrais que vous écoutiez un message vocal. Je suis presque certaine qu'il vient d'Ali.

— Tu n'aurais pas l'équipement nécessaire pour amplifier une partie de l'enregistrement ? demanda Spencer. Comme ça, on pourrait peut-être identifier l'endroit d'où elle appelait.

— Ou même juste isoler sa voix pour prouver que c'est bien elle, ajouta Emily. La police refuse de croire qu'elle est toujours vivante. Il faut qu'on arrive à les convaincre.

Wilden plissa les yeux.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

— Darren, s'il te plaît, dit Melissa en se collant contre lui. C'est ma sœur.

Spencer ravala une grosse boule dans sa gorge. C'était si bon de l'entendre dire ça !

Wilden dévisagea les quatre filles tour à tour.

— D'accord, dit-il au bout d'un moment. (Il prit le téléphone d'Emily et s'assit sur le canapé.) Quand je bossais au département de police de Rosewood, on utilisait un programme accessible sur notre réseau interne. Il suffisait d'avoir un fichier numérique de l'enregistrement. Si le mot de passe n'a pas changé, je devrais pouvoir me connecter au système.

— Ce serait génial, souffla Emily.

Melissa fila dans une pièce voisine. Les filles s'assirent pour l'attendre. Elle revint avec un MacBook Air argenté et un câble USB. Wilden démarra l'ordinateur et tapa quelque chose sur le clavier.

— J'y suis. (Il tendit le téléphone et le câble à Emily.) Branche ça, et repasse-nous le message.

Emily obtempéra. On entendit des tas de voix qui parlaient en même temps, le brouhaha général étouffant ce qu'elles disaient. Puis le rire glaçant d'Ali résonna dans la pièce, et tout le monde se raidit. Cinq secondes plus tard, l'enregistrement se termina.

Melissa ferma les yeux.

— C'est définitivement elle.

Même Wilden semblait flipper.

Emily repassa le message une nouvelle fois. Melissa pencha la tête vers le téléphone.

— On dirait qu'elle est au milieu d'une foule.

— C'est ce qu'on a pensé aussi, acquiesça Spencer.

Elle jeta un coup d'œil à l'ordinateur. Un programme audio qui décomposait le message en paquets d'informations et en ondes sonores s'affichait à l'écran. Chaque fois qu'Ali riait, une des courbes grimpait en flèche. Derrière elle, on entendait des vivats et des cris de joie.

Quelqu'un faisait une annonce avec un mégaphone, provoquant le pic d'une deuxième courbe.

— Vous avez entendu ça ? demanda Spencer en désignant cette dernière.

Melissa, qui s'était blottie contre l'accoudoir du canapé, serra ses genoux contre sa poitrine.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait le culot de vous téléphoner en public.

— Elle n'est peut-être pas au milieu de la foule même, mais juste à proximité, suggéra Spencer.

Wilden écouta le message encore une fois, sélectionna la deuxième onde sonore qui formait un pic et cliqua sur un bouton au bas de l'écran. Le bruit de fond diminua et l'annonce se fit plus forte, mais pas plus distincte.

Un grattement résonna quelque part dans la maison. Spencer sursauta.

— C'était quoi ?

Tout le monde se tut. Hanna était blême ; Emily ne remuait pas un seul muscle. Il y eut un bruissement, puis un craquement ténu. Aria plaqua une main sur sa bouche. Melissa se redressa à demi et regarda autour d'elle.

— Cette maison est vieille de plus d'un siècle. Elle fait toujours des tas de bruits, surtout quand il y a du vent.

Ils écoutèrent un moment encore sans rien entendre de suspect. Wilden reporta son attention sur l'ordinateur.

— Laissez-moi essayer autre chose, murmura-t-il en cliquant sur d'autres boutons.

Le message redémarra. Melissa plissa les yeux.

— On dirait que quelqu'un crie « A-llez » dans un porte-voix juste avant que ça ne coupe.

Wilden repassa encore le message. Des vivats. Le souffle d'un mégaphone. *A-llez*.

— Ils sont peut-être à un match, suggéra Hanna.

— Et Ali est planquée sous les gradins ? lança Spencer en jetant un coup d'œil dubitatif à Hanna.

Wilden continua ses manipulations. Un message apparut sur l'écran. *Utilisateur inconnu. Accès refusé.*

— Merde, jura-t-il en se rejetant contre le dossier du canapé. Ils se sont rendu compte que quelqu'un d'extérieur utilisait le réseau, et ils m'ont bloqué l'accès.

Spencer se pencha en avant.

— Tu ne peux pas te reconnecter sous un nom différent ?

Wilden rabattit l'écran de l'ordinateur et secoua la tête.

— Il ne vaut mieux pas. Je n'aurais jamais dû m'introduire là-dedans, pour commencer.

Spencer dévisagea alternativement Melissa et Wilden.

— Vous ne pouvez rien faire d'autre ?

— Je suis désolé, les filles.

Les yeux de Melissa s'emplirent de larmes.

— Ce n'est pas juste. Vous ne méritez pas ça. Alison ne devrait pas gagner.

— Tu as parlé à papa, récemment ? s'enquit Spencer. Que pense-t-il de nos chances de nous en sortir ? Chaque fois que je pose la question à maître Goddard ou à l'un de ses assistants, il tourne autour du pot. Tu crois vraiment qu'on sera extradées vers la Jamaïque ?

Melissa jeta un coup d'œil à Wilden, qui se détourna. Elle reporta son attention sur Spencer.

— Papa dit que ça se présente très mal, chuchota-t-elle, au bord des larmes. Il pense que c'est sans espoir.

L'estomac de Spencer se tordit. Elle prit la main d'Aria et la serra très fort tandis qu'Emily posait sa tête sur l'épaule d'Hanna. *Sans espoir.*

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Emily.

Wilden se racla la gorge.

— Rien d'inconsidéré, j'espère. J'ai entendu... des rumeurs.

Les filles échangèrent un regard. Ce n'était même pas la peine de poser la question – elles savaient très bien à quoi les rumeurs faisaient allusion. Le fameux pacte de suicide. Soudain, ça ne leur semblait plus une si mauvaise idée. Quelle raison avaient-elles encore de vivre, après tout ? songea Spencer.

Puis elle dévisagea Melissa qui paraissait horriblement inquiète, comme si elle avait lu dans ses pensées. Elle posa les mains sur celles de sa sœur, qui l'attira vers elle et l'étreignit. Au bout d'un moment, Aria se joignit à elles, bientôt imitée par Hanna et Emily.

Spencer respira la bonne odeur de savon de Melissa. C'était agréable qu'elles soient dans le même camp après toutes les années passées à se tirer dans les pattes. Même si sa sœur ne pouvait pas l'aider, au moins, elle se souciait de ce qui lui arrivait.

Comme il ne restait rien d'autre à faire, les quatre filles se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Melissa les suivit, la tête baissée et l'air vaincu. Elle offrit de les conduire jusqu'à la gare, mais Spencer refusa d'un geste magnanime.

— Tu en as déjà fait assez.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, dit Melissa, les joues ruisselantes de larmes. Ou même si tu veux juste parler. Je serai toujours là pour toi.

— Merci, dit Spencer en lui pressant la main.

Puis elle se tourna vers la rue. La température avait chuté d'un coup, et des nuages dissimulaient la lune. S'enveloppant de ses bras pour se tenir chaud, Spencer reprit le chemin de la gare avec ses amies. Aucune d'elles ne pipa mot durant le trajet. Qu'y avait-il à dire ? Une fois de plus, la piste qu'elles suivaient les avait conduites dans une impasse.

L'ENDROIT LE PLUS SOMBRE DU MONDE

Le jeudi suivant, Emily se réveilla avec une migraine lancinante par une belle journée ensoleillée. Elle tenta de sortir de son lit, mais ses jambes refusèrent de bouger. *Tu dois te lever*, s'exhorta-t-elle.

Mais pour quoi faire ? La cérémonie de remise des diplômes de l'Externat de Rosewood commencerait dans une heure, et elle n'allait pas y participer. On lui avait donné la permission d'y assister depuis le public, ça lui faisait une belle jambe !

Et puis, sa mère n'était toujours pas rentrée de l'hôpital ; d'autres objets avaient disparu de chez elle, et le FBI pensait toujours qu'Ali était morte et qu'Emily et les autres avaient tué Tabitha. La lecture de leur acte d'accusation aurait lieu dans presque une semaine ; après quoi, on les expédierait en Jamaïque.

Tout autour d'Emily, l'été se préparait. Ses voisins faisaient des barbecues, jouaient avec leur chien et se promenaient dans le quartier. Mais quand Emily regardait l'herbe vert vif ou les fleurs qui déployaient leurs pétales, elle n'éprouvait qu'une angoisse sourde. Toutes ces choses étaient pour les autres, pas pour elle.

Saisissant son téléphone, elle se connecta à CNN et se repassa la vidéo maudite. Onze mille huit cent quarante-deux – non, quarante-trois – personnes avaient déjà ajouté un commentaire disant qu'elle et ses amies étaient le mal incarné. Emily frémit en voyant les quatre silhouettes battre Tabitha à mort. Effectivement, elles leur ressemblaient. Et puis, si les flics soupçonnaient que la vidéo était truquée, ils auraient déjà utilisé leur équipement de pointe pour le prouver. D'une façon ou d'une autre, Ali s'était débrouillée pour qu'on ne puisse pas démonter sa supercherie.

Dans ce cas, trouve qui est N, ordonna une voix dans la tête d'Emily.

Encore une mission impossible. Comme si le personnel du Sanctuaire allait autoriser une prétendue meurtrière à enquêter dans ses murs ! Elle leur avait déjà posé la question,

et ils avaient déjà refusé de lui répondre.

Pourtant, Emily composa le numéro de la clinique pour une tout autre raison. Quand une infirmière décrocha, la jeune fille toussota et demanda d'une voix tremblante :

— Iris Taylor est-elle revenue ?

— Laissez-moi vérifier. (Emily entendit le cliquetis d'un clavier, puis :) Non, elle n'est pas là.

Emily agrippa son téléphone très fort.

— Vous ne l'avez pas retrouvée ?

Il y eut un bruissement à l'autre bout de la ligne, puis une voix d'homme lança :

— Qui est à l'appareil ? Encore une journaliste ?

Et il raccrocha.

La durée de l'appel s'afficha sur l'écran du portable d'Emily. La jeune fille posa son téléphone sur sa table de chevet et regarda par la fenêtre d'un air morne. Iris était quelque part là-dehors. Morte ou vivante, qui pouvait le savoir ? Et c'était sa faute.

Soudain, une seconde voix résonna dans la tête d'Emily, plus grave que l'autre et étrangement hypnotique. *Tu devrais renoncer. Reste au lit, ferme les yeux. De toute façon, t'agiter ne servirait à rien. Ta situation est sans espoir.*

Une portière claqua dehors, et Emily rouvrit les yeux. Au prix d'un gros effort, elle se leva et traversa le couloir pour s'approcher de la fenêtre qui donnait sur l'avant de la maison. Dans la rue, son père aidait sa mère à descendre d'un taxi. Carolyn empoignait les affaires de Mme Fields tandis que leur autre sœur Beth et leur frère Jake s'affairaient autour de leurs parents en essayant de se rendre utiles.

Emily regarda sa mère chanceler jusqu'au porche. Mme Fields avait le teint gris et l'air beaucoup plus âgée qu'avant. De toute évidence, elle n'était pas bien rétablie.

La porte d'entrée s'ouvrit avec un craquement, et Emily entendit des voix au rez-de-chaussée.

— Assieds-toi, dit M. Fields sur un ton encourageant. Là ; tu n'es pas bien ?

— Je peux aller te chercher quelque chose, maman ? demanda Beth.

— Une bière au gingembre ? suggéra Jake.

— Volontiers, merci, répondit Mme Fields d'une voix éraillée comme celle d'une grand-mère.

Il y eut des pas rapides, suivis par le bruit de la porte du frigo s'ouvrant et se refermant.

Emily hésita en haut de l'escalier. Même pendant les championnats de natation auxquels elle avait concouru, elle n'avait pas eu autant le trac. Elle prit quelques inspirations tremblantes, puis carra les épaules et descendit.

Beth et Carolyn étaient assises sur le canapé, les mains sur les cuisses et un sourire nerveux aux lèvres. Jake revint de la cuisine avec un verre de bière au gingembre. Accroupi

près de la télé, M. Fields tripotait le boîtier du câble. À demi allongée dans le fauteuil inclinable, Mme Fields avait le visage pâle et les traits tirés.

Quand Emily atteignit le bas de l'escalier, tout le monde se figea. Carolyn fit une moue aigre, comme si elle avait avalé une rondelle de citron. Jake s'immobilisa le bras tendu devant lui. Beth détourna les yeux.

Le cœur serré, Emily s'avança vers sa mère.

— Je suis contente que tu sois rentrée à la maison, dit-elle d'une voix tremblante. Comment te sens-tu ?

Mme Fields regarda ses mains, et son souffle accéléra.

— Tu es fatiguée ? insista Emily. Ils t'ont nourrie correctement à l'hôpital ?

La respiration de Mme Fields devint sifflante. Carolyn poussa un gémissement.

— Papa, fais quelque chose.

— Elle ne devrait pas être là, aboya Beth.

M. Fields se leva. Il avait déconnecté la box. Étaient-ils tellement fauchés qu'ils ne pouvaient même plus payer l'abonnement ?

— Retourne dans ta chambre, dit-il froidement à Emily.

— Je suis désolée, couina cette dernière. Tellement désolée...

Puis elle remonta l'escalier en courant, réprimant ses sanglots jusqu'à ce que la porte de sa chambre se soit refermée derrière elle.

Sur le lit, l'écran de son téléphone clignotait. Elle avait reçu une alerte Google pour la Voleuse Chic. Elle parcourut les titres du regard. Le procès de Jordan commencerait la semaine suivante. *La prévenue devrait écoper de vingt à cinquante ans de prison ferme*, affirmaient les experts.

Emily jeta son téléphone contre le mur. Jordan s'en serait tirée, sans elle. Encore une vie gâchée par sa faute.

Soudain, Emily pensa à Derrick, l'ami qu'elle s'était fait au restaurant de poisson l'été précédent. Combien de fois lui avait-il tenu la main en salle de pause pendant qu'elle répétait qu'elle mourait de trouille à l'idée d'accoucher ? Combien de fois l'avait-elle appelé au milieu de la nuit parce qu'elle n'arrivait pas à dormir ? Elle l'avait revu peu de temps auparavant, quand « A » la torturait à propos de Gayle ; donc, elle savait qu'il était toujours dans les parages. Peut-être qu'il l'écouterait. Peut-être qu'il comprendrait.

Emily ramassa son téléphone par terre et composa le numéro de Derrick, mais, après quelques sonneries, le répondeur se déclencha. Elle raccrocha sans avoir laissé de message. Et si Derrick avait vu son nom et fait exprès de ne pas prendre l'appel ? Peut-être la prenait-il pour une meurtrière, comme le reste du monde. Peut-être lui en voulait-il encore de lui avoir fait perdre son boulot en refusant de donner son bébé à Gayle – il lui en avait parlé la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Lui aussi se serait mieux porté s'il ne l'avait jamais rencontrée.

Emily était le contraire du roi Midas : tout ce qu'elle touchait pourrissait, et elle ne pouvait rien faire pour remédier à cela.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit. Elle ne contrôlait plus grand-chose, mais il lui restait un moyen de rendre sa famille heureuse, un moyen pour que ses parents récupèrent leur argent et que sa mère guérisse. Elle pouvait disparaître.

Mais oserait-elle ?

Emily serra son oreiller très fort contre elle. Si elle n'était pas là pour la stresser constamment, sa mère se rétablirait plus vite. Mais quand elle songeait à disparaître, il ne s'agissait pas seulement de quitter Rosewood. C'était une décision beaucoup plus importante, beaucoup plus effrayante, beaucoup plus définitive.

Elle sauverait sa famille. Et à qui manquerait-elle ?

Quelqu'un éclata de rire au rez-de-chaussée. Une porte de placard fut ouverte et refermée. Emily se leva de son lit et resta plantée au milieu de sa chambre, des démangeaisons dans le bout des doigts. Tout à coup, elle ne pensait plus qu'à ça. Ce serait une solution parfaite. Elle ne pouvait pas continuer à vivre ainsi, en faisant souffrir sa famille. Et elle ne voulait pas croupir dans une prison jamaïcaine.

Toutes ces rumeurs de suicide... ce n'était peut-être pas Ali et son complice qui les faisaient circuler. Et si les gens se disaient juste que ce serait une réaction logique de leur part ?

Emily ferma les yeux et réfléchit un moment. Le pont couvert de Rosewood s'imposa à son esprit. Sur la plus grande partie de sa longueur, il était coiffé d'un toit et constellé de graffitis, mais, aux deux extrémités, une petite portion restait ouverte. Et à cause de la neige fondue, la rivière était profonde à cette époque de l'année. Sans compter que l'eau glacée engourdirait très vite quiconque y tomberait.

Son cœur battant la chamade, Emily enfila un jean et un T-shirt. Puis, rassemblant son courage, elle souleva sa fenêtre à guillotine, rampa sur l'auvent jusqu'au grand chêne et se laissa glisser le long du tronc comme quand elle faisait le mur. Le pont se trouvait à vingt minutes à pied de chez elle. Le temps que son père monte voir comment elle allait – en partant du principe qu'il se donnerait cette peine –, elle aurait disparu depuis longtemps.

UNE AMIE, C'EST QUELQU'UN QUI NE VOUS LAISSE PAS SAUTER

Le matin du même jour, Spencer et Melissa se tenaient dans la cour de l'Externat de Rosewood. Vêtus de robes noir et blanc et du couvre-chef traditionnel orné d'une pampille bleue, les cent six autres élèves de terminale avaient pris place sur des chaises pliantes devant la scène dressée pour l'occasion. Spencer, elle, portait une robe de coton ordinaire et était tête nue.

Devant elle s'alignaient les gens avec qui elle avait passé les douze dernières années. Phi Templeton était assise à côté de Devon Arliss. Kirsten Cullen, sa coéquipière de hockey sur gazon, gloussait avec Maya St. Germain. L'air encore un peu faible, Noel Kahn était entouré de ses copains de lacrosse. Naomi Ziegler, Riley Wolfe et Klaudia Huusko faisaient des messes basses.

Les comédiens des innombrables pièces du club de théâtre dans lesquelles Spencer avait joué tripotaient leur pampille. Les rédacteurs du journal de l'Externat et du livre de l'année s'éventaient avec leur programme. Aucun d'eux ne lui prêtait la moindre attention. Il ne restait même pas quatre sièges vides à l'endroit où Spencer, Aria, Emily et Hanna auraient dû se trouver. C'était comme si tout le lycée les avait effacées de ses souvenirs.

Spencer regarda autour d'elle, se demandant si les autres étaient venues. Elle finit par repérer Aria et sa mère de l'autre côté de la cour. Hanna se planquait sous les gradins. Emily n'était nulle part en vue. Peut-être avait-elle eu raison de s'abstenir.

Sur scène, le proviseur Appleton se racla la gorge.

— Et maintenant, je laisse la parole à notre major de promo, Mason Byers.

Un tonnerre d'applaudissements éclata quand le jeune homme se leva de sa chaise au premier rang et monta sur l'estrade. Spencer ne put s'empêcher de secouer la tête. Mason Byers ? D'accord, il était bon élève, mais elle ignorait qu'il la talonnait au classement. Elle

aurait dû se trouver à sa place. Son discours était prêt depuis son année de 2^{de}. Connaissant Mason, qui ne stressait jamais pour rien, il avait probablement rédigé le sien la veille au soir.

Melissa prit la main de sa sœur et la pressa très fort.

— Ça va aller.

Spencer avala la grosse boule qui s'était formée dans sa gorge, en se réjouissant d'être accompagnée par quelqu'un qui comprenait à quel point c'était douloureux pour elle. Mais ça faisait beaucoup trop mal.

— Viens, on s'en va, grommela-t-elle en prenant la direction du parking.

Melissa la suivit sans discuter. Alors qu'elles passaient devant la grande fontaine à l'entrée du gymnase, elle toussota.

— Écoute, on est en train de te chercher le meilleur avocat de Jamaïque. Darren a des contacts là-bas, et papa aussi.

Spencer se pinça l'arête du nez. Elle en voulait à son entourage de ne même plus envisager la possibilité d'un procès sur le sol américain.

— Tu sais combien de temps il faut pour que les gens soient jugés en Jamaïque ?

Les talons de Melissa claquaient sur les pavés.

— J'ai obtenu des réponses contradictoires. Certaines personnes m'ont dit quelques mois seulement ; d'autres plusieurs années.

Spencer poussa un gémissement.

Derrière elles, des vivats éclatèrent dans la cour. Melissa s'arrêta au milieu du parking bondé.

— Je suis désolée, dit-elle d'un air chagrin. (Elle promena un regard à la ronde, puis se pencha vers Spencer.) Si tu es réellement extradée, je la chercherai après ton départ. Je ne m'arrêterai que quand elle sera morte.

Spencer secoua la tête.

— Ne fais pas ça. Je suis très touchée que tu me le proposes, mais elle est dangereuse. Elle te tuerait, Melissa. Je ne m'en remettrais pas.

— Mais... (Sans achever sa phrase, Melissa soupira.) C'est tellement injuste !

C'était aussi l'avis de Spencer. Et quelle ironie : au moment où Melissa et elle se rapprochaient enfin, comme elle l'avait toujours espéré, sa vie prenait fin.

Son téléphone sonna bruyamment. Spencer regarda qui l'appelait. *Emily*. Tandis que Melissa déverrouillait les portières de la voiture, Spencer décrocha. Mais elle n'entendit rien d'autre que le bruit du vent dans l'appareil.

— Allô ? Em ?

Puis elle distingua des sanglots d'abord légers, qui s'intensifièrent rapidement.

— Emily ! cria-t-elle dans son téléphone. Em, tu es là ? Pourquoi tu n'es pas venue assister à la cérémonie de remise des diplômes ?

Les sanglots s'interrompirent. Il y eut un bruissement, suivi d'un reniflement.

— S-Spencer, bredouilla Emily.

— Pourquoi tu n'es pas venue assister à la cérémonie de remise des diplômes ? répéta Spencer, inquiète.

— J'appelais juste pour te dire au revoir.

De nouveau le souffle du vent. Derrière Spencer, l'orchestre attaqua « Pompe et circonstance ».

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Emily se remit à pleurer de plus belle. La main de Spencer se crispa sur son téléphone.

— Em, que se passe-t-il ?

— Je n'y arrive plus, répondit son amie d'une voix atone. Je suis désolée. C'est... c'est fini pour moi.

Spencer eut des frissons partout. Elle avait déjà vu Emily craquer, surtout après son accouchement. Mais cette fois, c'était différent, comme si elle venait de tomber dans un trou très noir dont elle ne voyait plus comment s'extraire.

— Où es-tu ? demanda Spencer d'une voix impérieuse.

Melissa, qui allait monter en voiture, s'interrompit et lui lança un regard intrigué.

— Peu importe. (Spencer entendit un bruit de moteur se rapprocher et s'éloigner de nouveau.) De toute façon, tu arriverais trop tard.

Le sang de Spencer se glaça dans ses veines.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-elle – même si, au fond, elle le savait très bien. (Fébrile, elle se mit à tourner en rond sur le parking.) Em, je t'en supplie, ne fais pas ça. Je sais que c'est très dur en ce moment, mais tu dois t'accrocher. Dis-moi où tu es.

Emily partit d'un rire amer.

— Si ça se trouve, je n'arriverai même pas à me noyer, tu te rends compte ? C'est à ça que je pensais avant de t'appeler. Un pont, pour une nageuse... c'est ridicule.

— Un pont ? dit Spencer en battant très vite des paupières. (Melissa s'était rapprochée d'elle, les yeux écarquillés et pleins de questions.) Lequel ? Le pont couvert ?

— Non, répondit Emily très vite. (Mais Spencer sut qu'elle mentait.) Ne viens pas, Spence. Je vais raccrocher, maintenant.

— Ne fais pas ça, Em ! hurla Spencer.

Fin de l'appel. Elle tenta de rappeler Emily, mais son téléphone sonna dans le vide sans même que le répondeur se déclenche.

— Merde, jura Spencer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Melissa.

Spencer avait la gorge sèche.

— C'est Emily. Elle est sur un pont. Je crois qu'elle veut se...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais l'expression de Melissa lui dit qu'elle avait parfaitement compris.

— Quel pont ?

— Le pont couvert de l'autre côté de la ville. (Spencer dévisagea sa sœur.) Je peux prendre ta voiture ?

Melissa pinça les lèvres.

— Je t'accompagne.

— Je ne veux pas t'impliquer là-dedans, protesta Spencer.

Et si c'était Ali qui avait entraîné Emily là-bas ? Et s'il s'agissait encore d'un piège ?

— Arrête avec ça, contra fermement Melissa. Viens.

Dans la cour, les élèves montaient sur scène et recevaient leur diplôme des mains du proviseur Appleton sous les applaudissements de la foule. Spencer monta en voiture et claqua la portière. Melissa démarra et sortit en trombe du parking. Par chance, la rue était déserte.

— On y sera vite, dit Melissa, le regard rivé sur la route devant elle.

Tandis que le proviseur Appleton appelait Chassey Bledsoe, Spencer composa le 911.

— Une de mes amies s'apprête à sauter du pont couvert de Rosewood, cria-t-elle à l'opératrice lorsque celle-ci répondit. Envoyez une équipe tout de suite !

Melissa tourna dans l'avenue voisine. Spencer appela Hanna : elle n'avait pas voulu perdre un temps précieux à retourner chercher ses amies dans la cour de l'Externat. Hanna décrocha à la deuxième sonnerie, et Spencer entendit des applaudissements en fond sonore.

— Il faut que tu viennes au pont couvert, grouille-toi ! cria-t-elle. Emily est en danger.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas exactement. (Le menton de Spencer tremblait.) Mais je crois qu'elle a besoin de nous. Trouve Aria et rejoignez-moi là-bas, d'accord ?

— Entendu, acquiesça Hanna avec empressement avant de raccrocher.

Melissa franchit un autre virage sur les chapeaux de roue. Elle jeta un coup d'œil en biais à sa sœur.

— Et si on arrive trop tard ?

Spencer se mordillait l'ongle du pouce.

— Je ne sais pas.

La voiture fonce le long de la route de campagne qui menait au pont, passant à toute vitesse devant une fromagerie, une immense demeure entourée par plusieurs hectares de pelouse et un restaurant chic installé dans une ancienne grange.

Alors que Melissa gravissait une colline, Spencer se retourna.

— Pourquoi je n'entends pas de sirènes ? lança-t-elle, perplexe.

— Je me demandais la même chose, murmura Melissa. (Puis elle enfonce l'accélérateur.) Ça va aller, dit-elle sur un ton presque coléreux. On arrivera à temps.

Elles franchirent le dernier virage. *Je t'en supplie, ne saute pas*, se répétait en boucle Spencer, en proie à une nausée grandissante. *Pitié, Em, ne fais pas ça.*

Le pont délabré, couvert de graffitis, apparut devant elle. Il n'y avait ni voiture de police ni pompiers à proximité. Dès que Melissa se fut arrêtée sur le bas-côté, Spencer jaillit de la voiture et se précipita vers la petite corniche qui longeait le pont. Elle regarda à gauche, puis à droite. Personne.

— Emily ?

Le cœur dans la gorge, elle baissa les yeux vers l'eau bouillonnante en contrebas, s'attendant à apercevoir les cheveux blond-roux de son amie au milieu des rapides.

La Subaru d'Aria arriva en rugissant. Aria et Hanna bondirent hors de la voiture et rejoignirent Spencer en courant.

— Elle est là ! cria Aria.

Une planche dépassait du pont ; Emily était accroupie derrière. Le vent agitant ses cheveux autour de son visage aux joues striées de larmes. Elle scrutait l'eau en respirant très fort.

— Emily ! hurla Spencer. Ne fais pas ça !

Son amie tourna la tête vers elle, et son visage se chiffonna.

— Laissez-moi tranquille. Il faut que je le fasse.

— Bien sûr que non ! glapit Hanna, qui pleurait aussi.

L'air morne, Emily reporta son attention sur les rapides.

— Personne ne veut de moi. Toute ma famille souhaite ma mort.

— Ils ne le pensent pas vraiment, affirma Spencer. Ils sont sous le choc, c'est tout.

Emily plaqua ses mains sur ses yeux.

— Comme si vous n'y aviez pas pensé aussi ! Notre vie est fichue. Autant mourir tout de suite.

Spencer échangea un regard horrifié avec les autres.

— Tu ne comprends pas ce qui se passe ? gémit Hanna. C'est Ali qui a tout manigancé. C'est elle qui a envoyé des lettres annonçant notre suicide à notre entourage. C'est tellement évident, Em !

Emily haussa les épaules.

— Et alors ? Ça ne change rien.

— Si, ça change tout ! (Hanna tapa du poing sur la rambarde du pont.) Depuis des mois – non, des années –, on se laisse manipuler par Ali. Elle nous pousse à soupçonner d'être « A » tous les gens qu'on aime. Aria a perdu Noel par sa faute. Spencer a même pensé que ça pourrait être sa mère, tu te souviens ? Maintenant, Ali utilise son pouvoir de suggestion pour nous faire croire qu'on devrait se foutre en l'air – et, une fois de plus, on marche dans la combine. Tu veux vraiment qu'elle ait le dernier mot ?

Emily jeta un regard en coin à Hanna.

— Mais pourquoi voudrait-elle qu'on se suicide ? En nous faisant extraditer en Jamaïque, elle a déjà gagné.

— Elle craint peut-être qu'on ne soit acquittées, suggéra Spencer. Ou qu'on continue à enquêter quand on sera en prison, et qu'on finisse par la retrouver. C'est l'option la plus sûre, pour elle. On se supprime nous-mêmes, et elle n'a pas à lever le petit doigt.

Le menton d'Emily se mit à trembler.

— Mais ça n'a pas de sens. Comment on pourrait enquêter depuis la Jamaïque ?

— Je vous aiderai ! lança Melissa quelques pas plus loin. Je ferai tout mon possible !

Spencer lui jeta un coup d'œil plein de gratitude avant de reporter son attention sur Emily.

— On a besoin de toi, Em. On doit se serrer les coudes si on veut battre « A ».

Submergée par l'émotion, Emily ferma les yeux.

— Les filles...

— S'il te plaît, supplia Spencer.

Enfin, des sirènes résonnèrent derrière elles. Un camion de pompiers se gara sur la berge, et plusieurs hommes en sortirent.

— Où est-elle ? cria le premier, qui était jeune et arborait une barbe de trois jours.

— Là ! s'exclama Melissa en pointant le pont.

Le pompier acquiesça, puis s'entretint rapidement avec ses deux collègues. L'un d'eux réclama des renforts par talkie-walkie, tandis que l'autre commençait à sortir l'équipement de leur véhicule.

Le premier homme carra les épaules, ceignit un harnais de rappel et fixa une des extrémités du câble à un montant du pont. Puis il s'avança sur l'étroite corniche.

— Viens là, ma belle, dit-il presque tendrement. Tu n'as plus rien à craindre.

Emily le dévisagea, les yeux fous.

— Prends ma main, l'encouragea le pompier. S'il te plaît, ne saute pas.

— On a besoin de toi, Em, appela Hanna.

— On t'aime ! s'écria Spencer.

Les deux autres hommes s'étaient postés au bord de l'eau, prêts à plonger en cas de nécessité. Leur collègue se rapprochait d'Emily centimètre par centimètre, tendant le câble passé autour de sa taille. Emily ne bougeait pas.

Enfin, il fut assez près pour la prendre dans ses bras. Elle s'écroula contre lui, les traits tordus par le désespoir. Il la souleva et, lentement, recula vers la berge. Lorsqu'il eut regagné la terre ferme, il posa doucement Emily dans l'herbe. Elle sanglotait.

Spencer se précipita vers elle et l'étreignit très fort, imitée par Aria et Hanna. Elles se mirent toutes à pleurer.

— Oh, mon Dieu, répétait Spencer en boucle.

— Comment as-tu pu faire ça ? gémit Hanna.

— On aurait pu te perdre, ajouta Aria.

Emily sanglotait si fort qu'elle n'arrivait pas à parler.

— Je ne... pouvais plus...

Spencer la serra contre elle. Hanna lui passa son pull autour des épaules. Un des pompiers apporta une couverture et l'en drapa. Celui qui l'avait sauvée annonça à la radio qu'ils n'avaient plus besoin de renforts, que la jeune fille était saine et sauve. Puis il s'assit près d'elle et examina ses pupilles pour vérifier qu'elle n'était pas en état de choc. Il ne fit aucune allusion à son identité ni à celle de ses amies – peut-être ignorait-il qui elles étaient et ce qu'elles traversaient.

Les sanglots d'Emily se réduisirent à des reniflements. Ses amies s'accrochaient à elle comme si elles craignaient de la perdre de nouveau. Même Melissa se joignit à leur étreinte, caressant les cheveux de la rescapée et lui disant que tout allait s'arranger.

Spencer s'autorisa à imaginer ce qui se serait passé si elles n'étaient pas arrivées à temps. Elle en eut le souffle coupé – c'était bien trop terrifiant. Si l'une de ses amies mourait, une petite partie de Spencer mourrait avec elle. C'était l'unique côté positif de leur extradition en Jamaïque : au moins, elles seraient ensemble. Aucune d'elles n'aurait à affronter ça seule.

Les pensées de Spencer aboutirent logiquement à Ali. Bien sûr, que c'était elle qui avait voulu les inciter à se supprimer. Et elle avait failli réussir. Emily était passée à un cheveu de la mort. Cette garce d'Ali méritait de payer pour ça – maintenant plus que jamais.

Melissa retourna à la voiture pour laisser un peu d'intimité aux quatre amies. Un minivan franchit le virage et ralentit à la vue du camion des pompiers. Spencer ne reconnut pas la conductrice, mais un autocollant « ÉQUIPE DE LACROSSE DE L'EXTERNAT DE ROSEWOOD » ornait le pare-chocs du véhicule. Elle hoqueta.

— Quoi ? demanda Aria en lui jetant un regard curieux.

— Je viens de penser à un autre moyen de chercher Ali, révéla Spencer. Mais ça ne va pas te plaire.

Aria fronça les sourcils.

— Comment ça ?

Un vent froid caressa le dos de Spencer.

— Noel, dit-elle simplement.

L'expression d'Aria se durcit.

— Quoi, Noel ?

— Il sait peut-être quelque chose d'autre au sujet d'Ali, quelque chose qu'il ne t'a pas dit, suggéra Spencer.

Aria parut choquée.

— Tu veux que je lui parle ? (Spencer acquiesça, et Aria secoua la tête.) Pas question.

— Je crois que Spence a raison, intervint Hanna. Noel ne se rend peut-être même pas compte qu'il sait quelque chose d'important, quelque chose qui pourrait nous conduire à Ali.

— Je m'en chargerai, si tu préfères, offrit Spencer. Ça ne me dérangerait pas de dire le fond de ma pensée à ce connard.

Aria baissa les yeux.

— Ce n'est pas un connard, dit-elle tout bas, presque mécaniquement. (Elle soupira.) C'est bon, je vais le faire. Mais seulement si vous me promettez qu'aucune de vous n'essaiera plus de se suicider. Vous perdre, ce serait bien pire qu'aller en prison.

— C'est promis, murmura Emily.

— Promis, dirent Hanna et Spencer.

Aria avait raison. Elles ne pouvaient pas renoncer maintenant, pas alors que la situation était tellement critique et dangereuse.

Pas alors qu'elles avaient tant à perdre.

LE CODE SECRET

— Oh, mon Dieu, s'exclama Mme Kahn en ouvrant la porte de la superbe résidence familiale, un peu plus tard cet après-midi-là.

Ses cheveux blonds étaient très bien coiffés ; elle portait un pull en cachemire ivoire qui semblait tout neuf, un jean skinny et des mocassins Tod's immaculés. Mais, malgré son maquillage parfait, son visage était blême et les tendons de son cou saillaient.

Comme elle dévisageait Aria d'un air effrayé, la jeune fille comprit qu'elle croyait tout ce que racontaient les journaux. Une fois, au mariage d'un cousin auquel Noel assistait avec elle, Mme Kahn avait étreint Aria en lui disant qu'elle la considérait comme sa propre fille. La presse était douée pour influencer les gens et leur faire retourner leur veste.

Pour la énième fois depuis une heure, Aria regretta d'avoir accepté cette mission. Mais elle était là, maintenant. Trop tard pour reculer. Elle prit une grande inspiration.

— Je peux parler à Noel une minute ?

Mme Kahn fit un pas en arrière.

— Certainement pas.

Incroyable. Aria empoigna la porte avant que la mère de Noel ne puisse la refermer.

— Ma mère est juste là, dit-elle en désignant la Subaru garée le long du trottoir, dans laquelle Ella l'attendait. Vous n'avez rien à craindre.

Aria avait été surprise qu'Ella accepte de la conduire chez les Kahn après qu'elle avait disparu pendant près d'une heure durant la cérémonie de remise des diplômes. Mais sa mère se disait peut-être que la police ne pouvait pas lui faire grand-chose de plus. Elle avait passé le plus clair de son temps à pleurer pendant les semaines écoulées ; à présent, elle semblait juste épuisée, à bout de forces et de larmes.

— On parlera dehors, et elle nous surveillera, ajouta Aria.

Mme Kahn regarda en direction de la Subaru, les yeux plissés, mais n'agita pas la main. Elle pensait sans doute qu'Ella était une criminelle par association.

— Cinq minutes, dit-elle de mauvaise grâce. Après, on doit partir à une fête en l'honneur des nouveaux diplômés.

Elle referma à demi la porte. Quand celle-ci se rouvrit, ce fut pour laisser sortir Noel.

— Aria, dit-il d'une voix éraillée, sa calotte à pampille entre les mains.

— Salut, répondit la jeune fille d'une voix douce, son cœur battant très fort.

Elle n'avait pas parlé à Noel depuis une éternité et, tout à coup, ils se trouvaient l'un en face de l'autre, séparés par quelques centimètres seulement. Une partie d'elle voulait le serrer dans ses bras ; une autre craignait qu'il ne la repousse – elle n'avait eu aucune nouvelle de lui depuis son arrestation. Et la dernière partie d'elle, qui était toujours en colère contre Noel, la poussait à s'enfuir.

Son ex-petit ami la dévisagea d'un regard hésitant, mais aussi mélancolique et inquiet. Ses ecchymoses avaient viré au jaune et ses points de suture s'étaient résorbés, si bien qu'il ne ressemblait plus au monstre de Frankenstein. Il avait toujours le bras plâtré, mais pour le reste, il était tel que dans le souvenir d'Aria.

À la vue de son T-shirt de lacrosse, le cœur de la jeune fille se serra. C'était celui qu'il portait le jour où elle était rentrée d'Islande, la première fois qu'ils avaient vraiment parlé. S'en souvenait-il ?

— Tu es... ? commença Noel.

— Tu as... ? demanda Aria en même temps. (Elle s'interrompt.) Toi d'abord.

Noel déglutit.

— Non, toi.

La jeune fille baissa les yeux vers les briques du porche, qui formaient un motif tressé comme celui d'un panier. Soudain, elle ne savait plus quoi dire.

— Félicitations, marmonna-t-elle enfin en désignant la calotte de diplômé.

— Merci.

Noel posa son couvre-chef sur la rambarde du porche et fourra les mains dans les poches de son jean. Un faucon cria bruyamment dans le ciel au-dessus d'eux.

— Je n'y crois pas, tu sais, dit le jeune homme à voix basse. J'ignore ce qui s'est passé, et tu n'es pas forcée de me le dire, mais je crois savoir qui est derrière tout ça. Je me trompe ?

Aria fit un signe de dénégation, l'estomac noué.

— C'est pour ça que j'ai besoin de ton aide.

Noel fronça les sourcils.

— Moi ?

— Tu étais son ami. Tu n'as pas une idée de l'endroit où elle pourrait être ?

Noel secoua la tête avec véhémence.

— Aucune.

Aria soupira. Un souffle de vent agita les carillons en bronze suspendus sous le porche, qui tintèrent doucement. Le soleil sortit de derrière un nuage, projetant des rayures obliques sur l'immense pelouse devant la maison des Kahn.

— Tant pis, dit Aria en se détournant. Bon, ben, j'y vais.

— Attends.

La fin de sa supplique s'était perdue dans un souffle. Aria se retourna vers lui. Il arborait une expression étrange, presque torturée.

— Les pensionnaires du Sanctuaire n'avaient pas le droit d'envoyer des mails ni de passer des coups de fil. Donc, on avait un code secret pour quand elle voulait parler.

Aria rentra le ventre.

— Tu l'as utilisé récemment ?

— Bien sûr que non. Même si j'avais su qu'elle avait survécu à l'incendie, j'aurais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour l'arrêter, pas pour l'aider.

Aria s'approcha de Noel.

— Tu pourrais l'utiliser maintenant ?

Le jeune homme promena un regard à la ronde comme s'il craignait qu'Ali ne soit en train de les espionner.

— Je ne sais pas trop. Il y a peu de chances pour qu'elle morde à l'hameçon.

Aria agrippa la balustrade du porche à deux mains.

— On reçoit des messages signés « A ». C'est elle qui nous les envoie, mais personne ne veut nous croire. On est désespérées. Franchement, je n'avais aucune envie de m'adresser à toi, mais tu es notre dernier espoir. Je ne veux pas qu'on m'envoie en Jamaïque.

Noel s'affaissa contre une des chaises de jardin Adirondack.

— Moi non plus, je ne veux pas qu'on t'envoie en Jamaïque.

— Alors, aide-nous.

La porte s'ouvrit derrière Noel, et Mme Kahn passa la tête.

— Noel ? Il faut qu'on y aille.

Le jeune homme lança un regard agacé à sa mère.

— Une minute, d'accord ?

Mme Kahn referma la porte à contrecœur, mais grâce à la lumière qui filtrait par la fenêtre latérale, Aria vit qu'elle restait dans le vestibule à quelques pas d'eux.

Noel sortit son téléphone et entra le nom d'un site de matériel électronique dans son navigateur. Aria le regarda commander un simple paquet de piles. Au moment de remplir ses coordonnées, il donna comme nom « Maxine Preptwill » et, comme adresse, la bibliothèque municipale de Rosewood. Dans l'encadré « instructions spéciales », il écrivit juste : *Neuf heures ce soir.*

— Qui est Maxine Preptwill ? chuchota Aria.

Noel haussa les épaules.

— Aucune idée. C'est Ali qui a suggéré ce nom. (Du menton, il désigna son téléphone.) C'est un faux site. D'une façon ou d'une autre, le message lui parvient toujours. (Il rangea son portable dans la poche de son jean.) Voilà, c'est fait. Je lui ai donné rendez-vous ce soir à neuf heures, à la bibliothèque municipale.

Le cœur d'Aria se mit à battre très fort. Elle dormait chez son père cette nuit ; ce serait plus facile de faire le mur.

— Tu pourras quitter la réception ? demanda-t-elle à Noel.

— Je trouverai un moyen.

Elle acquiesça.

— D'accord. On se planquera juste à côté pour attendre.

Noel parut alarmé.

— Vous quatre ? Vous ne devriez pas plutôt appeler la police ?

Aria secoua la tête.

— Ali ne se montrera jamais si elle voit des voitures de police. On lui tendra une embuscade. On lui sautera dessus, on la jettera dans ma voiture et on l'emmènera au poste.

Le visage de Noel s'assombrit.

— Ça m'a l'air un peu brutal. Et dangereux.

Aria déglutit. Quand était-elle devenue quelqu'un qui envisageait si facilement d'agresser une autre personne et de l'enlever ?

— Je sais, concéda-t-elle. Mais je ne vois pas quoi faire d'autre. Ça pourrait nous sauver.

— D'accord, je suis partant. (Noel opina, puis se tourna vers la porte. Sa mère s'agita dans le vestibule.) À ce soir.

Aria lui rendit son signe de tête et rebroussa chemin vers la Subaru. Elle venait de descendre les marches du porche quand Noel lança derrière elle :

— Pourquoi tu n'as pas dit à la police ce que je savais sur Ali ?

Aria se retourna et le dévisagea. Il avait les yeux écarquillés et une expression vulnérable. Ses belles lèvres roses, qu'elle avait toujours envie d'embrasser, étaient légèrement entrouvertes.

— J-je ne pouvais pas te faire ça.

Noel fit un pas dans sa direction. Lorsqu'il fut assez près pour la prendre dans ses bras, il tendit la main et lui toucha le menton afin qu'elle lève la tête vers lui.

— Tu me manques tellement, chuchota-t-il. Si je pouvais revenir en arrière, je le ferais. Je voudrais qu'ils retrouvent Ali, et qu'ils la tuent. Et surtout, quand tout sera fini, je voudrais qu'on puisse se remettre ensemble.

Il planta son regard vert dans celui d'Aria, qui fut submergée par un millier de souvenirs. Leurs fous rires en cours de cuisine. La fois où elle avait dû lui tenir la main dans

le grand huit Batman du parc Great Adventure, parce que, même si elle refusait de l'admettre, elle était terrifiée. L'air ébloui de Noel quand il était venu la chercher avant le bal d'automne. La première fois qu'il lui avait dit « Je t'aime ».

Aria voulut lui prendre la main, mais elle interrompit son geste quand ses doigts furent à quelques centimètres de ceux de Noel. Autour d'eux, le silence se fit. Aria ne voyait plus que les sourcils épais de Noel, sa mâchoire carrée, ses larges épaules.

— Moi aussi, j'aimerais bien, balbutia-t-elle.

Puis elle courut vers la voiture de sa mère aussi vite qu'elle put. Si elle était restée sous ce porche une seconde de plus, jamais elle n'aurait été capable de repartir.

EN PLANQUE

Plus tard le même jour, alors que l'horloge numérique de la banque d'en face passait à 20 : 56, Emily, Aria, Spencer et Hanna se tapirent derrière une rangée de buissons non loin de la bibliothèque municipale de Rosewood, une bâtisse de pierre située près du centre commercial King James.

Un projecteur illuminait l'allée qui conduisait à la porte d'entrée. Une lampe éclairait la fente par laquelle on pouvait glisser les livres à rendre en dehors des heures d'ouverture. Au-dessus, quelqu'un avait tendu une bannière bleu et blanc qui disait : « FÉLICITATIONS AUX NOUVEAUX DIPLÔMÉS ! »

L'endroit était fermé pour la nuit. Il ne devait rester personne à l'intérieur, et les chaises avaient dû être rangées sous les tables. Le parking aussi était désert : Noel était passé chercher les filles avec son Escalade, qu'il avait garé près du centre commercial. À présent, il était assis sur un banc à quelques mètres d'elles, dans la pénombre, faisant cogner son plâtre contre le bois.

Rien qu'à le regarder, Emily sentait son estomac se tordre. Elle n'arrivait pas à croire qu'ils soient en train de faire ça. D'un autre côté, toute sa vie était devenue complètement folle depuis trois semaines – et elle avec. Elle débordait de gratitude envers ses amies qui l'avaient empêchée de commettre l'irréparable. Mais le danger de la situation ne lui échappait pas. Et si Ali mordait à l'hameçon ? Pourraient-elles vraiment la capturer ? Que se passerait-il si elles y arrivaient ?

Et surtout, que se passerait-il si elles n'y arrivaient pas ?

— Il a l'air nerveux, chuchota Hanna en faisant bruire les fourrés.

Ceux-ci étaient pleins d'épines, mais les filles voulaient rester tout près de Noel au cas où il aurait besoin d'elles.

— Moi aussi, je serais nerveuse si je devais me retrouver face à la personne qui m’a laissée pour morte, marmonna Spencer.

Aria frissonna. Emily lui pressa la main.

— Ça va aller ?

Aria haussa les épaules. Elle n’avait rien dit pendant tout le trajet en voiture. Emily avait bien remarqué que Noel et elle se jetaient des coups d’œil timides, mais chaque fois, son amie se détournait brusquement comme si elle avait honte.

Aria dévisagea les trois autres.

— Passons notre plan en revue encore une fois. Dans une minute, on se disperse. Quand Ali se pointe, Noel nous donne le signal.

— Toi et moi, on se jette sur elle et on la traîne jusqu’à la voiture, enchaîna Emily.

— Pendant ce temps, Hanna et moi, on guette son complice, poursuivit Spencer. Et Noel se charge d’appeler le 911.

— Si le complice se pointe lui aussi, on détale, affirma Aria.

— Mais pas avant d’avoir pris Ali en photo avec nos téléphones, récita Emily. Une preuve qu’elle est toujours vivante nous aidera, c’est sûr.

— Et s’ils capturent l’une d’entre nous, on appelle la police immédiatement, acheva Spencer.

Emily reporta son attention sur Noel, le cœur battant. Elle détestait l’idée qu’Ali ou son complice puisse faire du mal à l’une d’elles, mais c’était une possibilité qu’elles devaient envisager.

L’horloge de la banque indiqua 21 : 00, et les filles se mirent en place. Une odeur d’engrais et de fertilisant fit frémir les narines d’Emily. Elle scruta les environs, mais personne n’apparut à l’entrée de la bibliothèque. Des voitures qui allaient au centre commercial ou en revenaient filaient sur la route voisine. Un train SEPTA fonçait vers l’est en faisant cliqueter les rails.

Noel s’agita sur son banc et regarda son téléphone. Les minutes s’écoulaient lentement. L’horloge de la banque indiqua 21 : 05, puis 21 : 06. Emily commença à croire qu’Ali ne viendrait pas et en éprouva un mélange de soulagement et de déception. Soudain, une silhouette blonde vêtue d’un sweat à capuche apparut et se dirigea vers Noel. Emily et les autres se penchèrent en avant. C’était une fille.

Un millier d’émotions submergèrent Emily : incrédulité, peur, haine... La jeune fille dévisagea ses amies. Hanna avait plaqué ses mains sur sa bouche. Spencer écarquillait les yeux. Emily regarda alors Aria en articulant : « On y va ? »

La silhouette s’arrêta devant Noel, dont Emily ne pouvait pas voir l’expression. Mais le jeune homme ne donna pas le signal convenu : trois doigts levés dans son dos. Tout de même... ça devait être Ali, non ?

— Go ! articula Aria en tendant un doigt vers Noel.

Les filles jaillirent des buissons. Le cœur d'Emily accéléra tandis qu'elles approchaient de la silhouette, qui parlait toujours avec Noel. *Dans quelques secondes, je contemplerai Ali en face*, songea Emily.

Soudain, la silhouette se détourna de Noel et se mit à courir. À cause de sa capuche, Emily ne vit pas son visage.

— Hé ! glapit-elle en se lançant à sa poursuite.

Les autres l'imitèrent.

La silhouette traversa la deux-voies qui reliait la bibliothèque au centre commercial et plongea dans les fourrés. *On la tient presque !* se dit Emily, très excitée. S'extirper de ces buissons allait lui faire perdre du temps.

Alors que les filles traversaient la route à leur tour, un horrible crissement de pneus s'éleva sur leur gauche tandis que des phares les éblouissaient. Emily hurla en voyant une voiture leur foncer dessus.

— Oh, mon Dieu !

Hanna se tenait pile dans la trajectoire du véhicule. Emily plongea sur elle pour la pousser à l'écart. La voiture fit une embardée et manqua la jeune fille de quelques centimètres.

Emily s'écroula dans l'herbe du bas-côté, s'écorchant le genou au passage. Spencer tomba à plat ventre à côté d'elle, et Aria percuta un panneau de stop. Hanna resta assise au milieu de la route, l'air sonnée.

— Tu vas bien ? demanda Emily en se relevant maladroitement pour se précipiter vers elle.

Hanna acquiesça en regardant les phares de la voiture s'éloigner. Elle tremblait de tout son corps.

— Elle nous a foncé droit dessus. Elle aurait pu nous tuer.

Emily aida son amie à se mettre debout, puis courut vers les buissons où la silhouette avait disparu. Bien évidemment, elle n'était plus là, et Emily ne vit personne sur le parking voisin.

Elle se tourna vers le banc devant la bibliothèque. Noel s'était levé et regardait les filles d'un air alarmé. Celles-ci rebroussèrent chemin vers lui.

— C'était elle ? demanda Aria. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Noel secoua la tête.

— Non, c'était juste une fille blonde que je ne connaissais pas. Elle m'a demandé si j'avais du feu. Et quand elle vous a vues débouler, elle a pris peur. Vous allez bien ?

Emily et Hanna échangèrent un regard.

— Je ne suis pas sûre que c'était un hasard, avança Hanna d'une voix chevrotante.

Noel acquiesça, la peur se lisant dans ses yeux.

— Vous croyez que c'était un coup monté ?

Ils se regardèrent un moment, puis tournèrent leur attention vers la route. Aucun d'eux n'avait pensé à relever la plaque d'immatriculation de la voiture.

— Oui, chuchota Aria. C'était Ali.

Peut-être avait-elle payé une fille blonde pour s'approcher de Noel et faire diversion. Elle avait dû deviner leur plan.

Soudain désespérée, Emily dévisagea Noel.

— Tu peux essayer de la recontacter ? On a le temps d'arranger un autre rendez-vous avant la lecture de l'acte d'accusation.

Le jeune homme pinça les lèvres.

— Elle sait déjà que c'est un piège. Elle risque d'essayer de vous faire du mal encore une fois.

— Ouais, c'est une mauvaise idée, acquiesça Spencer.

Aria leva le menton d'un air de défi.

— Non, Emily a raison. On n'a plus le choix. Il faut faire quelque chose. S'il te plaît, essaie de la recontacter.

Les épaules de Noel s'affaissèrent. Il tapa quelque chose sur son téléphone et se décomposa.

— « URL inconnu », lut-il sur un ton vaincu.

Il montra l'écran aux filles. Aria secoua la tête.

— Ce doit être une erreur.

— Non, je ne me suis pas trompé.

Aria prit le téléphone des mains de Noel et rafraîchit la recherche, mais obtint le même résultat. Son menton se mit à trembler. Le cœur d'Emily se serra.

— Le site a disparu parce qu'Ali l'a supprimé, affirma Noel, catégorique. Il n'y aura pas d'autre rendez-vous. Elle a coupé les ponts.

Les filles clignèrent des yeux sans rien dire, tentant d'assimiler la nouvelle. C'était leur dernière chance, et elles avaient tout fait foirer. Dans une semaine, on lirait leur acte d'accusation, et quoi qu'il advienne, on les expédierait en Jamaïque – en prison.

LA FIN DE LEUR VIE

Une semaine plus tard, le vendredi matin, jour de la lecture de l'acte d'accusation, Hanna se tenait au milieu de sa chambre silencieuse, observant tous les objets sur ses étagères. Elle ne les reverrait peut-être jamais. Elle entreprit de leur dire au revoir, comme elle disait bonne nuit à chacune de ses peluches quand elle était petite. *Au revoir, parfum Dior. Au revoir, escarpins Louboutin. Au revoir, couette bien chaude et porte-boucles d'oreilles. Au revoir, photo d'Ali.*

Les sourcils froncés, elle saisit le cliché coincé dans l'angle de son miroir, et dont elle avait oublié l'existence. Ali affichait un sourire taquin et un regard moqueur. En réalité, c'était Courtney, l'amie d'Hanna, mais sans elle... sans ce stupide drapeau de la Capsule Temporelle, sans l'échange entre les jumelles et sans son obsession de la popularité, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Hanna ? appela sa mère du rez-de-chaussée. Il est l'heure.

Hanna descendit, une grosse boule dans la gorge. Elle jeta un coup d'œil à son reflet dans le miroir de l'entrée. Serait-ce la dernière fois qu'elle porterait une robe Diane von Fürstenberg, des boucles d'oreilles en or et des bottines en cuir ? Ses yeux s'emplirent de larmes tandis qu'elle se penchait pour faire un gros câlin à Dot.

— Tu me manqueras, mon grand, chuchota-t-elle d'une voix étranglée.

Puis elle se dirigea vers la voiture dans laquelle sa mère l'attendait.

— Tu es prête ? demanda Ashley Marin, des larmes plein les yeux.

Hanna secoua la tête. Bien sûr que non.

Mme Marin démarra sans piper mot ni allumer la radio. Le tribunal se trouvait à quelques kilomètres seulement, au sommet du mont Kale, après un cimetière et les jardins botaniques.

Hanna jeta un coup d'œil par-dessus la falaise qui surplombait Rosewood et Hollis. Une vague de nostalgie et de solitude la submergea à la vue de l'Externat et de ses terrains de sport. Plus jamais elle n'assisterait à un match de lacrosse. Là-bas, elle apercevait l'Aiguille d'Hollis et les bâtiments qui l'entouraient – plus jamais elle ne retournerait dans un de ces bars. Entre les arbres, elle distinguait même l'ancienne maison des DiLaurentis. D'accord : ça, ça ne lui manquerait pas. Cet endroit n'abritait que des souvenirs amers.

Un frisson parcourut l'échine d'Hanna quand elle se remémora la fois précédente où elle s'était rendue au tribunal – un an et demi plus tôt, pour la lecture de l'acte d'accusation de Ian Thomas. À la sortie, Emily avait agrippé le bras de ses amies et juré avoir aperçu Ali à l'arrière d'une limousine. Bien entendu, les filles ne l'avaient pas crue. Mais elles auraient dû.

Mme Marin pénétra sur le parking du tribunal. Comme d'habitude, les manifestants tournaient en rond devant l'entrée, et des camionnettes de presse s'alignaient le long du trottoir. Dès qu'ils aperçurent la voiture, les journalistes fondirent dessus tel un essaim d'abeilles.

— Mademoiselle Marin ! hurlèrent-ils en frappant les vitres du plat de la main. Mademoiselle Marin, vous voulez bien répondre à quelques questions ?

— Ne fais pas attention à eux, lui dit sa mère.

Comme on pouvait s'y attendre, ils entourèrent la jeune fille dès qu'elle mit le pied à terre, lui agitèrent leur micro sous le nez et la tirèrent par la manche. Ils posaient toujours les mêmes questions sur le meurtre de Tabitha, la campagne de Tom Marin et l'extradition des coupables présumées en Jamaïque.

Mme Marin passa un bras autour des épaules de sa fille et l'entraîna vers les portes. Hanna se tordit la cheville en grimpant les marches, mais elle le sentit à peine et ne s'arrêta pas. Elle était comme engourdie.

Devant elle, Aria, Spencer et Emily venaient de pénétrer dans le tribunal. La double porte massive se referma derrière Hanna et sa mère, étouffant les cris des journalistes et tous les autres bruits du dehors.

Hanna cligna des yeux dans le vestibule de marbre. Des statues en pierre des fondateurs de Rosewood se dressaient contre les murs. Un drapeau de Pennsylvanie et un drapeau américain pendaient au balcon. Les parents d'Aria et la mère de Spencer faisaient la queue pour passer au détecteur à métaux, vidant leurs poches de tout ce qu'elles contenaient.

De l'autre côté du tapis roulant, Hanna aperçut M. Hastings et maître Goddard. Elle fut surprise de voir Kate, vêtue d'un blazer bleu et d'un pantalon à fines rayures. Son père, en revanche, brillait par son absence. Hanna guetta le pincement de douleur familial, mais il ne vint pas. Peut-être parce qu'elle s'y attendait.

Alors qu'elle se plaçait au bout de la file, une main se glissa dans la sienne. Les yeux bleu glacier de Mike étaient brillants de larmes.

— Je sais que vous avez essayé de la chercher, chuchota-t-il. Tu aurais dû me laisser vous aider.

Hanna secoua la tête.

— Je ne pouvais pas.

Mike lui serra la main plus fort que jamais.

Après avoir franchi le détecteur de métaux, ils rejoignirent les amies d'Hanna et leur avocat et entrèrent groupés dans la salle d'audience. Lorsque maître Goddard poussa la double porte, une centaine de têtes se tournèrent vers eux. Hanna reconnut chaque visage dans l'assemblée. Naomi Ziegler et Riley Wolfe. Les garçons de l'équipe de lacrosse de Mike et les filles de l'ancienne équipe de pom-pom girls d'Hanna. Une nommée Dinah qu'elle avait rencontrée en suivant un programme de fitness intensif le Noël précédent. Sean Ackard et son père, avec Kelly du centre anti-brûlures. Phi Templeton, Chassey Bledsoe et, détail horrible, les parents de Mona Vanderwaal, l'air plus vieux et encore plus hagards qu'au moment de la mort de leur fille, un an et demi auparavant.

Tous dévisageaient Hanna et ses amies comme si elles avaient déjà été condamnées. Jamais Hanna ne s'était sentie aussi vulnérable depuis que Mona-*alias*-« A » avait diffusé cette vidéo de sa robe craquant aux coutures pendant la fête d'anniversaire pour les dix-sept ans de Mona. Elle se pencha vers Mike.

— Tu n'es pas obligé de rester près de moi, tu sais. Sauve-toi. Va t'asseoir avec tes copains.

Mais son petit ami lui pinça la paume.

— Et puis quoi encore ?

Il ne lui lâcha pas la main tandis qu'ils remontaient l'allée centrale jusqu'au premier rang. Hanna s'assit près de maître Goddard et sentit la froideur du banc de bois à travers le tissu fin de sa robe. Emily, Spencer et Aria se glissèrent à côté d'elle. Mike prit place au deuxième rang.

Les filles échangèrent un regard mais ne dirent rien. La défaite se lisait sur leur visage. Elles avaient tout essayé pour retrouver Ali, et chaque fois, elles avaient échoué.

Les lourdes portes de la salle d'audience claquèrent. Un huissier ordonna aux gens de se lever. Un homme rondouillard à la calvitie prononcée, qui portait la grande robe noire des juges, entra par le fond de la pièce et s'installa sur son banc avec un regard méfiant vers les prévenues.

Après les quelques remarques préliminaires d'usage, le représentant du ministère public se leva.

— Nous disposons d'assez de pièces à conviction pour établir que mesdemoiselles Hastings, Marin, Montgomery et Fields ont tué mademoiselle Clark sur une plage

jamaïcaine en avril dernier.

Le juge opina.

— Leur procès aura donc lieu en Jamaïque, et c'est également là-bas qu'elles purgeront leur peine. L'extradition prend effet immédiatement.

Les avocats ajoutèrent d'autres choses, mais Hanna n'entendait plus que les battements de son cœur qui couvraient leur voix. Elle ferma les yeux et ne vit que les ténèbres. Quand elle les rouvrit, maître Goddard se levait.

— Je réclame pour mes clientes la permission de passer une dernière nuit à Rosewood avec leur famille.

— Accordé, décida le juge. Mais elles devront quitter le pays dès demain. Leur voyage sera organisé et financé par leur famille. Un officier fédéral accompagnera chacune des prévenues.

Puis son marteau s'abattit ; tout le monde se leva, et maître Goddard poussa les filles hors de la salle d'audience, vers une salle de conférences où ils pourraient discuter.

Les journalistes habituels avaient réussi à s'introduire dans les couloirs ; ils tentèrent d'agripper Hanna par la manche. La jeune fille regarda par-dessus son épaule, cherchant Mike avec qui elle voulait passer chaque seconde avant de devoir partir, mais elle ne vit que des visages coléreux.

Emily la rejoignit, suivie par Spencer puis Aria. Maître Goddard les encercla de ses bras pour barrer le passage aux journalistes. Les filles se regardèrent et éclatèrent en sanglots. Spencer serra Hanna très fort contre elle, et les deux autres se joignirent à cette étreinte. Elles pleurèrent, hoquetèrent et s'étouffèrent ensemble avec leurs larmes tandis que les journalistes les bombardaient de questions et que les photographes les mitraillaient avec leurs flashes. Mais, pour une fois, Hanna se fichait comme d'une guigne de savoir de quoi elle aurait l'air en première page des journaux. Quelle fille aurait pu rester sereine alors qu'on s'apprêtait à l'extrader vers une prison étrangère pour un crime qu'elle n'avait pas commis ?

— Je n'arrive pas à croire qu'on en soit arrivées là, murmura-t-elle à l'oreille de ses amies.

— Il faut rester fortes, déclara Spencer d'une voix brisée.

Hanna jeta un coup d'œil vers les portes de la salle d'audience et fut surprise d'en voir sortir autant de monde. Les parents de Mona se hâtèrent de descendre les marches du tribunal – de crainte, sans doute, d'être eux aussi pris pour cibles par les journalistes. Naomi et Riley flirtaient avec les joueurs de lacrosse comme s'il s'agissait d'un rassemblement ordinaire. L'air un peu perdue, Kate se dirigea vers une fenêtre. Hanna aurait voulu l'appeler et la serrer dans ses bras.

Maître Goddard les fit entrer dans la salle de conférences.

— Je reviens tout de suite, promet-il. On va faire appel immédiatement. Et on vous cherche les meilleurs avocats en Jamaïque.

Puis il referma la porte, laissant les filles seules à l'intérieur.

Pendant quelques instants, Hanna resta assise sans rien dire, grattant le bois de la table avec ses ongles.

Soudain, quelque chose attira son attention par la fenêtre. Celle-ci donnait sur le parking du tribunal. Des voix résonnaient quelque part sur la gauche.

— Assez, clamait quelqu'un avec un mégaphone.

— Assez, répétaient d'autres voix tel un écho.

— Assez de meurtres à Rosewood ! reprenait la première.

Hanna pencha la tête sur le côté. Si on ne tendait pas bien l'oreille ou qu'on ne connaissait pas la fin de la phrase, le début ressemblait à « A-llez ».

— Assez ! répéta l'homme au mégaphone.

— Assez de meurtres à Rosewood ! scandèrent de nouveau les manifestants.

Hanna plaqua une main sur sa bouche.

— Les filles !

Elle se leva d'un bond et fonça vers la fenêtre en faisant signe aux autres de la suivre. Sourcils froncés, Emily, Spencer et Aria obtempérèrent.

— Les manifestants, dit Hanna en se penchant vers la gauche pour les voir.

De fait, ils étaient là, formant un grand cercle sur la pelouse de devant où ils marchaient en rond, leurs pancartes à la main et leur slogan aux lèvres. « Assez de meurtres à Rosewood ! »

— C'est ce qu'on a pris pour une annonce dans le message qu'Ali a laissé sur le répondeur d'Emily, poursuivit Hanna, fébrile.

Emily cligna des yeux.

— Vraiment ?

Hanna acquiesça. Jamais elle n'avait été aussi sûre d'elle de toute sa vie.

— C'est la même voix. La même phrase. On n'en a entendu qu'un bout avant qu'Ali ne raccroche, mais c'est bien ça.

Spencer grimaça.

— Ali participait à une manifestation contre les crimes qu'elle a commis ?

— Ou peut-être qu'elle se trouvait juste à proximité, suggéra Hanna.

Spencer se mit à tourner en rond comme un lion en cage.

— Ça fait des semaines qu'il y a des manifs un peu partout dans Rosewood. De quand date ce message, Em ?

— Je l'ai reçu vendredi il y a deux semaines.

Aria dévisagea Spencer.

— Comment pourrait-on s’y prendre pour déterminer où étaient les manifestants ce jour-là ?

Soudain, Hanna se souvint de quelque chose.

— Je sais où ils étaient.

La dernière fois qu’elle était passée au bureau de son père, Tom Marin s’était davantage soucié des manifestants que du fait qu’elle avait besoin de lui.

Lorsqu’elle raconta la scène à ses amies, Spencer hoqueta :

— Tu es sûre ?

— Certaine. (Le cœur d’Hanna battait de plus en plus vite.) Elle appelait d’un endroit situé à proximité du QG de campagne de mon père.

Hanna dévisagea ses amies tour à tour, une minuscule lueur d’espoir brûlant en elle. Il leur restait une journée avant de s’envoler pour la Jamaïque sous bonne garde. Une nuit pour résoudre cette affaire. Ce serait presque impossible de sortir de chez elles, mais, d’une façon ou d’une autre, il faudrait qu’elles se débrouillent. Et quand elle vit l’expression déterminée de ses amies, Hanna sut qu’elles pensaient exactement la même chose.

Spencer jeta un regard vers les arbres qui bordaient le parking.

— Une heure du mat’ ?

Hanna acquiesça. Elle serait au rendez-vous.

METTRE LA MAIN SUR ALI

À minuit vingt, l'alarme du téléphone de Spencer sonna sur sa table de nuit. La jeune fille ouvrit les yeux, tous les sens instantanément en alerte. Même s'il faisait noir dans sa chambre et si elle avait remonté sa couette jusqu' sous son menton, elle était habillée de pied en cap : sweat à capuche noir, legging noir, et New Balance de course noires trouvées dans la penderie de l'ancienne chambre de Melissa. Elle était prête.

Repoussant sa couette, elle se leva et s'approcha de la porte sur la pointe des pieds. Tout était silencieux dans la maison. Sa mère et M. Pennythistle devaient dormir, probablement assommés à coups de Xanax. Spencer se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur l'avant de la maison. Pas de voiture de police garée dans la rue.

Elle fourra des coussins dans son lit pour donner l'impression qu'elle y dormait. Puis elle descendit à pas de loup, ouvrit le boîtier de l'alarme du rez-de-chaussée et désactiva une des issues afin de ne pas réveiller toute la maisonnée quand elle sortirait.

Enfin, elle descendit au sous-sol, dans la dernière pièce que sa mère n'avait jamais fini de décorer, et qui contenait juste des caisses de vin et un frigo servant à entreposer la nourriture quand les Hastings recevaient beaucoup de monde.

D'habitude, Spencer n'aimait pas venir dans cette pièce, qui sentait le renfermé et grouillait d'araignées. C'était là que Melissa la bannissait autrefois, quand elles étaient petites et qu'elles jouaient à la Méchante Reine et à la Prisonnière. Mais dans le coin, une petite volée de marches montait jusqu'à une porte donnant sur le jardin, et que personne ne devait surveiller. Les flics ne connaissaient sans doute même pas son existence, se dit Spencer.

Le cœur battant, la jeune fille gravit les marches dans la pénombre et retint son souffle en poussant la porte. Dehors, l'arrosage automatique sifflait agréablement. Le jacuzzi gargouillait sur la gauche. Spencer se faufila dans le jardin pliée en deux et, évitant la

lumière des projecteurs, fonça vers les bois. Une fois sous le couvert des arbres, elle serait libre.

Presque cinq kilomètres la séparaient du QG de campagne de Tom Marin, installé dans un immeuble de Lancaster Avenue près de la gare ferroviaire. Spencer avait envisagé de prendre son vélo, mais elle n'avait pas eu le temps de le planquer dans les bois. Aussi dut-elle y aller à pied.

Elle traversa le lotissement voisin en courant sur les trottoirs, mais en plongeant dans le jardin le plus proche dès qu'une voiture passait. Chaque impact de ses semelles sur le bitume semblait scander : « Attra-per Ali, attra-per Ali. »

Arrivée sur Lancaster Avenue, Spencer fut forcée de ralentir : il y avait encore de la circulation malgré l'heure tardive, et elle devait rester à l'intérieur de la rambarde de sécurité. Heureusement, il y avait assez d'arbres ou de panneaux pour se planquer derrière quand des phares arrivaient en sens inverse.

Une fois, Spencer aperçut une patrouille de police à un carrefour, et elle se tapit dans un fossé. Néanmoins, elle atteignit le lieu de rendez-vous peu avant une heure du matin. Une fine pellicule de sueur recouvrait tout son corps ; ses baskets et son legging étaient pleins de boue, et elle était à peu près sûre de s'être foulé une cheville. Mais peu importait. Elle était là.

Elle observa son reflet dans la baie vitrée de l'immeuble. Hormis les panneaux lumineux « SORTIE », l'atrium était plongé dans le noir. Spencer jeta un coup d'œil à l'entrée du parking souterrain, puis aux bois situés sur le côté, et à l'enseigne au néon de la boutique voisine, Jessica Consignment Shop, où le club de théâtre de l'Externat se procurait parfois des costumes pour les comédiens.

Se pouvait-il vraiment qu'Ali se planque dans les parages ? Comment avait-elle pu passer inaperçue si longtemps dans un quartier si fréquenté ?

— Je parie que tu te dis la même chose moi.

Hanna se tenait derrière Spencer, elle aussi vêtue intégralement de noir et elle aussi haletant comme si elle avait couru.

— Ali ne peut pas être ici, pas vrai ? Elle ne se cacherait pas près d'un immeuble de bureaux en plein centre de Rosewood.

Spencer haussa une épaule.

— Ça semble peu probable, concéda-t-elle.

Hanna s'assit sur la jardinière à côté de la porte d'entrée.

— C'est ici que les manifestants se trouvaient vendredi il y a deux semaines. C'est d'ici qu'elle a appelé Emily.

Quelques minutes plus tard, Aria et Emily arrivèrent à vélo. Spencer leur fit part de leurs réflexions.

— Moi aussi, j'ai pensé que ça devait être une erreur, admit Aria en dissimulant soigneusement son vélo dans un buisson. Je veux dire... si on se trompe, que feront les flics en nous découvrant ?

— De toute façon, je ne vois pas comment on peut nous punir davantage, fit remarquer Spencer d'une voix atone.

Emily dévisagea Hanna.

— Et si Ali n'avait fait que passer dans le coin ? Si elle se doutait que tu comprendrais d'où elle appelait, et qu'elle cherchait juste à nous envoyer sur une fausse piste ?

— Possible. Mais dans le cas contraire, ça vaut la peine de vérifier, insista Hanna.

Spencer tira sur la poignée de la porte d'entrée, mais celle-ci était verrouillée.

— Alors, comment on s'y prend ? On ne peut pas fouiller tout l'immeuble pour voir si Ali se trouve dans l'un des bureaux.

— Ça c'est impossible, murmura Hanna. Je suis venue ici assez souvent pour connaître tous les gens qui y bossent. Aucun d'eux ne planquerait Ali, j'en suis certaine.

— Et le sous-sol ? suggéra Emily.

Hanna secoua la tête.

— C'est un parking, et les types de la maintenance y font des rondes pendant toute la journée. Elle n'aurait pas pu s'installer là.

Spencer posa les mains sur ses hanches et effectua un tour complet sur elle-même, scrutant l'immeuble et le reste de l'avenue.

Le regard d'Hanna se fixa sur un point vers la droite.

— Et ça ?

Les autres filles pivotèrent dans la même direction qu'elle.

— La boutique de vêtements de seconde main ? s'étonna Emily.

— Non, avant.

Hanna désigna le bosquet qui séparait l'immeuble de bureaux et le parking de Jessica Consignment Shop. Et soudain, un peu en retrait des autres bâtiments, Spencer aperçut ce qui ressemblait à un toit dépassant de la cime des arbres.

— Oh, mon Dieu, souffla Aria.

— Je l'ai remarqué quand je suis venue l'autre jour pour parler à mon père, chuchota Hanna. Par contre, j'ignore ce que c'est exactement.

En se rapprochant, elles découvrirent un chemin dissimulé par les herbes hautes. Une centaine de mètres plus loin, à moitié masqué par la végétation, se dressait un bâtiment : une grange abandonnée, peut-être, ou une vieille maison de pierre en ruine.

Spencer ouvrit l'application lampe de poche de son iPhone et braqua la lumière sur des murs de bardeaux usés, une fenêtre brisée, une gouttière affaissée. Le sol était envahi par les mauvaises herbes comme si personne n'était venu là depuis des années.

— Flippant, commenta Hanna, les yeux plissés.

Les filles détaillèrent la maison en silence. Un frisson parcourut l'échine de Spencer. Soudain, elle avait l'impression de toucher au but.

— Venez, chuchota-t-elle. Allons-y.

LE GARÇON

Une par une, Hanna et les autres se frayèrent un chemin parmi la végétation. De près, la maison était encore plus répugnante que vue du parking. Les fenêtres étaient barricadées avec des planches pourries, le porche couvert d'ordures et envahi par les toiles d'araignées. Sur le toit, une girouette rouillée tournait en grinçant au gré du vent. Les mauvaises herbes et les plantes grimpantes montaient à l'assaut des murs comme si elles tentaient d'avaler la mesure. La puanteur d'une carcasse d'animal s'échappait de l'intérieur.

Hanna se couvrit le nez de sa manche.

— Pourquoi Ali vivrait-elle dans un endroit pareil ?

— Pour la même raison qu'elle a tué au moins cinq personnes : parce qu'elle est folle, lui rappela Aria.

Spencer gravit une petite butte pour atteindre la porte d'entrée. Les gonds étaient si vieux qu'ils cédèrent facilement, bien qu'avec un gémissement aigu de protestation. À ce bruit Hanna sursauta et se couvrit la tête de ses bras repliés comme si une bombe allait exploser. Au bout de quelques secondes, elle osa rouvrir les yeux. La porte était ouverte. Il n'y avait personne. Spencer se tenait toujours sur le seuil, pétrifiée par la peur.

Emily et Aria la rejoignirent. Hanna fit de même malgré ses réticences, et elles jetèrent un coup d'œil à l'intérieur. Il faisait très noir, et l'odeur de pourriture était plus forte – elle leur donnait presque la nausée.

— Pouah, dit Hanna en se détournant.

— C'est vraiment atroce, grogna Spencer, prise d'un haut-le-cœur.

Emily tira le col de son T-shirt sur son nez. Aria sortit son téléphone et promena la lumière dans toute la pièce. Le sol était couvert de poussière, de plâtre, de terre et de bouts de bois. Quand la jeune fille éclaira un des coins, une petite silhouette détala en couinant. Les filles hurlèrent et bondirent en arrière.

— C'était juste une souris, siffla Spencer lorsqu'elle se fut ressaisie.

Respirant par la bouche, Hanna s'avança d'un pas hésitant. Le plancher ne céda pas sous son poids, aussi continua-t-elle jusqu'à la pièce suivante. Celle-ci abritait un vieil évier en métal et un poêle noir à trois pieds qu'on aurait cru tout droit sorti de *Hansel et Gretel*. Un journal gisait près d'un trou dans le mur qui avait dû être une porte autrefois. Hanna le ramassa et tenta de déchiffrer les gros titres, mais l'encre avait tellement pâli qu'elle renonça.

Elle passa la tête dans une salle de bains. Une baignoire rouillée se dressait dans un coin, des toilettes sans lunette dans un autre. Un trou béait à l'endroit où avait dû se trouver le lavabo, et la plupart des carreaux avaient sauté. Le vent entra par la fenêtre ouverte. Hanna fit un pas en arrière. Une odeur désagréable flottait dans l'air.

Les filles explorèrent les autres pièces et jetèrent des coups d'œil dans les placards. Elles seraient bien montées à l'étage, mais la moitié des marches manquaient à l'appel.

— Il n'y a personne ici, chuchota Spencer. C'est complètement désert.

— Vous pensez qu'il y a un sous-sol ? suggéra Emily.

Spencer haussa les épaules.

— Je n'ai pas vu d'escalier qui descendait.

Aria sursauta, les yeux écarquillés.

— Vous avez entendu ça ?

— Quoi ? demanda Hanna d'une voix tremblante, en se figeant.

Personne ne pipa mot. Hanna tendit l'oreille. Rien. Elle tourna sur elle-même en scrutant l'obscurité.

— Ça ne doit pas être ici, lâcha-t-elle enfin. Je ne vois aucun signe de la présence d'Ali, ou de qui que ce soit.

Spencer poussa un gros soupir.

— Peut-être qu'on s'est trompées.

Un craquement au-dessus de leur tête. On aurait dit que des branches raclaient le toit.

— On devrait peut-être y aller, suggéra Emily en se dirigeant vers la porte. Cet endroit me file les jetons.

Les autres acquiescèrent avec empressement. Mais, alors qu'elles s'apprêtaient à sortir, des pas résonnèrent derrière elles. Hanna fit volte-face, tous ses muscles tendus. Quelqu'un se tenait dans l'ombre au fond de la pièce.

Les autres filles se retournèrent. Spencer hoqueta. Aria poussa un petit couinement. Emily se plaqua contre le mur.

— C-coucou ? appela Hanna d'une voix tremblante, essayant d'identifier la silhouette.

Une lampe torche s'alluma. Une lumière jaunâtre diffuse se répandit dans la pièce. La souris couina et détala de nouveau. Les murs de la maison craquèrent sous l'assaut du vent.

Enfin, la silhouette qui tenait la lampe torche la braqua vers le haut pour éclairer son propre visage.

— Salut, les filles, lança une voix masculine.

Hanna cligna des yeux. Le garçon avait des yeux bruns et un menton pointu rasé de près. Dans sa main droite, il tenait un pistolet qu'il braquait sur elles.

Comme il se redressait de toute sa haute taille, Hanna sursauta en le reconnaissant. Madison lui avait montré sa photo peu de temps auparavant.

— Jackson ? s'exclama-t-elle.

Le barman de La Cabana, celui qui avait servi trop d'alcool à Madison et ri au nez d'Hanna quand elle lui avait suggéré d'appeler un taxi.

Mais... que faisait-il ici ?

— Derrick ? murmura Emily près d'elle.

Hanna fronça les sourcils et dévisagea son amie visiblement choquée. Qui était Derrick ?

— Phineas, lança Spencer, hébétée. Phineas qui me vendait du A-facyl à la fac.

— Olaf, lâcha Aria en même temps.

Hanna secoua la tête. Trop de neurones faisaient des étincelles en même temps dans sa tête.

— Attends ? Olaf d'Islande ?

— Ouais, acquiesça lentement Aria en se couvrant à demi la bouche avec sa main. C'est lui.

Hanna secoua la tête avec véhémence.

— Non, ce n'est pas Olaf. J'ai rencontré Olaf.

Elle s'était rendue dans ce bouge de Philadelphie avant leurs vacances en Islande – si le barman qui l'avait servie la nuit de l'accident était le même type qui avait dragué Aria à l'autre bout du monde quelques semaines plus tard, elle s'en serait aperçue.

À moins que... Elle détailla les yeux sombres et les lèvres fines du garçon. Tout bien considéré, il ressemblait un peu à Olaf. Mais jamais elle n'aurait fait le rapprochement entre ce drôle de type islandais et un barman de Philadelphie.

— J-je ne comprends pas, croassa Spencer.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? jura Hanna en même temps.

Le garçon s'avança.

— Je m'appelle Jackson, dit-il. Et Derrick. Et Phineas et, oui, même Olaf. Mais mon vrai nom, c'est Nick. Ou Tripp pour mes amis. Tripp Maxwell.

Emily cligna des yeux.

— Tripp, chuchota-t-elle. Oh, mon Dieu.

Spencer la dévisagea.

— Qui est Tripp ?

La mâchoire d'Emily trembla.

— Un garçon qui plaisait à Iris. Un autre patient du Sanctuaire.

— Oh, Iris. (Nick leva les yeux au ciel.) Elle en a toujours pincé pour moi.

La tête d'Hanna tournait. Un patient du Sanctuaire, dont le prénom commençait par un N. C'était le petit ami d'Ali, le poseur de bombe dont parlait Graham. Celui qui avait fait du mal à Noel, tué Gayle et assassiné Kyla.

C'était lui, le complice de « A ».

La panique enfla dans la poitrine d'Hanna. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses amies et elle ne se trouvaient qu'à quelques pas de la porte ; peut-être pourraient-elles l'atteindre sans que Nick réussisse à leur tirer dessus.

Saisissant le bras de Spencer, Hanna la fit pivoter. Emily et Aria se mirent en mouvement elles aussi. Hanna fit un pas vers la sortie, puis un autre, et tendit la main vers la poignée branlante.

Alors, comme sorti de nulle part, un corps jaillit de l'ombre pour s'interposer entre les filles et la porte.

— Pas si vite, lâcha une voix glaciale.

Cette voix, Hanna la reconnut instantanément. Puis une bouffée de parfum lui chatouilla les narines, et son sang se glaça dans ses veines. De la vanille.

D'un geste lent et théâtral, Nick braqua sa lampe torche sur l'apparition. Elle avait le cou et les bras couverts de cicatrices. Ses yeux étaient toujours bleus et immenses, et elle avait toujours un visage en forme de cœur, mais désormais, quelque chose de dur et de méchant émanait d'elle. Elle était plus mince, presque maigre, et elle avait l'air malade. Son regard froid et moqueur n'exprimait pas la moindre joie.

Hanna prit une grande inspiration.

— Bonsoir, les pétasses, chuchota Ali en sortant un revolver pour le braquer sur elles. Vous venez avec nous.

LA DOUCE ODEUR DE LA MORT

En sentant le regard implacable et meurtrier d'Ali sur elle, Emily se mit à trembler. Enfin, elle était là – réelle, bien vivante. Pas en bon état, et bien trop maigre avec son jean qui lui tombait des hanches, ses bras guère plus épais que des cure-dents, les tendons et les veines qui saillaient dans son cou.

Son visage était maculé de poussière ; elle avait les cheveux tout emmêlés et une de ses dents de devant avait noirci, gâchant son sourire. C'était comme si quelqu'un avait gribouillé la *Mona Lisa*. Cette fille magnifique que tout le monde enviait et qu'Emily adorait, réduite à l'état d'épave, de monstre.

Emily se retourna vers Nick. *Derrick*. Ça n'avait pas de sens. Elle n'arrivait pas à croire qu'il s'agissait de son adorable confident, le garçon qui l'avait aidée à survivre à cet affreux été et qui avait même proposé de la loger pour lui permettre de s'échapper du dortoir de Carolyn. À présent, il la dévisageait froidement, avec un sourire étrange qu'elle ne lui avait jamais vu.

Soudain, elle prit conscience qu'il connaissait Gayle. Il travaillait pour elle comme jardinier, l'été précédent. Voilà pourquoi Gayle l'avait tutoyé la nuit où il l'avait tuée. Elle se demandait probablement ce que son ex-jardinier faisait dans l'allée de sa nouvelle maison en pleine nuit.

Toujours plantée devant la porte de devant – la seule issue qui s'offrait aux filles –, Ali agita son arme.

— Il y a une trappe dans le coin. Avancez. Tout de suite.

Pendant qu'elle poussait les filles devant elle, Nick tira sur une poignée rouillée et souleva la porte dissimulée dans le plancher. Un escalier descendait vers un sous-sol chichement éclairé. Une odeur étrange et douceâtre s'échappa par l'ouverture, faisant tousser Emily.

— C'est quoi, cette puanteur ? bredouilla-t-elle.

— Pas de questions. Descendez, ordonna Ali en pressant le canon de son revolver dans le dos d'Aria.

Emily obtempéra, mais elle tremblait si fort qu'elle faillit tomber deux fois. Spencer, Aria et Hanna la suivirent.

Arrivée en bas, la jeune fille promena un regard à la ronde. Elle se trouvait dans un couloir étroit. L'odeur était plus forte au sous-sol, presque suffocante, et il lui semblait entendre un léger sifflement, comme si un robinet crachait du poison quelque part. Emily toussota, mais cela n'arrangea rien. Spencer respirait avec difficulté. Aria était blême.

Ali et Nick descendirent les derniers et refermèrent la trappe au-dessus d'eux.

— Alors, les filles, lança Nick avec un sourire de crocodile. Vous ne pigez toujours pas ?

Aucune d'elles n'osa répondre, même si Emily était certaine que ses amies ne comprenaient pas plus qu'elle.

— Tu m'as suivie en Islande, dit Aria.

Nick haussa les épaules.

— Il faut croire.

— Tu étais là aussi ? demanda Aria à Ali, en la dévisageant dans la maigre lumière.

Mais Ali grimaça sans répondre. Après tout, rien ne l'y obligeait.

— C'est vous deux qui avez enfermé Noel dans la remise ? chuchota Aria, les yeux pleins de larmes.

Nick croisa les bras sur sa poitrine d'un air très satisfait.

Emily se racla la gorge.

— C'est toi qui as volé l'argent de Gayle et qui l'as tuée. Et tu es venu en croisière avec nous ; c'est toi qui as dénoncé Jordan au FBI.

— Et fait exploser la bombe, ajouta Aria. Tu as failli me tuer.

— Et au final, tu as bel et bien tué Graham, rappela Hanna.

Nick et Ali se regardèrent fièrement, comme ivres de tous leurs méfaits.

Emily prit la main d'Aria. Elle avait l'impression qu'une lame brûlante la transperçait de part en part. C'était déjà assez affreux qu'ils aient battu Noel de la sorte. Mais ils avaient aussi tué Ian et Jenna, et mis le feu au jardin des Hastings. Nick se trouvait probablement dans les Poconos le soir de l'incendie ; il avait dû aider Ali à s'échapper après l'explosion de la maison.

C'était à la fois complètement dingue et totalement logique. Ce garçon avait été quatre personnes à la fois, différentes pour chacune d'entre elles.

— Je te faisais confiance, chuchota Emily en le regardant. À cause de toi, j'ai failli donner mon bébé à une folle.

Le visage de Nick se durcit.

— Je ne t'ai pas forcée à passer cet accord avec elle, Emily. Tu l'as fait de ton plein gré. C'est toute la beauté de cette histoire, les filles. Je vous ai tendu la perche, mais c'est vous-mêmes qui avez scellé votre destin.

Emily et ses amies échangèrent un regard vaincu. Il avait raison. Elles étaient coupables et, au final, responsables de ce qui leur était arrivé. Nick n'avait fait que déceler leurs faiblesses et les exploiter.

— Et vous avez aussi tué Tabitha, pas vrai ? bredouilla Emily.

Nick jeta un coup d'œil à Ali, qui ricana.

— On a fait ce qu'on avait à faire, point, répondit-il sobrement.

— Et Iris ? chuchota Emily.

Nick haussa les épaules.

— Terminé. Plus de questions.

Il passa devant elles, saisit une petite protubérance dans le mur et la fit tourner en grognant. Toute la cloison pivota, révélant une pièce cachée qu'éclairait une ampoule nue dans un coin.

— Entrez, ordonna Nick en poussant Emily et les autres à l'intérieur.

Emily obtempéra, les jambes chancelantes. La pièce était petite et humide ; elle sentait le moisi et cette horrible odeur douceâtre que la jeune fille ne parvenait pas à identifier. Un vieux canapé en tissu à carreaux se dressait contre le mur de parpaings, près d'une table basse. Et les murs étaient entièrement recouverts de photos d'Ali.

Des photos de classe de 5^e ; des photos du livre de leurs années de CM1 et de CM2 ; des clichés d'elle pris sur le vif quand elle était revenue à Rosewood après le procès de Ian ; des portraits de famille qu'Emily se souvenait d'avoir vus dans l'entrée des DiLaurentis, et où une seule des jumelles souriait en montrant ses dents du bonheur.

Emily aperçut également des articles de journaux qui racontaient le retour d'Alison à Rosewood, sa disparition dans l'incendie des Poconos, ou qui rapportaient qu'on l'avait aperçue à l'autre bout du pays. Certains passages avaient été surlignés ou entourés en rouge. « ON T'AIME, ALI », était-il écrit en lettres pailletées sur l'un des murs, sous le plafond. « TU NOUS MANQUES, ALI », lisait-on sur celui d'en face.

Emily eut un mouvement de recul.

— C'est quoi, ça ?

— Ça te plaît ? demanda Ali derrière les filles, son arme toujours braquée dans leur dos. Ça serait normal : c'est vous qui l'avez fait.

Emily cligna des yeux en faisant rouler sa tête d'une épaule à l'autre. Elle ne sentait plus vraiment ses jambes.

— Comment ça ?

— Quand ils vous retrouveront, expliqua aimablement Ali, ils penseront que vous aviez créé ce mémorial pour moi.

Les yeux de Spencer flamboyèrent.

— Jamais on ne ferait une chose pareille.

— Pitié. (Ali leva les yeux au ciel.) Vous m'adorez. Vous m'avez toujours adorée. Vous n'avez pensé qu'à moi, ces dernières années. C'est ce que concluront les flics quand ils vous trouveront toutes mortes ici, et qu'ils croiront que vous vous êtes suicidées pour me rendre hommage.

Au prix d'un gros effort, Emily se tourna vers ses amies pour leur lancer un regard horrifié. Elle avait du mal à réfléchir, mais les pièces du puzzle s'assemblaient lentement dans son esprit. Les flics. Un mémorial dédié à Ali. Un suicide collectif. Quand la police les retrouverait – si elle les retrouvait un jour –, tout le monde penserait qu'elles s'étaient tuées à cause d'Ali, parce qu'elles étaient toujours sous son emprise, comme hantées par son spectre.

Emily se prit la tête à deux mains. Elle avait une affreuse migraine.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-elle à Nick. Vous diffusez du poison, pas vrai ? Du poison qui nous tuera si on le respire trop longtemps.

— Peut-être que oui, peut-être que non, chantonna Nick.

— Je n'arrive pas à respirer, geignit Spencer. Arrêtez ça.

Nick secoua la tête, puis passa un bras derrière lui et enfila un masque à gaz avant d'entendre un autre à Ali. Tous deux se détendirent en inspirant de l'air sain à pleins poumons. De la buée apparut à l'intérieur de leurs masques comme pour narguer les prisonnières.

Pendant ce temps, les poumons d'Emily commençaient à la brûler. La jeune fille sentait son organisme abandonner la partie. Ses amies souffraient tout autant. Les yeux d'Emily s'emplirent de larmes. Cette fois, c'était fini, elle le savait. *Mais je ne veux pas mourir !*, hurlait son cerveau. Elle avait besoin de plus de temps. Elle ne pouvait pas laisser gagner Ali.

Trop tard. C'était la fin. Spencer poussa un gémissement plaintif. Aria s'affaissa sur le sol, à demi évanouie, ses yeux roulant en arrière dans ses orbites. Nick et Ali frappèrent dans leurs mains en sautillant sur place comme des gamins surexcités. Ils s'amusaient comme des petits fous.

Emily les dévisagea. C'étaient des monstres inhumains. Soudain, une énergie qu'elle ignorait avoir encore en réserve la propulsa vers Nick, les bras tendus. Le jeune homme bascula à la renverse et atterrit lourdement sur le dos. Emily lui arracha son masque et le jeta à l'autre bout de la pièce, puis le délesta de son arme. Quand elle le dévisagea de nouveau, il avait les yeux fermés, les lèvres entrouvertes et la tête penchée sur le côté – mais il respirait sans difficulté. Elle l'avait assommé.

Le pistolet brillait faiblement dans la maigre lumière de la pièce. Il était plus lourd et plus froid qu'Emily ne s'y attendait. La jeune fille agrippa la crosse à deux mains.

— Tiens, tiens, tiens. Tu te prends pour une super-héroïne ?

Ali la toisait, le visage toujours couvert de son masque à gaz. Emily pointa l'arme de Nick sur elle.

— Recule.

Ali haussa les épaules et la braqua en retour.

— Allez, Emily, dit-elle d'une voix étouffée.

Puis elle ôta son masque et sourit, révélant l'espace entre ses incisives – ces fameuses « dents du bonheur » qu'Emily trouvait craquantes autrefois, et horribles maintenant.

Ali se laissa tomber à genoux près d'elle.

— Ce n'est pas obligé de finir ainsi, dit-elle gentiment. On peut redevenir amies, pas vrai ?

Elle soufflait son haleine chaude et aigre sur la main d'Emily, qui frémit. Elle ne voulait pas qu'Ali la touche. Elle baissa les yeux vers Nick. Il était toujours inconscient. Puis elle jeta un coup d'œil à ses amies à l'autre bout de la pièce. Spencer, Hanna et Aria l'observaient pleines d'appréhension mais d'un air hébété, trop faibles pour réagir.

Emily reporta son attention sur Ali.

— Je n'hésiterai pas à te tirer dessus, la prévint-elle.

Mais Ali remit son masque à gaz et leva les yeux au ciel.

— Non, Em, tu n'en feras rien. Je sais ce que tu ressens pour moi. Et je sais que je ne suis plus aussi jolie qu'avant, mais je reste la même Ali. Je sais que tu penses toujours à moi – et moi aussi, je pense souvent à toi. Notamment à la dernière fois où on s'est vues, quand tu m'as laissée sortir de cette maison en feu avant qu'elle n'explose. Je ne t'ai jamais remerciée convenablement.

Une boule se forma dans la gorge d'Emily, qui agrippa le pistolet de Nick plus fort et repoussa Ali d'un coup de coude.

— Écarte-toi de moi.

Ali s'assit sur ses talons, l'air amusée.

— La pauvre petite Emily ne m'aime plus ? dit-elle d'une voix de bébé, en partie étouffée par son masque.

Emily planta son regard dans le sien.

— Je ne t'ai jamais aimée, siffla-t-elle.

Ali la gifla violemment. La vision d'Emily vira au rouge tandis que sa joue s'enflammait. Elle se sentit partir en arrière. Le pistolet lui échappa et glissa sur le sol. Emily voulut le ramasser, mais Ali l'empoigna avec une force surprenante.

— Dis que tu n'as jamais cessé de penser à moi, grogna-t-elle en collant le canon de son arme sur la tempe d'Emily. (Son masque avait glissé autour de son cou. Elle le plaqua sur sa bouche, les narines frémissantes.) Dis que tu aurais trahi jusqu'à tes meilleures amies pour me récupérer.

La joue d'Emily la brûlait. Elle ne parvint pas à articuler une réponse.

De nouveau, elle jeta un coup d'œil à Spencer, Hanna et Aria. Elles avaient le teint cendré et respiraient avec difficulté. À peine conscientes, elles observaient la scène d'un air désespéré, comme si elles voulaient venir en aide à Emily mais n'en avaient tout simplement pas la force. L'arme de Nick gisait dans un coin de la pièce, hors de leur portée.

— Dis-le, exigea Ali. Dis à tes amies à quel point tu voulais que je vive. Dis-leur que tu les as trahies. On verra si elles tiennent toujours autant à toi.

— Elle nous a déjà tout raconté, Alison, articula faiblement Aria. On s'en fout. Emily est notre amie.

Ali enfonça le canon de son arme dans la tempe d'Emily.

— Dis-le quand même.

— Fiche-moi la paix.

Les lèvres d'Emily tremblaient. Elle se doutait que la fin était proche, qu'elle serait sans doute morte dans quelques minutes et qu'Ali s'en tirerait une fois de plus, mais elle refusait que ce soit la dernière chose qu'elle aurait dite. Elle n'était plus amoureuse d'Ali. Certainement pas.

Il y eut un cliquetis lorsque Ali ôta le cran de sécurité.

— Dis-le, gronda-t-elle. Dis que tu étais tout excitée pendant que vous me cherchiez. Dis que tu voulais me trouver pour m'embrasser encore.

— Arrête ! hurla Emily en se roulant en boule.

Ali lui colla de nouveau son revolver sur la tempe.

— Alors, dis adieu à tes copines.

Emily se mit à sangloter. Tous les muscles de son corps tremblaient. Les yeux écarquillés par la terreur, elle regarda d'abord ses amies, puis le corps inerte de Nick, puis toutes ces horribles photos d'Ali sur les murs, et enfin Ali elle-même.

— Je te hais, murmura-t-elle.

— Pardon ? gronda Ali, qui ressemblait à un extraterrestre avec son masque à gaz.

Emily s'appêtait à répéter quand elle entendit un bruit à la surface. Ali pencha la tête sur le côté en scrutant le plafond. Emily fit de même. Le bruit s'amplifia. On aurait dit... une sirène de police.

Ali hoqueta et foudroya Emily du regard.

— Vous avez appelé les flics ?

Emily se tourna vers les autres. Les flics venaient-ils pour elles ? Étaient-ils au courant ? Arriveraient-ils à temps ?

Non, la sirène était encore trop loin. Même si la police atteignait la maison, elle ne trouverait jamais la trappe du sous-sol. Des larmes ruisselaient sur les joues d'Emily. Les secours étaient si proches et si distants ! Ali allait gagner pour de bon.

— Trop peu, trop tard, chantonna-t-elle en appuyant son arme contre la tempe d'Emily. Dis adieu, Em chérie.

Emily ferma les yeux et tenta de penser à quelque chose de beau et de pur.

Bang.

Ali avait beau jouer les caïds, elle n'était pas experte en armes à feu, et la balle percuta un mur. Terrifiée par ce vacarme, Emily se plaqua à terre.

Puis les ténèbres l'engloutirent.

QUELQUE PART LÀ-DEHORS

Aria nageait dans un océan d'un bleu sublime, au milieu de poissons multicolores. Au fond de l'eau, elle apercevait des bancs de corail qui ondulaient.

Une autre silhouette faisait du sur-place dans le lointain. La jeune fille se propulsa vers elle. En faisant surface, elle découvrit Noel. Le soleil jouait sur ses pommettes. Mais son sourire était triste, et il avait les yeux pleins de larmes.

— Aria, dit-il sur un ton douloureux.

— Noel ! (La jeune fille nagea vers lui.) Tu m'as manqué. Je pensais ne jamais te revoir.

Noel cligna des yeux et pinça les lèvres.

— Mais justement, Aria. C'est la dernière fois.

— C-comment ça ? bredouilla Aria.

Pourquoi Noel semblait-il si malheureux ?

Puis elle se souvint. La cave pleine de photos. Le gaz empoisonné. Ali et Nick. Leurs flingues. Le coup de feu. Les images envahirent sa mémoire, lui nouant l'estomac. Horrifiée, elle dévisagea Noel tandis que les vagues clapotaient doucement autour d'eux.

— Je suis... morte ?

Le menton du jeune homme trembla, et des larmes ruisselèrent sur ses joues.

— N-non, protesta Aria en agitant les bras. (Soudain, elle avait du mal à respirer.) Je ne peux pas être morte ! Je me sens tellement vivante ! Et je ne suis pas prête.

Elle fixa son ex d'un regard déterminé. Elle voulait vivre, et elle voulait qu'ils se remettent ensemble. Elle se fichait de cette histoire avec Ali à présent. *Tout le monde ment. Tout le monde fait des erreurs.* Ses amies et elle surmonteraient cette épreuve comme elles avaient surmonté toutes les autres.

Elle tendit les bras vers Noel, mais celui-ci plongea sous l'eau.

— Noel ! cria Aria en voyant qu'il ne refaisait pas surface. Noel !

Elle plongea elle aussi, mais ne vit que les ténèbres – plus de poissons ni de corail, plus rien.

— Aria ? Aria, tu m'entends ?

Aria cligna péniblement des yeux. Quand elle parvint à les ouvrir, elle était allongée sur un lit dans une chambre baignée de soleil. Un drap recouvrait son corps, et un moniteur bipait à son chevet. Un visage flou était penché sur elle. Lorsque sa vision s'ajusta, elle reconnut l'agent Fuji.

Aria humecta ses lèvres sèches. Encore une hallucination ? Errait-elle dans les limbes entre le royaume des vivants et celui des morts ?

— Qu-qu'est-ce qui se passe ? s'entendit-elle demander.

L'agent Fuji regarda par-dessus son épaule. Deux autres silhouettes floues s'avancèrent. La première était Byron, la seconde Ella.

— Oh, mon Dieu, s'exclamèrent-ils tous deux en prenant les mains d'Aria. Ma chérie, nous étions si inquiets !

Mike apparut près du lit de sa sœur.

— Hé, lança-t-il timidement. C'est chouette de te voir réveillée.

Aria déglutit avec difficulté. Quand elle s'agita, sa tête lui fit mal. Avait-on encore des migraines quand on était mort ?

— Je suis... vivante ? demanda-t-elle sur un ton hésitant.

— Bien sûr, que tu es vivante, lança une voix sur sa gauche.

Aria tourna la tête. Dans le lit voisin, Emily était calée contre un oreiller, les yeux grands ouverts et un faible sourire aux lèvres. Sa sœur Carolyn se tenait à son chevet, des larmes plein les yeux. Hanna était allongée sur le flanc ; sa mère lui tenait une main et Kate lui tapotait l'autre. Spencer avait le front bandé et l'air encore sonnée, mais quand son regard croisa celui d'Aria, elle fit vaguement coucou.

Elles étaient toutes vivantes. Elles s'en étaient sorties.

— Je suis restée dans les pommes combien de temps ? demanda Aria d'une voix tremblante.

— Deux jours, répondit Mike. Mais on a eu l'impression que ça durait deux ans.

— Nous vous avons tirées de cette cave juste à temps, lança l'agent Fuji. Il y avait une quantité incroyable de cyanure dans l'air. À quelques minutes près, nous vous aurions trouvées mortes. Heureusement qu'on vous surveillait, cette nuit-là. Quatre de nos agents vous ont suivies jusqu'à cette maison, et en voyant que vous ne ressortiez pas, ils ont appelé des renforts. (Elle tapota la jambe d'Aria.) Mais nous avons arrêté ce garçon. Il est sous les verrous. C'est fini.

— Il, répéta Aria d'une voix enrouée.

Nick. Elle repensa à son étrange sourire carnassier, au pistolet dans ses mains, à son corps s'écroulant sur le sol quand Emily s'était jetée sur lui.

— Il a failli vous tuer toutes les quatre, poursuivit Fuji. Il devait estimer que vous vous rapprochiez trop. Certains membres de mon équipe ont fait le lien avec lui peu de temps avant qu'il ne vous capture, et ils nous ont prévenus *in extremis*.

— Comment ont-ils identifié Nick ? s'enquit Aria.

Fuji frotta les fines rides autour de ses yeux.

— Un de nos groupes de techniciens a réussi à remonter la piste de tous les mails et les textos signés « A », ainsi que la manœuvre de redirection vers vos téléphones, jusqu'au sien. (Elle jeta un coup d'œil à Spencer.) Et nous avons suivi votre conseil : nous avons examiné la liste des patients du Sanctuaire pour voir s'il y avait un suspect parmi eux. Nick était déjà

sur notre liste. D'autres experts ont planché sur l'ADN – ils disposaient d'un échantillon lié à un délit antérieur à l'entrée de Nick au Sanctuaire, qui collait avec les empreintes que nous avons prélevées. Enfin, nous avons réussi à identifier le troisième visage dans la salle des machines du bateau de croisière. Et la nuit dernière, nous avons retrouvé Iris Taylor ligotée dans les bois, à moitié morte. Elle nous a dit que c'était lui qui l'avait attaquée. Tous ces crimes, c'était Nick depuis le début.

— Iris ? s'étrangla Emily. Elle va bien ?

— Elle s'en remettra, répondit Fuji. Mais c'était moins une.

— Attendez. (Quelque chose chiffonnait Aria.) Et Ali, vous l'avez arrêtée ?

Byron et Ella se regardèrent. Fuji pinça les lèvres.

— Ali n'était pas là.

Aria lutta pour s'asseoir contre les oreillers. Sa tête lui faisait mal.

— Bien sûr que si. Nous l'avons toutes vue. Vous avez dit que vos agents nous surveillaient. Ils ont sûrement entendu sa voix pendant qu'on était dans la maison.

— Ma chérie, tu es encore très perturbée, dit gentiment Ella.

— Non, c'est vrai, croassa Spencer. Elle a tenté de nous tuer autant que Nick. Ils ont agi ensemble.

— Elle m'a tiré dessus, ajouta Emily.

Aria la regarda porter une main à sa tête. Elle n'était pourtant pas blessée.

— Du moins, c'est ce qu'il m'a semblé, reprit Emily au bout d'un moment.

Fuji soupira.

— Les filles, Nick vous a droguées avec un poison dangereux. Vous avez vu Alison parce que c'est la personne que vous redoutiez de voir, et parce que les murs étaient couverts de photos d'elle. Nick lui avait créé une sorte de mémorial. Il était obsédé par son souvenir, et il tentait de la venger.

— Nick et Alison sortaient ensemble, lança Melissa Hastings, qui était assise près du lit de sa sœur. Il s'en est pris à vous parce que sa petite amie avait été tuée. Il connaissait Tabitha Clark depuis son séjour au Sanctuaire et, de toute évidence, il l'a poussée à imiter Alison pour vous faire peur. C'est comme ça que tout a commencé.

— Mais Iris m'a dit qu'elle n'avait pas vu Nick – Tripp – depuis des années, protesta Emily. Elle m'a même forcée à l'accompagner jusque chez ses parents.

— Les gens mentent parfois, contra Fuji. Et Iris n'est pas spécialement saine d'esprit...

Aria la dévisagea en clignant des yeux.

— Et la vidéo en Jamaïque, celle où on nous voit battre Tabitha à mort ?

Fuji se dandina.

— Une seconde vidéo nous est parvenue vendredi soir, une vidéo qui prouvait votre innocence. On y voit d'autres images de la nuit où Tabitha a été tuée, et elles montrent une

seule personne s'acharnant sur elle après sa chute – Nick. Nos experts sont certains qu'il s'agit de l'authentique. L'autre était bien un faux.

Choquée, Aria sursauta.

— D'où vient cette seconde vidéo ?

Fuji secoua la tête.

— Je n'en sais rien.

Aria regarda ses amies, qui semblaient aussi stupéfaites qu'elle.

— Vous ne comprenez pas ? s'exclama Emily. Ali devait garder cette vidéo en réserve depuis le début. Quand elle a senti que Nick et elle allaient se faire prendre, elle vous l'a envoyée pour que tout retombe sur lui.

— Et puis, vous étiez certains que Noel avait été agressé et ligoté par deux personnes, rappela Aria à Fuji. Si ce n'était pas Ali qui aidait Nick, alors qui ?

Fuji eut un geste insouciant.

— Peu importe. Nick avait d'autres amis. Il a pu mentir à l'un d'eux, et lui dire que Noel lui avait fait un sale coup ou qu'il s'agissait juste d'une blague.

Aria ferma les yeux et pensa à la soirée où Noel, ses amies et elle avaient tendu une embuscade à Ali devant la bibliothèque. Une fille blonde avait fait diversion – elle était forcément de mèche avec Nick. Et si la personne qui aidait ce malade mental n'était pas Ali, en fin de compte ?

Mais non. Elles l'avaient vue. Elles lui avaient parlé. Aria en était sûre.

Fuji fourra les mains dans ses poches.

— Laissez tomber, les filles. Je sais que vous espériez une conclusion plus percutante à cette histoire, mais vous n'avez pas réellement vu Alison là-dedans. Nos experts passent le sous-sol au peigne fin pour vérifier, mais je suis certaine que nous ne trouverons aucune trace d'elle. Alison est morte, et depuis longtemps. Vous devez réussir à l'accepter et à tourner la page. (Elle regarda les quatre filles tour à tour.) Reposez-vous bien, d'accord ? Vous ne tarderez pas à être assaillies par la presse.

Puis elle sortit de la chambre, refermant la porte derrière elle.

Aria jeta un coup d'œil à ses amies, qui lui rendirent son regard sans réagir. Elles ne pouvaient pas parler de ça devant leur famille. Tout le monde penserait qu'elles avaient halluciné. Peut-être que Fuji avait raison, songea Aria. Peut-être qu'elles devraient tourner la page. Peut-être que leur calvaire était bel et bien terminé.

La porte se rouvrit. Aria tourna vivement la tête, craignant que ça ne soit un journaliste encore plus sans-gêne que la moyenne. Mais ce fut Noel qui se faufila dans la chambre. À la vue d'Aria, son visage se chiffonna comme s'il allait se mettre à pleurer. Il se précipita à son chevet, et Byron et Ella s'écartèrent pour lui faire de la place.

— S-salut, dit-il d'une voix tremblante.

— Salut, répondit Aria.

Son rêve lui revint d'un coup. Elle s'enfonçait dans l'eau ; Noel n'était nulle part, et elle ne le reverrait jamais. Elle lui prit la main et la serra très fort. Noel fit de même. Puis il se pencha vers elle. Aria crut qu'il allait l'embrasser, et comme elle voulait qu'il le fasse, elle ne se déroba pas. Au lieu de ça, le jeune homme lui chuchota à l'oreille :

— Vous l'avez vue, pas vrai ?

Aria écarquilla les yeux. Elle acquiesça, puis jeta un coup d'œil vers la porte par laquelle Fuji était sortie.

— Mais personne ne nous croit.

— Moi, si. Je te croirai toujours.

Il se redressa, et Aria le dévisagea, mi-choquée mi-reconnaissante. « Merci », articula-t-elle, les yeux pleins de larmes. Mais elle voulait dire à Noel d'oublier Ali. Elle aurait voulu que tout le monde l'oublie.

« Je suis certaine que nous ne trouverons aucune trace d'elle », avait dit Fuji. Et Aria fut saisie par la brusque conviction qu'elle avait raison. Il n'y aurait pas d'empreintes sur son arme, pas de sang sur le sol, pas le moindre cheveu blond. Non parce qu'Ali n'avait jamais été là, mais parce qu'elle était plus maligne qu'eux tous.

Une infirmière passa la tête dans la chambre et fronça les sourcils à la vue de tous ces visiteurs.

— Tout le monde dehors, réclama-t-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Les filles ont besoin de se reposer.

Noel tapota la main d'Aria.

— Je serai juste dehors, dit-il.

La jeune fille acquiesça et regarda sortir leurs familles. L'infirmière baissa les lumières et, un moment, le silence revint dans la chambre. Puis Hanna saisit la télécommande sur sa table de chevet et alluma la télé fixée au plafond. *Le tueur en série arrêté*, clamait un gros titre sur CNN. Forcément, tous les médias ne parlaient que de ça.

La caméra montrait l'extérieur du bosquet au cœur duquel était tapie la vieille maison en ruine. Dans la rue, un policier poussait Nick sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille. Le jeune homme avait les mains attachées dans le dos. Des ambulances hurlaient au loin. Aria se demanda si elle était à l'intérieur de l'une d'elles, inconsciente.

— Je le hais, dit Spencer à voix basse quand la photo d'identité judiciaire de Nick apparut à l'écran.

Aria acquiesça en silence. Il méritait ce qui allait lui arriver. Mais il n'était qu'une moitié du problème. Si seulement la police avait aussi attrapé Ali !

La voiture de police s'éloigna, mais la caméra continua à filmer l'activité des agents, des techniciens et des chiens. Aria tendit l'oreille pour guetter un gloussement aigu ou n'importe quelle autre preuve de la présence d'Ali. Mais évidemment, elle n'entendit rien.

— Et maintenant ? demanda-t-elle pendant la coupure publicitaire.

Spencer soupira.

— C'est difficile à dire. Nous avons tout perdu. Du coup, nous pouvons nous permettre de faire n'importe quoi.

N'importe quoi. Les filles se regardèrent, réfléchissant aux possibilités.

Hanna baissa les yeux vers son téléphone.

— Je m'attends toujours à recevoir un texto d'une seconde à l'autre, avoua-t-elle.

— Moi aussi, chuchota Spencer.

Aria aussi regarda son portable, mais, bien entendu, celui-ci demeura muet. Ali n'était pas assez bête pour les contacter maintenant.

Elle jeta un coup d'œil nerveux à ses amies.

— Vous croyez qu'on entendra encore parler d'elle ?

Hanna secoua la tête, l'air déterminé.

— Non, c'est fini.

— Définitivement, acquiesça Spencer.

Mais Aria savait qu'elles n'y croyaient pas tout à fait. Peut-être n'entendraient-elles plus parler d'Ali pendant quelque temps – un long moment, même. Mais elle n'avait pas disparu à jamais. Elle était toujours quelque part, là-dehors. Et tant qu'Aria et les autres seraient en vie, ça signifierait qu'elle n'avait pas accompli sa mission. La connaissant, elle ne s'arrêterait pas avant d'avoir obtenu ce qu'elle voulait. Elle ne s'arrêterait pas avant que les filles soient mortes.

Restait juste à savoir quand.

INTERRUPTION MOMENTANÉE DES PROGRAMMES

Ali courut jusqu'à ce que tous ses muscles lui fassent mal et que ses poumons soient en feu. Plus elle courait, moins elle pensait, et moins elle pensait, moins elle se souciait de ce qu'elle laissait derrière elle. Le temps d'atteindre sa destination, elle se sentait confortée dans sa décision. Elle avait choisi la seule solution possible. Elle s'était sauvée.

Elle s'approcha de l'endroit qu'elle avait aménagé des semaines auparavant à l'insu de Nick, l'endroit qui n'appartenait qu'à elle. Sortant les clés d'une poche secrète cousue dans son jean, elle ouvrit la porte, longea le couloir obscur et se glissa dans le lit sans même jeter un regard à la pile de courrier qu'elle avait laissé là lors de son dernier passage. Toutes les enveloppes étaient adressées à Maxine Preptwill, son nouveau pseudonyme – un nom qu'elle avait toujours trouvé drôle, qui était presque une anagramme de Nick Maxwell et qu'elle utilisait pour communiquer en secret avec Noel.

Elle avait longuement réfléchi au genre de personne que serait Maxine. Une fille taciturne, qui n'avait pas beaucoup d'amis. Un visage amical dans le quartier. Une élève remarquable du centre universitaire où elle finirait par s'inscrire avec l'argent qui restait du fonds fiduciaire de Nick – elle avait mis de petites sommes de côté chaque fois qu'elle venait ici, pour se constituer une réserve. Cela lui permettrait également de payer un dentiste pour remplacer son incisive, un coiffeur pour lui couper les cheveux correctement, et un chirurgien esthétique pour effacer les cicatrices de ses brûlures. Elle redeviendrait belle et irrésistible. Elle devait ensorceler quelqu'un de nouveau.

Elle resta allongée un long moment dans le noir, le regard rivé au plafond, son esprit passant en revue les événements de la journée. Elle repensa à Nick mais n'éprouva rien de particulier. Tant mieux. Il était préférable de ne rien ressentir. Sans regret ni autre attachement, elle était libre.

Elle envisagea d'allumer la télévision – elle avait trafiqué l'antenne avec du papier d'aluminium pour pouvoir au moins capter les infos. Mais elle ne savait pas si elle était prête à

contempler le carnage. *L'assassin de Tabitha Clark arrêté. Les Petites Menteuses passent enfin aux aveux.* Il y aurait la photo d'identité judiciaire de Nick, les yeux cernés, l'expression hébétée. C'était le garçon le plus intelligent qu'Ali ait jamais connu ; pourtant, il ne comprendrait pas ce qui lui arrivait.

D'accord, d'accord. Si elle voulait être honnête avec elle-même, ce n'était pas réellement ce qu'elle voulait. Elle enrageait que ces garces soient libres. Et elle enrageait d'avoir dû sacrifier Nick. Mais si elle ne l'avait pas fait, elle savait ce qui aurait suivi. En entendant les sirènes, elle avait immédiatement paniqué. Elle avait imaginé la police arrêtant Nick... puis elle.

Elle ne pouvait pas les laisser faire.

Donc, elle s'était enfuie. Après son départ, la police avait dû trouver Nick inconscient par terre. Quand on l'interrogerait, il raconterait sûrement que c'était elle qui l'avait manipulé pour qu'il commette tous ces crimes – ce qui était la stricte vérité. Alors, les flics se lanceraient à sa recherche.

Par chance, Ali avait de quoi les en empêcher en scellant le destin de Nick.

La vidéo. Nick ne savait pas qu'elle l'avait filmé sur la plage, en Jamaïque. Mais elle était du genre à faire le nécessaire pour survivre en toutes circonstances. Garder des atouts dans sa manche, des secrets à révéler au moment le plus opportun.

Pourtant, quand elle ferma les yeux, Nick envahit ses pensées. Elle revit leur première rencontre au Sanctuaire – pendant une séance de thérapie de groupe, il lui avait jeté une boulette de papier pour l'obliger à parler. La fois où il lui avait montré le grenier secret auquel seuls les patients les plus cool avaient accès – elle y avait écrit le nom sous lequel tout le monde la connaissait (Nick mis à part) en grosses lettres sur le mur : Courtney. Sa façon de l'écouter quand elle lui avait expliqué comment sa jumelle avait changé de place avec elle, et la promesse qu'il lui avait faite de l'aider à se venger.

La nuit de la mort de Courtney, il s'était tenu près d'elle au bord du trou dans le jardin de ses parents. Et quand tout avait été fini, il l'avait serrée très fort dans ses bras, en répétant qu'il l'aimait et qu'il était fier d'elle. Selon Ali, c'était ça, le véritable amour : quelqu'un qui était prêt à tuer pour vous, encore et encore. Quelqu'un qui irait jusqu'aux confins de la terre pour laver votre honneur.

Mais à présent, son cœur s'était changé en acier. *Seuls les plus forts survivent*, se répétait-elle comme un mantra. Même si, pendant son procès, Nick affirmait qu'elle était toujours en vie, il ne restait aucune trace d'elle : elle avait bien pris garde à chaque fois de ne pas en laisser. Et puis, c'était Nick qui avait tué Tabitha. La seconde vidéo ne mentait pas.

Ali roula sur elle-même dans son lit, touchant sa dent noircie du bout de la langue.

— Qu'il aille se faire foutre, dit-elle tout haut pour tester sa voix. C'est l'heure de passer à autre chose. Je suis Alison, et je suis fabuleuse.

Et elle sut sans l'ombre d'un doute que, quoi qu'elle choisisse de faire ensuite, elle le ferait bien. Un jour, alors que ces garces ne s'y attendraient plus, elle repasserait à l'attaque. Mais la lucidité l'obligeait à admettre que la patience n'était pas son fort : pour elle, ce jour n'arriverait jamais assez vite.

Elle avait déjà hâte.

À VENIR...

Vous avez déjà joué aux échecs avec quelqu'un de vraiment doué ? Avec votre cousin par un après-midi pluvieux, peut-être ? Ou avec ce mec mignon en colo, après l'extinction des feux ? C'est un jeu qui semble facile, mais dont les experts formulent leurs stratégies des dizaines de coups à l'avance. Ainsi, ils peuvent vous prendre par surprise avec leurs attaques. Le temps qu'ils en finissent avec vous, vous vous demandez ce qui vient de se passer ; vous vous sentez manipulé, pris en traître, trompé comme si vous étiez le plus grand idiot de la Création.

À Rosewood, une personne de ce genre s'acharne ainsi sur quatre jolies filles depuis des lustres.

Il était une fois... une fille dont l'esprit ressemblait à une partie d'échecs qui ne finirait jamais. Même lorsqu'elle semblait vaincue, il lui restait toujours un atout dans la manche – un plan pour la suite. Elle considérait tous les gens comme ses adversaires, surtout ceux qui l'adoraient. Tout ce qu'elle voulait, c'était que ses pièces restent seules sur le plateau à la fin de la partie.

Et elle ne s'arrêterait pas avant d'avoir gagné.

REMERCIEMENTS

Une fois de plus, je n'aurais pas pu écrire ce livre sans l'aide de toute l'équipe d'Alloy Entertainment, parmi laquelle Lanie Davis, Sara Shandler, Josh Bank et Les Morgenstein. Kristin Marang et son équipe numérique sont fantastiques – j'ignore ce que je ferais sans eux. Un énorme merci également à Kari Sutherland de chez Harper pour ses remarques si clairvoyantes.

Tout mon amour à ma famille, particulièrement à Mindy, Shep, Ali et Kristian, qui connaît désormais le bruit du cheval et qui a moins peur des *meuh*. Un gros câlin à Michael pour son humour et sa patience incroyables, et parce qu'il a des milliers d'idées de nouveaux romans et d'inventions de toutes sortes – sa créativité est très appréciée. Câlins aussi à tous les lecteurs de cette série qui se sont accrochés jusque-là – j'adore les rencontrer aux séances de dédicaces et lire le courrier qu'ils m'envoient. C'est pour eux que je continue à écrire !

Enfin, applaudissements pour les actrices adorables qui jouent Aria, Emily, Spencer et Hanna dans la série *Pretty Little Liars* produite par la chaîne ABC : Lucy Hale, Shay Mitchell, Troian Bellisario et Ashley Benson. Depuis le début, je pensais qu'elles étaient parfaites pour leur rôle, et j'ai pris beaucoup de plaisir à les regarder grandir et évoluer avec la série. Je leur dois énormément, et je suis leur plus grande fan.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



*Titre original :
Deadly*



© 2013 by Alloy Entertainment and Sara Shepard.
All rights reserved.

© 2015, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

Couverture : design © Tom Forget. Photo : © Ali Smith. Poupée : design © Tina Amantula. Photo : © Howard Huang.

EAN : 978-2-823-82213-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).